Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/lhommetraquebrum0000fran

L'Homme traqué

Brumes

FRANCIS CARCO

L'Homme traqué

Brumes

ÉDITIONS RENCONTRE

L'Homme traqué

© Editions Albin Michel 1922

A Paul Bourget

Au petit jour, après qu'il avait rangé sur les rayons de la boutique ses quatre fournées de pain et les croissants encore tout chauds, Lampieur montait dans sa chambre et, la fatigue de la nuit pesant sur lui de toute sa masse, il finissait parfois par s'endormir. Mais, quand Lampieur se réveillait, aussitôt son angoisse s'éveillait avec lui, et il avait beau s'employer à la chasser, il n'y parvenait point.

L'homme, alors, rejetait les draps et les couvertures de son lit, se levait, chaussait de vieilles savates et poussait, dans le toit, une fenêtre à tabatière pour aspirer l'air du dehors. Mille bruits lui arrivaient. Il les reconnaissait, un à un, depuis celui des autobus qui ébranlaient, contre la sienne, les maisons de la rue Rambuteau, jusqu'à celui — si faible et cependant distinct — du grelot attaché sous la selle d'un lointain triporteur.

Lampieur écoutait ces bruits comme quelqu'un qui,

ne sachant plus où il est, demande aux moindres choses de lui répondre. Et elles lui répondaient. Elles le rassuraient. Elles lui laissaient entendre qu'il descendrait bientôt se mêler à leur tourbillon machinal, à leurs feux, à leurs lumières qui s'allumaient dans les vitrines et à leur incessante trépidation.

Néanmoins Lampieur n'apportait nulle hâte à sortir de sa chambre. Chaque fois qu'il en ouvrait la porte, il éprouvait presque une frayeur à l'idée qu'il y avait des gens, derrière, qui l'attendaient... Cela lui enlevait toute assurance. Et, cependant, il voyait que le couloir qui conduisait aux escaliers était désert et que personne ne lui en disputait l'accès.

« Allons! » se disait-il, et il se dépêchait de refermer la porte sur son passage et de gagner, tout en se surveillant, la rue où il se perdait dans la foule.

I

... Il y avait trois semaines que la police recherchait l'assassin de la rue Saint-Denis et que, régulièrement, Lampieur se rendait chaque soir, près des Halles, dans un débit où on le connaissait.

— Ah! voilà M'sieur François! annonçait aussitôt le patron. Toujours exact... ça fait plaisir!

Il alignait sur le zinc deux verres à pied qu'il emplissait de bordeaux blanc puis, trinquant avec le client, avalait d'un trait sa rasade.

C'était l'heure vague et vide qui précède celle de l'apéritif. De rares consommateurs, assis sur les banquettes, devant un demi-setier d'aramon, étalaient des mégots qu'ils avaient ramassés dehors et en confectionnaient pour leur usage des cigarettes. Certains expédiaient un restant d'arlequin qu'ils dépliaient d'un vieux journal. Enfin, près de la porte, une femme sans âge, qu'on appelait « la mère tout le monde », regardait dans la rue et guettait

l'arrivée des habitués pour les implorer, un à un, d'un air digne.

Etrange retraite que ce débit! resserrée en façon de couloir, malpropre, pleine d'une poisseuse humidité... Mais elle avait son caractère, quand, se mêlant aux malheureux qui en formaient la peu brillante pratique, des prostituées en cheveux et grossièrement maquillées y venaient à la nuit se chauffer près du poêle... On voyait, là, Renée qui portait un chandail, Mme Berthe et son parapluie, Gilberte la poitrinaire, la grosse Thérèse, Yvette, Gaby, Lilas, une Bretonne, et Léontine dont on racontait qu'elle s'était enfuie de sa famille pour « faire la vie ».

Lampieur connaissait plusieurs de ces filles, qu'il croisait invariablement aux alentours d'un hôtel borgne quand il allait à son travail... Parfois, elles lui disaient bonsoir.

— Bonsoir! répondait-il.

Et il passait sans s'occuper de leur manège, le long des magasins fermés.

A minuit, elles étaient encore là, sur les trottoirs dont elles frappaient l'asphalte des hauts talons de leurs bottines, et cinq ou six d'entre elles, qui remontaient, très tard, la rue Saint-Denis, s'accroupissaient devant le soupirail de la boulangerie et demandaient qu'on leur vendît un morceau de pain chaud... Elles avaient une ficelle qu'elles jetaient tour à tour dans la cave avec des sous... et elles attendaient pour la

retirer que le morceau de pain, noué à son extrémité, y suspendît un poids.

Lampieur abominait ces filles. Leurs voix rauques et effrontées qui le hélaient de dehors, leur présence dans la rue, à cette heure où n'erraient plus que les agents, des passants isolés, des ivrognes et ces ombres singulières qui semblent se mouvoir sans corps, lui étaient insupportables. En outre, ces malheureuses le dérangeaient dans son travail et lui causaient toujours une sombre irritation. Qu'avaient-elles donc à l'appeler ainsi?... C'est bon! C'est bon! Il y allait... Pas la peine de faire tant de bruit!... Pour douze sous de pain! Il y allait parce qu'il voulait bien... Il n'y était pas obligé. Et qu'est-ce qu'elles fabriquaient, maintenant, au lieu de tirer leur ficelle?

— Bon Dieu! criait Lampieur, faut-il vous le monter?

C'est qu'il ne pouvait voir sans déplaisir, le long du mur, cette ficelle qu'aucune main ne paraissait tenir, car elle lui rappelait l'horrible nuit où, de retour dans la cave qui servait de fournil, il l'avait trouvée, là, qui pendait, inerte, du soupirail, comme à présent... Qui l'y avait lancée, durant son absence? Lampieur n'osait pas se le demander. Et il était resté, béant, à la considérer sans trouver rien d'abord à se dire, pour reprendre courage... A la fin, cependant, il avait ramassé la ficelle dont un bout traînait sur le sol et il y avait attaché un gros quignon de pain. Puis

il ne s'en était plus soucié et quelqu'un était venu qui, de la rue, avait remonté le pain et la ficelle, en silence, sous la pluie qui tombait...

— Quel temps! fit observer Mme Berthe, en secouant son parapluie.

Elle s'approcha du poêle: Gilberte toussait.

— Un marc? proposa la grosse Thérèse.

— Oui, dit Gilberte, d'une voix éteinte.

— Et vous? demanda Léontine à Yvette et à Lilas, dont elle copiait les manières.

Elles acceptèrent un grog, et Lampieur, qui se tenait debout, contre le zinc, les regardait.

Toute son angoisse lui venait de ces filles, car il ne savait pas laquelle s'était certainement aperçue de son absence du fournil, la nuit du crime, à l'heure précisément que les journaux indiquèrent, dès le lendemain, pour avoir été cette heure-là.

Comment se faisait-il que cette désignation formelle n'eût pas éveillé dans l'esprit de ces femmes le plus léger soupçon? Lampieur, les premiers jours, pensa qu'il était perdu, et s'il ne se perdit pas lui-même, en prenant la fuite, c'est à coup sûr moins par raisonnement qu'à cause de la proximité où il vivait du lieu où s'était déroulé le drame. Une force bizarre l'empêchait de s'en écarter. Non pas qu'il éprouvât déjà le besoin de revoir l'entrée de la maison, sa porte brune, son long et banal vestibule et, tout au fond,

les carreaux par lesquels il avait pénétré dans la loge de la concierge... Il eût fait un détour plutôt que de passer devant. Mais quelque chose d'obscur, qu'il ne pouvait analyser, s'opposait à ce qu'il s'éloignât du voisinage de cette maison et qu'il changeât en rien ses habitudes.

— Ben! moi aussi, un grog! commanda Léontine... ça fera trois...

C'était presque une enfant que Léontine, ou plutôt un de ces êtres chétifs, comme on en rencontre dans les villes et qui, flétris avant même que d'avoir jamais eu de couleurs, accusent seize ou trente ans à vingt et ne vieillissent plus. Petite avec cela, pauvrement mise, l'air sérieux sous son maquillage, empressée, peu bavarde, elle ne ressemblait à aucune de ses infortunées compagnes.

Lampieur la suivait des yeux... Etait-ce celle-ci? Il ne pouvait répondre, mais, à surveiller Léontine — sans rien montrer de son tourment — et à la détailler dans tous ses gestes, il s'apercevait, peu à peu, de sa gentille figure, de son regard bleu et cerné, de sa douceur et de la soumission qu'elle témoignait à Lilas la Bretonne et à Yvette, dont une résille tendue sur des cheveux très noirs les empêchait de perdre le tour plein d'agrément que M. Paul leur imprimait.

« Laquelle? » songeait Lampieur.

Il souffrait; il était sans force devant elles et sans espoir de jamais rien surprendre qui l'aiderait à trom-

per son angoisse. Et cependant que n'eût-il pas donné pour savoir à quoi s'en tenir sur le compte de cette fille qui n'avait qu'à parler pour le livrer à la police! Parlerait-elle? Pourquoi ne l'avait-elle pas fait, déjà?... Pour quelles raisons? Lampieur ne les discernait point. Mais à se taire comme elle lui semblait parfois y être décidée, cette fille devenait sa complice et le tenait à sa merci.

II

On imagine l'effroi, le tourment puis l'angoisse de cet homme et l'incertitude dans laquelle il vivait... Ce n'était pas son crime qui l'obsédait. Lampieur n'y pensait plus ou presque et, quand il lui arrivait d'évoquer la vieille femme qu'il avait étouffée dans sa loge, pour lui voler l'argent du terme, aucun remords ne se faisait jour dans son âme et il ne songeait qu'à l'argent. Alors Lampieur se félicitait d'avoir mis cet argent à l'abri des plus minutieuses recherches, dans l'excavation d'un des murs du fournil qu'il avait rebouchée ensuite et saupoudrée, comme l'était la paroi, d'une uniforme et naturelle épaisseur de farine. Personne n'irait, là, découvrir sa cachette... Il en était certain. Il n'y avait que lui à la connaître et il en ressentait parfois comme une détente heureuse de tous les nerfs au milieu de ses plus sourdes appréhensions.

Mais il avait fait son coup seul, et voilà que, par un oubli de sa part, quelqu'un qui demeurait dans

le mystère pouvait intervenir et réclamer le prix de son silence... Combien demanderait-il? Ou bien ne finirait-il pas plutôt, après avoir pesé tous ses scrupules, par ne point risquer la chance d'une telle combinaison en révélant à la police la singulière coïncidence qu'il avait établie entre l'heure présumée du crime et l'absence de l'homme qui se trouvait toujours dans le sous-sol à cette heure-là? Simple coïncidence! dira-t-on. Mais comment détourner la police de cette fâcheuse révélation et lui interdire d'y flairer la bonne piste? Lampieur en était incapable. Bien plus, il eût suffi que l'on dirigeât des recherches dans ce sens pour découvrir la vérité. Les témoignages ne manquaient pas. Et quels témoignages! C'était celui d'une petite bonne devant laquelle trois mois auparavant, terme pour terme, la concierge que Lampieur avait tuée s'était ingénument plainte de l'argent qu'elle portait sur elle. Une autre bonne, qui attendait qu'on la servît, n'avait pas manqué de parler d'imprudence, et la patronne était du même avis.

— Cachez donc vos billets, madame Courte! avait-elle dit entre ses dents.

— C'est qu'il y en a... Pensez! s'était alors bornée à répondre l'autre.

Et Lampieur, qui rangeait son pain sur les rayons du magasin, se rappelait le jaune éclat de ce matin d'hiver où, sans qu'il y pensât sérieusement, l'idée qu'une vieille femme avait, dans son porte-monnaie,

plusieurs milliers de francs l'avait empli d'un sombre étonnement.

... Qu'aurait-il répondu à ces déclarations pour peu qu'on les eût provoquées? Il n'y avait rien à répondre. Aussi Lampieur se débattait entre la crainte d'avoir un jour à les entendre formulées devant lui et l'espoir, vague encore et sans cesse menacé, qu'on n'aurait pas recours à elles... Qui donc pouvait le soupçonner? Sa conduite, jusqu'alors, le mettait à l'abri des soupçons. Et elle était irréprochable, sa conduite... Jamais aucun de ses patrons n'avait eu à lui faire la moindre observation. Et puis, Lampieur n'était pas de ces ouvriers qui, si ponctuels qu'ils soient dans leur travail, ont des relations équivoques et fréquentent les concerts et les bals. Ce n'est pas là qu'on pouvait l'avoir vu. Il n'allait pas dans de pareils endroits. Quant au débit du père Fouasse aux Halles, où il prenait chaque soir un verre de vin blanc avant dîner, on l'y connaissait de longue date, et Fouasse lui-même, s'il avait été nécessaire, aurait juré que, pas une seule fois, depuis qu'il était son client, Lampieur ne s'était enivré.

D'ailleurs, à voir Lampieur avec ses cheveux coupés ras, son pantalon tenu comme au régiment par une bretelle qui servait de ceinture, son tricot à raies bleues, son attitude déjà courbée, ses larges mains, ses épaules puissamment arrondies et l'expression sérieuse

de son visage, l'idée ne venait à personne qu'il pût cacher, sous des dehors semblables, autre chose qu'une espèce d'honnête homme bourru, d'une quarantaine d'années et sans aucune conversation. De fait, il ne parlait jamais. Il écoutait les uns se plaindre des mégots qui devenaient rares et les autres des métiers qu'ils faisaient... et des flics... Il écoutait et regardait. Et l'on ne s'occupait de lui que lorsqu'il reposait son verre sur le comptoir, en déclarant:

— Patron! du même!

Aujourd'hui, cette réserve qu'il n'avait cessé de montrer — quelque question qu'on agitât à ses oreilles — permettait à Lampieur de garder le silence lorsque après la lecture des journaux, par exemple, M. Fouasse émettait son avis sur le crime.

— Oui, oui, disait Lampieur... bien sûr!

— Et vous verrez, monsieur François... poursuivait le patron du débit, qu'ils ne l'auront pas de sitôt, le lascar!

— Ah!

— Par exemple! Qu'est-ce que vous pariez?

Lampieur ne pariait pas. Il hochait la tête et, lentement, d'un air qui semblait naturel, élevait son verre de vin blanc, d'une main mal assurée, à hauteur de sa bouche et buvait une gorgée.

— Non, ils ne l'auront pas! affirmait de nouveau le débitant. Parce que pour faire un coup pareil, en plein quartier des Halles, c'est sûrement pas une

mazette!... Et puis, moi, mon idée, la voulez-vous? Eh bien! c'est qu'il n'était pas seul à l'ouvrage, le bonhomme... ils devaient être deux... ou bien qu'une femme lui aura fait le guet.

— Une femme?

M. Fouasse haussait les épaules.

— Parfaitement... affirmait-il. Une femme!... Et si jamais on met la patte dessus, cherchez pas... allez donc, ça sera cause à la femme... comme toujours.

— Comme toujours! répétait l'assassin.

Et, l'instant qui suivait, il achevait son verre et s'en allait de sa pesante démarche, la tête emplie d'un noir bourdonnement et ne sachant plus s'il devait encore chercher à découvrir celle à qui désormais il se sentait lié.

Or, il suffisait que Lampieur descendît dans le sous-sol de la boulangerie et qu'il s'y trouvât seul, devant le four, le pétrin, les panetons empilés l'un dans l'autre, contre un côté des murs, pour que l'idée de cette fille revînt le tourmenter. Elle ne s'imposait pas d'abord à lui, comme quelqu'un qui se lève du coin où il était assis et marche à votre rencontre. Mais elle était là, dans un coin de sa tête, assise et silencieuse, et elle ne bougeait point... Elle semblait attendre. Et, chaque fois, Lampieur s'apercevait qu'elle était là, et il était troublé... Qu'est-ce qu'elle attendait? Voyons, il n'allait pas se mettre à avoir peur...

C'était stupide. Alors, en alignant sur une planche les panetons où il semait deux ou trois molles poignées de farine avant de les emplir d'une pâte qui épousait leur forme, Lampieur allait, marchait, mettait du bois dans le foyer du four et chassait toute idée. Il avait tort de se laisser impressionner ainsi. Est-ce qu'il n'était pas de taille à réagir? Devant lui, accrochée à un clou, sa montre indiquait l'heure. Lampieur pesait la pâte, la modelait. Il ne pensait à rien. Le four chauffait... et, dans cette cave, l'homme, à la longue, oubliait son angoisse pour ne s'occuper que de l'heure qui, petit à petit, avançait dans la nuit et y frayait sa route au tic-tac de la montre.

L'idée cependant revenait et Lampieur en était prévenu par une sorte d'anxiété soudaine qui s'emparait de tout son être et le rendait attentif aux moindres bruits. Elle revenait. Elle l'attirait, et, s'il essayait de lutter contre sa dangereuse emprise, il n'en était pas maître, car elle empruntait, pour le frapper au vif de sa détresse, le plus furtif craquement derrière lui ou le plus sourd écho, dans le mur de la rue, de talons arpentant les trottoirs.

De la cave, Lampieur ne voyait rien, et il n'osait se demander qui pouvait bien se promener et parfois s'arrêter près du soupirail. Il pensait à la phrase de Fouasse, et la certitude qu'une femme, comme l'avait dit le débitant, est toujours dans l'échec des entrepri-

ses les mieux conduites, lui ôtait maintenant l'envie de connaître cette femme. Hélas! pourquoi y avait-il une femme, là-haut, le long du magasin?... Lampieur l'entendait qui marchait. Qu'espérait-elle? Qu'est-ce qui l'obligeait à faire les cent pas au-dessus de sa tête et à ne pas partir? Quel but était le sien? Voulait-elle, par sa présence de toutes les nuits, le forcer à sortir et à se compromettre? Lampieur sentait que, s'il cédait à l'appel de cette volonté tendue vers lui, il se perdait... et non pas tant à cause du fait d'abandonner son travail pour approcher cette femme... que du besoin maladif qu'il éprouvait, dans de pareils moments, de lui parler et de lui faire préciser ses soupçons.

Déjà, dans le débit, près de ces filles dont il pensait tantôt que c'était l'une, et tantôt l'autre, Lampieur devait prendre sur lui de ne pas leur adresser la parole comme il en ressentait à présent le désir. Que leur aurait-il dit? Non... non... Ce n'était qu'un désir... un de ces désirs insensés auxquels, si l'on ne résiste pas aussitôt, rien ne saurait plus empêcher qu'ils vous conduisent aux catastrophes. Lampieur s'en rendait compte et il se ressaisissait, mais est-ce qu'il n'était pas fou de se laisser ainsi tenter? Il était fou... il perdait la raison... Ou bien, est-ce qu'il ne vivait pas, tout éveillé, dans un rêve?

Il en avait comme l'impression, certaines nuits, quand, habité par il n'aurait pu définir quelle

influence, il imaginait les allées et venues, autour du soupirail, de sa mystérieuse complice. Certainement, la nuit du crime, elle avait dû rôder ainsi, étonnée au début qu'il n'y eût personne en bas dans le fournil, puis surprise et se demandant la raison pour laquelle il n'y avait personne, se penchant, appelant, jetant les sous et la ficelle, et regardant encore par le soupirail si l'homme qui répondait d'habitude n'était pas endormi. Combien de temps avait-elle attendu? A la fin, elle avait dû partir... Etait-elle revenue avant qu'il n'eût regagné le sous-sol? Lampieur aurait voulu le croire. Mais si elle avait plusieurs fois opéré ce manège et insisté pour mieux se faire entendre? Il tremblait alors qu'un passant, peut-être même un voisin, assistant à toute la scène, n'en eût, quelques jours plus tard, fait part secrètement à la police.

Il n'y avait là rien d'impossible. Ainsi cette fille, qui stationnait le long du magasin, obéissait à la police. Son but était visible. Elle tendait un piège. Elle voulait attirer Lampieur dans la rue, et, une fois devant elle, comment Lampieur aurait-il fait pour ne pas se trahir? Il n'était pas d'homme, dans ce cas, qui eût pu se défendre... Bien sûr, Lampieur n'avait qu'à nier qu'il fût sorti à l'heure du crime. Qui l'avait vu? Voilà: il s'était endormi dans le bûcher contigu au fournil. Tout le monde peut être fatigué, n'est-ce pas? Surtout dans ce métier de nuit, si pénible qu'il n'est presque plus en usage dans les boulangeries.

Pouvait-on prouver qu'il ne se fût pas endormi dans l'autre cave ainsi qu'il l'affirmait? Lampieur n'avait pas d'autre défense... Il ne démordait pas de là.

Mais qui donc le poussait si fort à se défendre? On ne l'accusait pas. Bien plus, quand il lui arriva par la suite, à deux ou trois reprises, de quitter le fournil pour aller boire chez Fouasse et créer à rebours une espèce d'alibi confus, il n'y avait personne dehors. Lampieur n'en avait pu croire ses yeux. Pourtant, il eût juré que quelqu'un était là, comme tous les soirs... Etait-ce possible? La rue vide, avec ses trottoirs luisants, ses réverbères, les façades closes de ses maisons, s'ouvrait largement devant lui, et ce n'est qu'à la hauteur des Halles, où commençait l'animation, qu'il avait rencontré les premières filles qui se promenaient.

III

Dans une pareille incohérence, les jours se succédaient... et les nuits, et Lampieur, qui les comptait, ne les distinguait pas en raison de l'abominable sensation qu'ils lui donnaient d'être encore le même jour et encore la même nuit et de traîner ensemble la même misère. On touchait à la fin de février. Paris, sous la pluie, qui n'arrêtait de tomber qu'à de rares intervalles, barbotait dans une boue liquide que les roues des voitures faisaient gicler jusque sur les façades comme des fusées d'eau. Toute perspective était noyée et la cohue pressée des promeneurs prolongeait dans les rues d'interminables cortèges de parapluies. Lampieur se levait tard. Il descendait de sa chambre vers six heures et ne savait que devenir. Les Halles, désertes à cette heure, luisaient de leurs carreaux humides sous des lumières. Une odeur de marée s'en dégageait, amère et froide, qui emplissait les rues voisines où les détritus de la veille, et quelquefois

de l'avant-veille, s'agglomeraient dans les ruisseaux.

Chez Fouasse, une atmosphère qui prenait à la gorge, et qui puait la pipe mouillée et le vieux pauvre, régnait. Lampieur en avait l'habitude. Elle ne l'incommodait pas. Il la respirait au contraire avec les délices d'un homme qui est sorti d'un cauchemar et en éprouve la certitude.

Or, chaque fois qu'il pénétrait chez Fouasse, maintenant, Lampieur apercevait Léontine qui entrait, elle aussi, dans le débit ou en sortait, et, chaque fois, au regard que lui jetait cette fille, Lampieur se défendait mal de l'étonnement qu'il avait de la trouver si souvent sur sa route. Il remarquait que Léontine était toujours seule quand il la croisait et qu'elle n'avait plus le même air. Cela lui parut singulier. Qu'avait-elle donc qu'elle semblait changée? Ses yeux étaient comme agrandis. On ne voyait plus qu'eux dans le visage et ils brûlaient d'une fièvre qui leur communiquait une expression douloureuse de lassitude et d'égarement. Lampieur s'en rendait compte. Cependant, comme il se méfiait de lui, il évitait d'attribuer à toute autre cause que le hasard ces rencontres de plus en plus fréquentes, où il sentait que Léontine tâchait à l'approcher... Que pouvait-elle lui vouloir? Et pourquoi, si elle avait vraiment quelque chose à lui dire, y mêlait-elle une si sournoise bizarrerie? Il n'osait pas conclure... Il hésitait... Il avait peur de Léontine. Et, à mesure que l'heure de reprendre son

travail approchait, cette peur devenait malaisée à combattre et Lampieur ne savait quelle attitude hostile lui opposer.

Dans sa tête, désormais, l'idée n'était pas seule à remuer un vague fantôme et à l'associer aux louches intrigues que Lampieur forgeait de toutes pièces et dirigeait contre son propre repos. A cette idée s'ajoutait celle de Léontine. Il la trouvait partout. L'idée prenait corps. Elle avait un visage: le corps et le visage de Léontine, ses yeux ouverts et fascinés, sa démarche, ses manières, son obstinée douceur, l'égarement douloureux qui se lisait dans son regard. Et elle se tenait debout, par moments, devant lui, et, en même temps qu'il la voyait, à être sûr qu'il n'avait qu'à étendre le bras pour la toucher, Lampieur l'entendait marcher dehors et il reconnaissait son pas.

— Quoi? Quoi? bégayait-il, furieusement.

Il tentait alors de reprendre ses esprits et de venir à bout de la terreur qui le traquait au fond de l'être. Mais le souffle lui manquait... Il tremblait. Une abondante transpiration dégouttait de ses membres et il craignait, dans le cas où il aurait été capable d'appeler Léontine, qu'elle ne répondît pas. Pourtant il ne doutait pas qu'elle ne se tînt, là-haut, contre la devanture fermée. C'était elle qui marchait là-haut... elle et non pas une autre. Dès que la nuit tombait, un besoin maladif devait l'obliger à remonter la rue, à tourner comme une âme en peine autour de la bou-

langerie, à s'approcher du soupirail, à y choisir une place et à y demeurer, durant des heures entières, sans bouger... Pourquoi n'aurait-elle pas répondu? Peut-être attendait-elle qu'on appelât? Qu'est-ce qui empêchait donc Lampieur de le faire? Que risquait-il?... Il ne risquait rien... Et puis, il n'était pas nécessaire d'appeler Léontine par son nom. Il n'y avait qu'à pousser comme un cri, ou qu'à siffler. Elle comprendrait. Elle se pencherait et il pourrait lui dire, en la voyant: « Tiens... Qu'est-ce que vous voulez? »

En raisonnant ainsi, Lampieur s'écartait du soupirail et l'effroi de céder à la tentation d'appeler Léontine le jetait dans un état d'indescriptible exaltation. Il marchait dans la cave à grands pas, puis à la fin reprenait son travail et, les pensées les plus saugrenues lui arrivant en foule, se cramponnait à elles comme un homme, sur le point de se noyer, s'accroche à tout ce qu'il rencontre. Mais c'étaient des herbes bien fragiles que celles à quoi Lampieur demandait de le maintenir hors de l'eau... Elles ne pouvaient le supporter longtemps. Elles se rompaient ou bien elles échappaient à qui les saisissait, et certaines, plus perfides, s'enroulaient après lui et le ligotaient. En vain, Lampieur s'y agrippait encore. En vain apportait-il à son labeur une opiniâtreté de toutes ses forces, bientôt il revenait à Léontine et une abominable pensée qu'il avait accueillie tout à l'heure, à cause du secours qu'elle semblait lui apporter, le tourmentait comme

s'il eût dû, l'une après l'autre, essuyer les pires angoisses de la peur et de l'approche soudaine de la folie.

En effet, d'où venait cette voix qui disait: « Ce n'est pas Léontine qui est là-haut... Ce n'est pas elle... Peut-être est-ce une autre... Peut-être n'est-ce personne... Va voir! Monte donc voir! Tu as mal entendu... Il n'y avait jamais personne, les nuits où tu es sorti. Tu n'as jamais vu personne. Pourquoi veux-tu que l'on se soit caché? C'est le bruit de la pluie qui t'a fait croire que quelqu'un, là-haut, se promenait ou s'arrêtait... Ecoute!... Tu n'entends rien?... Ecoute! Ecoute! Quel est ce bruit? Tu ne peux pas rester dans cette incertitude... Va! Monte! »

« Monte! » ordonnait la voix.

Lampieur s'y refusait. Une ombre, celle de sa terreur, cognait les murs et titubait. Il la suivait des yeux intensément. Elle l'entourait d'une course enchevêtrée dans elle-même, tombait, se relevait, s'appuyait au pétrin, essayait de l'escalader pour arriver à la hauteur du soupirail et tâcher à s'enfuir. Etait-ce elle qui avait parlé? Elle se taisait maintenant. Elle s'agitait dans un silence de cauchemar où l'on eût dit que mille clameurs se heurtaient sans écho, là, devant lui, mille clameurs qu'il n'entendait pas et qui pourtant retentissaient dans un fourmillement funèbre à travers tout son être.

Cependant, Lampieur tenait bon et ne voulait pas aller voir qui se trouvait dans la rue, car s'il n'y avait

eu personne, comme la voix le lui avait soufflé, tout espoir d'échapper à la folie qu'il flairait alentour se serait évanoui et Lampieur n'aurait plus eu la force de rien tenter. Non. Il n'irait pas voir dehors qui était là... Il n'irait pas. Quel supplice!... Il ne voulait pas y aller, et, durant un moment, la sensation qu'il pouvait avoir de se vaincre l'emplissait d'une espèce de malheureux triomphe.

Ce n'était pourtant qu'une trêve dans la lutte où Lampieur, à chaque retour de l'obsession contre laquelle il se débattait, reculait pas à pas et perdait du terrain. Au calme, au répit d'un instant, succédaient d'autres transes, plus mortelles, qui l'usaient comme une eau, goutte à goutte, ronge la pierre et la creuse... Sa volonté s'émiettait. Qu'en pouvait-il attendre? Lampieur ne le sentait que trop et il en arrivait fatalement à admettre qu'une nuit, il ne savait encore laquelle, il céderait à une volonté plus tenace que la sienne et qu'il irait, là-haut, dehors, se rendre compte s'il y avait vraiment quelqu'un.

IV

... C'était bien Léontine qui était dans la rue. De derrière les volets du magasin, Lampieur l'avait vue passer et il attendait, immobile, qu'elle revînt sans bruit une autre fois, ainsi qu'elle l'avait fait... La malheureuse ne se doutait de rien. Elle marchait courbée sous la pluie. Ses vêtements étaient mouillés; ses chaussures prenaient l'eau, mais elle ne semblait pas y prêter attention tellement elle se trouvait lasse et incapable de joindre, bout à bout, deux idées. Une seule, une idée fixe la conduisait, la poussait, la faisait avancer en silence, et Lampieur, qui épiait l'instant où cette fille repasserait contre la devanture, ne l'entendait pas approcher. C'était étrange. L'homme se demandait comment il avait pu, de la cave, reconnaître Léontine à son pas puisqu'elle se mouvait comme une ombre... Tout à l'heure, elle lui avait presque fait peur tant il était peu préparé à cette façon extraordinaire de se déplacer, lentement, de glisser plutôt que de

marcher et de se confondre aussitôt dans la nuit... Jusqu'où descendrait-elle la rue, avant de rebrousser chemin? Lampieur n'en savait absolument rien... Il ne pouvait que former mille suppositions et, retenant son souffle, que demeurer à la place où il était, sans faire un mouvement dans la crainte de prévenir Léontine de la singulière surveillance dont elle était l'objet.

Mais qu'elle mettait de temps à revenir, cette fille, et que Lampieur en ressentait de dépit et de malsaine anxiété! Par une fente du volet qui ne livrait à sa vision qu'un champ étroit et sans repères, il découvrait l'asphalte bordant immédiatement l'entrée de la boutique et n'allait pas plus loin. Léontine s'était-elle arrêtée au-delà de ces limites?... Il avait beau prêter l'oreille... A peine distinguait-il confusément, dans une rumeur qui débordait de la région des Halles, le roulement des lourdes charrettes de maraîchers ou le tressautement précipité et le sonore appel d'une trompe d'automobile... Quelquefois un souffle froid, humide, qui sifflait entre les volets, poussait sur eux la pluie et jetait, contre le trottoir, l'ombre tourbillonnante d'un réverbère. L'homme n'entendait et ne voyait pas autre chose. La rue était déserte. Rien n'y bougeait... Rien n'y circulait que le vent, et par instants, encore, le vent s'arrêtait de souffler et la pluie, seule, tombait très droite, silencieuse, serrée, indifférente comme si, du fond des âges, elle eût choisi, pour y ensevelir sa chute, cette rue banale et endormie.

A l'écouter glisser du ciel, sans troubler le silence, Lampieur perdait peu à peu tout contrôle sur lui-même, et une appréhension, qui était née de son désir de revoir Léontine et de l'attente qu'elle décevait, l'empêchait de se rappeler la raison pour laquelle il était là debout, derrière les volets clos de la boutique et tendu jusqu'à l'âme vers il ne savait plus quoi de réel ou d'incertain... Sans doute un but précis restait le sien, et Lampieur ne désespérait pas d'y atteindre. Mais après, que deviendrait-il? Irait-il à cette fille? Lui parlerait-il?... La phrase de Fouasse le tourmentait: « Si on met la patte dessus, avait dit celui-ci... cherchez pas... allez donc! ce sera cause à la femme... comme toujours... » Lampieur répétait cette phrase. Chaque mot, chaque lettre en était nettement inscrit dans sa mémoire... Qu'allait-il faire? Et, puis qu'il avait cédé à l'obsédant besoin de savoir qui se promenait le long de la boutique, pouvait-il être sûr maintenant d'avoir assez de force pour s'empêcher de joindre cette femme et lui révéler l'angoisse dont il souffrait? Il était loin d'en être sûr... Pourtant, s'il se faisait connaître à elle, s'il changeait en certitude les soupçons qu'elle avait, il se perdait. Fouasse, sans le savoir, l'en avait prévenu. N'est-ce pas?... « Si on met la patte dessus... » Lampieur épelait, comme s'il eût lu, la phrase tout imprimée:

Si on met la patte dessus...

Est-ce qu'il n'en comprenait plus le sens? Elle avait un sens, cette phrase. Un sens brutal... on lui « mettrait la patte dessus », à lui, Lampieur... parfaitement... Pourquoi pas?... Oubliait-il son crime? C'est vrai... Il ne l'avait pas oublié, mais il n'y pensait pas... Il n'y pensait presque jamais... Dans sa tête, c'était moins le crime qui amalgamait des souvenirs et des idées pénibles, que cette déconcertante histoire de ficelle et de complicité à laquelle Léontine se trouvait mêlée. Comment cela s'était-il donc produit? Pourquoi? C'était invraisemblable. Un assassin n'aurait pas de remords? Lui, qui était un assassin, n'en avait pas. Il ne savait même pas encore ce que c'était. Au début, les deux ou trois premiers jours, une sorte d'étonnement était lié à sa frayeur. Puis la frayeur avait tout envahi chez lui, en même temps qu'un sentiment obscur le portait à croire qu'on ne l'inquiéterait pas pour son crime, à condition qu'il continuât de vivre comme avant. Il lui semblait que quelque chose de pareil à un accord tacite avait été conclu entre sa conscience et la force machinale de ses plus quotidiennes habitudes. Et alors, parce qu'il n'avait plus rien à redouter de ce côté, Lampieur s'était mis à penser que sa complice involontaire pouvait le dénoncer et il n'avait plus eu d'autre souci que de lui échapper.

« Si on met la patte dessus... répétait-il presque à voix haute, la patte dessus... » L'idée lui en était

insupportable. Elle le harcelait. Elle avait l'air de se moquer de lui, de ricaner, de lui reprocher d'attendre Léontine et de ne rien prévoir ensuite de ce qui adviendrait. Voulait-il que cette fille — une fois qu'il lui aurait parlé — le dénonçât? C'était elle, la femme à qui Fouasse avait fait allusion... Lampieur n'avait pas de pire ennemie au monde. Ne le sentait-il pas? Bien sûr, il le sentait; il le savait; il en était même convaincu, mais l'atmosphère dans laquelle il ressassait toutes ces pensées agissait lourdement sur lui et mêlait le plaisir à l'horreur à un tel point qu'il n'avait plus la force de les séparer l'un de l'autre, et qu'il les savourait profondément tous deux, avec une sombre délectation.

A cet instant, si Léontine s'était montrée, Lampieur certainement aurait été à elle et lui aurait tout avoué. La porte du magasin qu'il avait entrouverte donnait à sa vision un champ plus étendu. Mais Léontine n'était pas là et Lampieur finissait par en ressentir une irritation dont la violence grandissait à mesure que le temps s'écoulait sans lui apporter autre chose que des bruits vagues et éloignés ou, quelquefois, le sifflement baroque de la petite locomotive qui amenait, par le boulevard Saint-Michel, des wagons jusqu'aux Halles. Peut-être Léontine s'était-elle égarée dans un bar? Peut-être admirait-elle, sous les lumières géantes, les hautes voitures et les camions qui déversaient contre les pavillons des monceaux de légumes. Lampieur

l'imaginait, toute frêle, parmi le mouvement d'une foule affairée et regardant, sans voir, les gens s'agiter autour d'elle et se livrer à leurs occupations... A quoi pouvait-elle bien s'intéresser qui n'était pas lui? Il ne comprenait pas. A son irritation s'ajoutait comme une espèce de jalousie... Une jalousie amère et tâtonnante, sournoise, désabusée, pleine de détresse et d'ambiguïté, d'ardeur sourde... Lampieur n'en était pas dupe; depuis qu'il avait vu Léontine et qu'il était certain que c'était elle qui, chaque nuit, rôdait aux environs de la boulangerie, il semblait que cette fille lui appartînt. Un sentiment, qu'il n'analysait pas, le portait à concevoir des droits qu'il n'avait pas encore sur elle et qu'il croyait pourtant irrécusables, car, sans le crime, Léontine en aurait-elle été soumise à cette attirance singulière, qui la poussait et la dominait? Il voyait bien que non. Alors pourquoi, ce soir, n'accomplissait-elle pas sa ronde mystérieuse? Pourquoi n'y apportait-elle pas l'obstination des autres nuits?... Pourquoi...

Lampieur ouvrit la porte. L'air glacé du dehors, l'eau que fouettait le vent le frappèrent au visage. Il fit un pas sur le trottoir, regarda... Près du soupirail, Léontine se tenait debout et immobile, et il la vit, collée contre le mur, comme une ombre de laquelle il n'osait approcher.

— Alors?... demanda-t-il de loin, quoi?... qu'est-ce que c'est donc?... qu'est-ce qu'il y a?

L'ombre ne répondit point.

— Je vous parle... cria Lampieur. Entendez-vous? Oui... vous... A vous!... Vous n'entendez pas?...

Il crut que Léontine allait s'enfuir.

— Comment ça se fait que vous venez là, tous les soirs? questionna-t-il en se hâtant de lui barrer la route...

Il répéta:

— Tous les soirs?...

Mais il était à côté d'elle, et le geste qu'il avait ébauché pour la retenir retomba.

— Ça ne serait pas, interrogea Lampieur après un bref silence, que vous venez exprès pour m'embêter?... Dites! Je veux savoir... ou des fois que ça serait une idée de me donner des ennuis? Oh! je vous connais, allez! pas la peine d'être là, comme ça, à faire votre comédie... Comment? il faut me parler, comprenez-vous... Je ne vous laisserai pas autrement.

Il avança, penché sur elle, un regard sombre, des mains crispées, son souffle, tout un tourment lourd d'épouvante.

— Non, non! se défendit Léontine.

Lampieur eut une espèce de rire rauque et déconcertant et, ramenant à lui, enfonçant dans ses poches les deux énormes mains dont il semblait vouloir frapper la malheureuse, il se redressa et attendit. Léontine se

taisait. Elle fixait en avant un point vague, et la terreur qui se saisissait d'elle la faisait grelotter, pliée, cassée en deux, contre le mur où elle demeurait adossée.

— Eh bien? brusqua Lampieur.

Il était étonné d'avoir pu s'empêcher de prendre Léontine et de la secouer pour l'obliger à lui répondre. Mais est-ce qu'elle allait rester longtemps ainsi? Il la considérait, l'examinait avec une pesante attention... et il n'avait plus peur. Il avait maîtrisé sa peur. Elle s'en était allée. Une impression de vide, d'absence presque de soi-même creusait, comme dans son être, un trou profond, béant, mystérieux autour duquel tout paraissait pris de vertige et d'inquiétude... Tout, sauf lui-même, et, quand son attention se reportait sur Léontine, l'impression était encore plus forte de cet abîme qu'il se sentait en quelque sorte devenu pour y faire basculer un poids immense... C'était ce poids qui lui pesait dessus et l'empêchait de faire un mouvement ou de bouger de devant Léontine. Il paralysait toute sa force, la retenait ailleurs, très loin, nulle part, en dehors de l'espace et du temps, occupée au labeur gigantesque de l'ébranler d'abord, ce poids, puis de le déplacer, de le rouler, de le faire pencher sur l'abîme... Lampieur se secoua.

— Vous ne voulez point me parler? insista-t-il.

Ses mains, qu'il tenait dans les poches de son pantalon, étaient si lourdes qu'il lui paraissait impossi-

ble de les retirer d'où il les avait mises, pour les lever sur Léontine. Mais à quoi bon! La malheureuse avait assez peur comme cela. Ses dents s'entrechoquaient; son corps tout entier tremblait et elle hochait parfois la tête ou la balançait lentement par saccades, avec un plus grand tremblement, à mesure, des mains et des épaules.

— Là! Là!... proposa Lampieur. Ayez donc pas de crainte! Je ne veux pas vous faire du mal, moi!...

Léontine fit comme un effort pour répondre.

— Moi!... s'exclamait alors Lampieur. Moi? C'est pas vrai... Moi, je ne veux pas vous faire de mal! Ce n'est pas vrai... Ce n'est pas moi...

Il dit, une troisième fois, très bas, d'une voix presque inintelligible:

— Ce n'est pas vrai!

Et ne sachant plus bien à quoi, dans son esprit, il venait de faire allusion, il se sentit brusquement délivré de il n'eût pu dire quelle obsession, cependant que Léontine, osant enfin le regarder, s'accrochait désespérément à lui, à son bras qu'il ne retira pas, et se mettait à fondre en larmes.

V

... Lampieur devait se rappeler, plus tard, la sensation presque voluptueuse qu'il avait éprouvée à écouter pleurer une femme pour la première fois, mais au moment où celle-ci ne parvint plus à retenir ses larmes, elle n'était encore pour lui que Léontine, c'est-à-dire moins une femme que sa complice, et il en fut épouvanté.

— Pourquoi pleures-tu? demanda-t-il.

Il n'avait pas prévu qu'elle pleurerait ainsi, suspendue à son bras et si difficile à traîner qu'elle avait l'air d'être changée en plomb. Pourtant il la traînait, il la portait. Il ne voulait pas qu'elle restât sous la pluie. Lui-même était trempé. Il avait froid. Une espèce de pitié, mêlée à sa terreur, l'illuminait.

— Il ne faut pas pleurer... murmura-t-il à cinq ou six reprises. Ça sert de rien... Non... viens, venez!

Léontine se laissait conduire: elle n'avait plus de force; elle n'aurait pas été capable de faire un pas.

Sans Lampieur, à qui elle s'était retenue tout à l'heure, elle serait tombée... mais lui ne l'avait pas écartée, il n'avait pas retiré son bras... Au contraire, il la soutenait maintenant et elle comprenait vaguement qu'il la menait vers la boulangerie.

— Venez... venez!... répétait Lampieur.

Il poussa la porte, qui s'était à demi refermée, entra, chercha une chaise et y posa son singulier fardeau.

— Merci, dit Léontine.

Elle ne pleurait plus. Des hoquets, des frissons la secouaient et l'empêchaient encore de reprendre conscience. Où était-elle? Elle ne se le demandait pas. Elle voyait simplement qu'elle n'était plus dehors. Une atmosphère tiède et très calme l'entourait. Dans la douteuse lumière qui arrivait d'en bas par l'escalier, elle distinguait une glace à son reflet gris et oblique, un comptoir, des rayons, deux chariots, dans lesquels Lampieur avait monté le pain de ses premières fournées, une balance...

— Monsieur! appela Léontine.

— Je suis là, dit Lampieur.

Il haussa les épaules.

— Oh! non! Je ne veux pas, murmura lentement Léontine.

Elle écarta, d'un geste exténué, les souvenirs, les pensées, les images qui dansaient devant elle et qui, tout en n'ayant encore aucun sens, menaçaient d'en avoir un bientôt qui la rendrait à son tourment. En

effet, dans ce tourbillon incessant qui s'agitait devant ses yeux, Léontine découvrait peu à peu le but vers lequel elle tendait. C'était le but de toutes ses nuits. Elle n'en pouvait douter, et la chose qui était en elle, et qui continuait de naître au sentiment trouble et profond de sa conscience, elle la reconnaissait pour être impitoyablement la même chose qui la poussait, depuis la nuit du crime, vers le soupirail où Lampieur l'avait tout à l'heure rencontrée. Maintenant, elle approchait, à le toucher, l'objet même de sa souffrance. Elle n'était plus dehors, dans la rue; il lui semblait avoir parcouru, du fait qu'on l'eût menée où elle était, un chemin fantastique; on ne l'empêcherait pas de se lever, de se diriger en droite ligne vers l'escalier d'où venait la lumière de la cave, de descendre dans cette cave...

— Où allez-vous? cria Lampieur.

Elle ne se retourna pas. Une force impérieuse l'avait mise sur ses jambes et conduite jusqu'au milieu du magasin. De là elle distinguait les premières marches de l'escalier, le mur contre lequel une corde tenue par des crampons de fer servait de rampe et la voûte du sous-sol. La lumière qui venait d'en bas éclairait son visage. Ses yeux la reflétèrent; ils étincelaient. Lampieur comprit qu'il n'arrêterait rien.

— C'est bon!... maugréa-t-il. Prenez la corde alors et baissez-vous.

Elle prit la corde, elle se baissa. Machinalement elle

obéissait à ce qu'on lui disait. Derrière elle, l'homme marchait comme s'il eût obéi, lui aussi, aux mêmes ordres, mais, tandis que Léontine descendait tout d'une pièce les escaliers à la manière d'une automate, lui se penchait et regardait dans la cave avec un sentiment bizarre d'étonnement et de stupeur. L'idée tout à fait ridicule qu'il eût laissé traîner quelque objet qui rappelât son crime le tracassait. Quel objet? Etait-il fou?... Pourquoi voulait-il donc avoir oublié un objet de cette sorte? Lampieur ne savait pas. Son regard, se posant partout à la fois, interrogeait chaque chose, les murs, le sol de terre battue, le pétrin, la planche qui le couvrait, la toile jetée sur les panetons, le bois cassé, deux vieilles savates, une serviette, des paniers et l'escabeau boiteux sur lequel, vers minuit, il s'asseyait parfois près du four pour y manger un bout de pain et de fromage. Une à une, il examinait ces choses avec lesquelles il vivait toutes les nuits et les retrouvait à leur place. Pourquoi n'y auraient-elles pas été? Personne que lui n'en prenait soin. Pourtant il les considérait d'un œil méfiant, comme si, par leur distribution et l'aspect qu'elles offraient, elles eussent été capables de révéler à Léontine ce que celle-ci leur demandait.

Léontine, debout au milieu d'elles, les contemplait et ne pouvait plus avancer. Ses pieds semblaient rivés au sol; tout ce qu'elle voyait, qui l'entourait, entrait tumultueusement dans son cerveau pour y semer un

grand désordre. Elle ne comprenait plus. Elle regardait. Sa souffrance avait l'air de lui échapper. Ce n'était pas de la souffrance; c'était un pêle-mêle de sensations et d'associations d'idées des moins précises; une sarabande invraisemblable d'images et de souvenirs; une ronde extravagante... Sans doute c'était une cave que cet endroit. Là était le pétrin mécanique; là, le foyer du four; là, le trou blême du soupirail et là, près d'elle, l'homme qui se trouvait d'habitude dans la cave quand elle venait chercher du pain. Puisque Lampieur se trouvait dans cette cave, qu'est-ce que Léontine y faisait? Elle n'avait point imaginé que Lampieur serait là. Sa présence dérangeait tout. Elle empêchait absolument Léontine de revenir en arrière, de communiquer avec elle-même, de se confronter avec elle-même, enfin de ressentir, dans toute l'horreur à quoi elle s'attendait, la sensation de découvrir une autre fois, mais en y pénétrant, cette cave vide ainsi qu'elle l'avait vue, la nuit du crime, en y jetant ses sous.

— Asseyez-vous, dit Lampieur.

Il approcha l'escabeau et expliqua:

— Près du four, on est mieux... c'est plus chaud... et puis on gêne moins pour le travail.

— Oui, oui, fit Léontine.

Elle s'assit comme il l'y invitait et le regarda mettre du bois dans le foyer, puis enlever sa veste et son maillot et retirer, par deux ou trois, des pains cuits sur sa pelle.

— Ça va? s'informa-t-il, au bout d'un long moment.

Léontine remua la tête.

— De ce temps! ajouta Lampieur, ici, on est bien.

— On est bien, répéta-t-elle.

Une odeur chaude, appétissante, imprégnait l'atmosphère. Odeur du bois sec qui brûlait, odeur du pain... Léontine la respira profondément.

— C'est drôle... dit-elle ensuite. Ça me rappelle quand j'étais petite... les commissions...

— Ah! répondit distraitement Lampieur.

Il se retourna. Quelque part, une horloge égrena deux coups frêles dans la nuit.

— Avec vos commissions, observa Lampieur, les autres ne sont pas venues...

— Quelles autres?

— Mais... pour le pain, murmura-t-il.

Léontine regarda vers le soupirail.

— Pourquoi, demanda-t-elle pensivement une longue minute plus tard, que vous les attendez?

— Moi?

Elle posa les yeux sur lui.

— Je ne les attends pas, affirma Lampieur. C'est elles qui viennent et, naturellement, des fois que je suis là, elles ne viennent pas toujours.

Il parlait lentement, en appuyant sur les mots, comme s'il eût, au fur et à mesure qu'il se servait d'eux, essayé de les rattraper. Mais il était troublé et

les mots lui échappaient. Ils sortaient tout seuls de sa bouche.

— Vous ne me croyez pas? questionna-t-il.

Léontine n'avait pas à répondre; elle ne savait pas... elle ne savait plus. Pourquoi lui faisait-il une telle demande?

— Bon... bon... grommela Lampieur, en ayant l'air de reprendre son travail. Seulement...

Il n'acheva pas la phrase qu'il allait prononcer et un silence compact, pesant, gros d'équivoque et de malaise, le sépara de Léontine.

VI

Le lendemain, chez Fouasse, à l'heure à laquelle il descendait d'habitude de sa chambre, Lampieur retrouva Léontine, et l'impression qu'il en reçut ne fut pas celle à quoi il s'attendait... Il n'éprouva nulle gêne à revoir Léontine. Au contraire; sa présence lui était presque agréable et il y découvrait comme un apaisement. Toutefois, que lui importait cette femme! Lampieur n'aurait pas pu le dire: ce n'était pas cette femme qui comptait... ou plutôt c'était elle, mais indirectement, car Lampieur se souvenait moins de Léontine que du repos qu'il lui devait. Un repos bien étrange... qui avait duré tout le jour... qui durait encore... Est-ce qu'il savait? La seule chose dont il avait conscience était qu'il se sentait plus sûre de lui maintenant grâce à cette femme qu'il connaissait et qu'il n'avait aucune raison de craindre.

En effet, de sa place, Léontine regardait Lampieur et celui-ci se rendait compte qu'elle n'était dans ce

bar que pour lui. Lampieur n'en demandait pas davantage. Il constatait son pouvoir sur cette fille. N'avait-il pas souhaité de la rencontrer chez Fouasse? Cela lui enlevait toute idée de retour sur soi-même et le changeait du soin qu'il semblait prendre, jusqu'à présent, de se tourmenter et de multiplier, comme à plaisir, les angoisses de sa peur et de son imagination. Etait-ce possible? Un sentiment nouveau l'habitait... Une espèce d'allégresse imprévue, de détachement, de secrète délivrance... Lampieur pouvait à peine y croire. Pour la première fois, depuis son crime, chaque chose devenait simple et naturelle. Il le voyait. Les personnes... les objets... Quel miracle avait donc transformé le chaos dans lequel il s'était agité si longtemps en une façon de petit univers paisible et ordonné? Un miracle, vraiment. Il n'avait pas fallu moins d'un miracle. Lampieur en était convaincu. Autour de lui, de pauvres hères, des filles, des buveurs taciturnes composaient l'ordinaire clientèle du débit. Ils entraient. Ils sortaient. Certains choisissaient, à l'écart, un endroit pour s'attabler devant un verre de vin et le vider. D'autres s'appuyaient au zinc, et Lampieur, stupéfait, s'apercevait enfin qu'aucun de ses voisins ne s'occupait de lui.

C'étaient pourtant les mêmes et lamentables épaves qu'on voyait, chaque soir, à l'approche de la nuit, se rassembler dans les bars des environs des Halles pour s'y défendre du froid et de la pluie. Lampieur les

avait si souvent coudoyées qu'au milieu d'elles rien ne pouvait plus le choquer. Mais qu'avait-il imaginé de ces gens-là? Il se méfiait d'eux. Il n'était pas tranquille à leurs côtés... Quant aux femmes, la phrase de Fouasse à leur sujet n'était pas faite pour corriger Lampieur de sa façon de penser d'elles. Il n'oubliait pas cette phrase. Cependant, l'allusion qu'elle contenait et qui se rapportait à Léontine, Lampieur ne l'entendait plus comme jadis... Pourquoi? C'est que cette allusion grosse, au début, de mystérieuses menaces avait perdu tout son mystère et ne constituait plus véritablement une menace. Lampieur en aurait pu jurer. Qu'aurait fait Léontine? Elle ne savait rien de précis: elle ne pouvait rien dire. Lui-même ne s'était pas confié à cette fille. Au dernier moment, il avait eu la force de refouler ses paroles, de se dominer, de mettre, entre la malheureuse et lui, comme une barrière. Il se le rappelait fort bien. Puis Léontine était partie... Il l'avait accompagnée jusqu'à la porte du magasin, et personne ne les avait vus.

Ainsi vont les choses dans la vie sans que leur équilibre en soit troublé ni même, très longtemps, compromis. Lampieur obscurément le comprenait, car si, de sa rencontre avec Léontine, il tirait l'impression de sa propre assurance, celle-ci ne s'exerçait qu'en raison d'un plus perfide échange. Mais, quoi! n'était-ce pas le prix de ces marchés bizarres! Lampieur n'avait pas à s'en occuper. L'essentiel était qu'il se trouvât

comme isolé du mal dont il avait souffert et qu'il reprît à vivre un anxieux plaisir... Déjà, qu'il le voulût ou non, c'était presque un plaisir... Et il avait beau ne pas y être préparé, il en savourait l'impression et ne parvenait pas à s'en défendre.

— Alors? demanda M. Fouasse.

Lampieur serra la main que lui tendait le débitant par-dessus le comptoir et avança son verre.

— Attendez donc qu'on trinque ensemble, dit M. Fouasse.

Ils trinquèrent. Dans la rue, des lumières se croisaient et des silhouettes, qui allaient en tous sens, se profilaient rapidement sur les carreaux du bar. Une buée grise, où des sillons traçaient de longues raies d'eau, les recouvrait. La même buée d'humidité voilait l'unique glace, au cadre brun, de l'établissement. Sur le sol, parmi les mégots et une molle épaisseur de sciure, des rigoles embourbées serpentaient, et lorsque — par instants — la porte du débit s'ouvrait, un courant d'air glacé courait entre les jambes en même temps que les bruits de la rue, de confus qu'ils étaient, devenaient sonores et tout retentissants.

— Eh! la porte!... la porte! crièrent deux ou trois hommes à la « mère tout le monde » qui retenait, au moment de sortir, un client sur le seuil.

Lampieur se secoua.

— Voulez-vous fermer cette porte! intervint M. Fouasse.

Et, comme on lui obéissait:

— Je voudrais voir, émit-il simplement, que je sois obligé de faire deux fois, chez moi, la même observation.

— Bien jeté! admira Lampieur.

La veille encore, cela lui eût été sans doute égal que la « mère tout le monde » se fût montrée docile aux ordres du débitant. Il n'y prêtait pas attention. Mais, à présent, Lampieur s'intéressait aux moindres événements auxquels il assistait, et il y prenait part.

— Ainsi, fit-il, tout marche droit.

— C'est qu'il le faut! conclut M. Fouasse.

Lampieur eut un ricanement. « C'est qu'il le faut... répéta-t-il pour sa propre satisfaction, il le faut. » Une « mère tout le monde » n'avait aucune raison de troubler l'ordre par ses manières. C'était inadmissible. « L'ordre d'abord », songeait Lampieur. Il entendait par là que le plus faible doit céder à qui lui dicte sa volonté. Autrement, rien n'avait plus de sens. Comment aurait-il fait, par exemple, si Léontine s'était mise à lui résister? Heureusement, Léontine ne lui résistait pas: elle était commode à conduire. Elle s'effaçait. Elle se faisait, là-bas, toute petite, devant un verre auquel elle n'avait pas touché... Lampieur lui en sut gré. Au moins, avec cette fille, il n'aurait pas d'ennuis. Ce qu'elle pensait, ses soupçons, la maladive inquiétude qu'on pouvait lire dans ses regards, étaient sans importance. Ils finiraient, un jour, par

s'altérer d'eux-mêmes et par se dissiper. Lampieur n'en doutait pas. D'ailleurs, à supposer que Léontine tentât d'aller plus loin dans le désir qu'elle avait d'en venir à de terribles précisions, Lampieur était bien décidé à ne pas lui en fournir les moyens. Pour elle comme pour lui, tout valait mieux plutôt que cette curiosité malsaine dont il se rendait compte que Léontine était la proie. S'il en jugeait d'après les effets qu'il en avait ressentis, pareille curiosité ne faisait inutilement que compliquer les choses et les pousser hors des limites communes. Après cela, qu'attendre? Lampieur en conservait un souvenir abominable.

— Eh bien!... murmura-t-il en fouillant dans ses poches pour y saisir son porte-monnaie.

Il régla sa dépense.

« C'est fini, se dit-il, d'être comme j'étais. »

— Bonsoir, patron!

— A la revoyure! répondit M. Fouasse.

Dehors, Lampieur tourna l'angle de la rue des Prêcheurs. L'air, vif et plein d'odeurs marines qui montaient des ruisseaux, lui gonfla les poumons. Et il songeait: « Tout ça, c'est des histoires... »

VII

Des histoires!... C'était, en effet, des histoires auxquelles Lampieur venait d'échapper. Mais Léontine avait quitté le bar après lui et elle le suivait sans qu'il s'en aperçût. Quand il pénétra dans le restaurant où il dînait tous les soirs, elle le vit, n'osa pas pousser plus loin et attendit dehors, si bien que Lampieur, lorsqu'il sortit, retrouva Léontine.

— Ah! fit-il, pris au dépourvu.

Son premier mouvement, qu'il ne réprima point, le rejeta vivement en arrière, et il en éprouva du mécontentement. Puis il se ressaisit... Alentour, les boutiques éclairées, les passants, les voitures formaient devant ses yeux une arabesque animée d'ombres et de reflets.

— Ça serait que vous m'espionnez? demanda Lampieur.

Du geste, il abaissa davantage sur les yeux l'épaisse visière de sa casquette.

— Je ne vous espionne pas, répliqua Léontine.

Lampieur regarda la rue, à droite, dans la direction qu'il allait prendre; il regarda Léontine et, haussant les épaules:

— Si c'est pas malheureux! observa-t-il d'une voix hargneuse.

Léontine essaya de s'approcher de lui.

— Allez-vous-en!... cria Lampieur. Allez! ouste!... D'abord, est-ce que je vous connais? murmura-t-il en se glissant le long des devantures. Je ne vous connais pas!

Et, comme Léontine se taisait:

— Faudrait voir à me laisser la paix maintenant, annonça-t-il, avant de se remettre en marche.

Or Léontine accompagnait, de loin, Lampieur vers la boulangerie et Lampieur ne pouvait pas l'en empêcher... Qu'aurait-il fait? Léontine ne le quittait pas des yeux. Quand elle le voyait se retourner, elle était attirée davantage par ses gestes et l'inquiétude qu'ils trahissaient. A la fin, Lampieur s'arrêta tout à fait et attendit. Que lui voulait cette fille? N'allait-elle pas se mettre à ne plus le lâcher d'une semelle? Il n'osait le penser. Cela le remplissait de haine et de détresse.

— Bon Dieu! grommela-t-il.

Le long des bars, de vagues passants montaient et descendaient la rue. Des femmes à la porte d'un hôtel leur faisaient signe. Lampieur se détourna. Il vit, dans la perspective, des toitures profiler sur le ciel de som-

bres avancées d'où s'élevaient les flèches jumelles de l'église Saint-Leu.

— Pourquoi me suivez-vous?... dit Lampieur quand Léontine fut à portée de l'entendre. Vous voulez me parler?

Léontine inclina la tête.

— Attention! murmura-t-il alors entre les dents. Venez plus haut.

— Oui y a les flics, observa-t-elle en jetant un coup d'œil rapide à deux agents postés près d'un débit.

Ils dépassèrent les agents.

— Hier soir... commença Léontine.

— Comment?

— Ce n'est pas moi qui vous ai cherché, n'est-ce pas? débita-t-elle tout d'une traite.

— Je ne parle pas d'hier soir, riposta Lampieur. Je parle de maintenant et je ne comprends pas, maintenant, votre idée d'être après moi comme vous l'êtes.

— Ce n'est pas une idée, fit la malheureuse.

— Si... dit Lampieur, c'est une idée d'être après moi pour m'embêter, pour me faire du tort, des désagréments. Vous croyez que je ne l'ai pas senti?

— C'est mal que j'ai, murmura Léontine.

Lampieur se renfrogna.

— Puisque j'ai mal, affirma-t-elle d'une voix sourde. Et il y a longtemps que ça me tient, allez! Depuis des jours et des nuits... C'est là... ici, vous voyez?

Elle toucha sa poitrine.

— Dedans... expliqua-t-elle. Je ne peux pas m'empêcher. Non, je ne peux pas. C'est impossible. Ainsi, tout à l'heure, quand vous m'avez crié de ne pas vous suivre, est-ce que vous pensiez que je vous écouterais?

Lampieur leva un bras et le laissa retomber.

— Voilà, fit Léontine. On voudrait et on ne peut pas... Dites! c'est plus fort que vous... Ça vous pousse... Ça fait comme si on ne serait plus soi-même...

Elle parut se recueillir, puis:

— Est-ce que vous avez mal? demanda-t-elle.

Lampieur ne répondit pas. Il pétrit un moment le bord de sa casquette et s'arrêta.

— Moi, n'est-ce pas? reprit Léontine, en s'arrêtant aussi, j'ai pas d'abord pensé à rien, la nuit, que je venais pour le pain... J'avais jeté la ficelle et mes sous...

— Bien sûr, articula péniblement Lampieur. Je sais...

Il examina, d'un air contraint et soupçonneux, les abords de l'endroit où il se trouvait, et, tâchant à reprendre sur soi quelque assurance:

— Je sais, dit-il encore. Cette nuit-là, j'étais couché dans le bûcher à côté du fournil et j'ai entendu que quelqu'un appelait...

— J'ai appelé, reconnut Léontine.

— Puis vous êtes revenue?

— Je suis revenue.

Lampieur eut un drôle de sourire.

— Je suis revenue deux ou trois fois, poursuivit Léontine, et, chaque fois, j'ai appelé...

Le sourire de Lampieur se crispa. Il souligna profondément un regard anxieux et l'expression fixe et sérieuse d'un immobile visage.

— Mais, questionna Lampieur, quand vous êtes revenue la dernière fois, vous m'avez vu? Est-ce qu'il y avait du monde dehors?

— J'étais seule, confia Léontine.

— Et quand vous avez appelé?

— Il n'y avait que moi, dit-elle.

Elle ajouta:

— Seulement le lendemain, dans les journaux, tout ce qu'on a raconté...

— Je m'en fous des journaux... interrompit brutalement Lampieur, qu'est-ce que ça prouve?

Il éclata d'un rire forcé.

— N'est-ce pas?... exposa-t-il ensuite en se remettant à marcher, moi, je ne les lis jamais, les journaux... Je ne m'en occupe pas. Ce n'est pas mon affaire... Avec mon travail, je n'ai pas le temps... Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse?

Léontine le tira par la manche.

— Il ne faut pas vous mettre en colère, prononça-t-elle craintivement.

Lampieur la rabroua.

— Des fois!... s'emporta-t-il. Où trouvez-vous cela?

Parole! j'en ai assez de tous ces boniments. Si je vous écoutais, ça serait à devenir fou...

» ... Et tu ne le voudrais pas? fit-il avec une sorte de raillerie amère pour se dégager du malaise qui l'habitait.

A cet instant, rasant les murs et cherchant un refuge dans les bars, des filles passèrent rapidement et des individus qui relevaient le col de leur imperméable.

— La rafle! glapit une voix.

On entendait courir sur les trottoirs. Des portes claquaient comme à l'approche d'un brusque orage. Puis il y eut un moment de silence et les filles se jetèrent entre elles des appels angoissés.

— Donnez-moi le bras, vite, vite... supplia Léontine.

Lampieur le lui tendit.

Les agents des mœurs se hâtaient. A l'angle des rues, on les voyait opérer des barrages et rabattre devant eux leur misérable proie. De toutes parts ils accouraient, formant la chaîne et se livrant à une besogne obscure.

— Pourvu qu'on passe... pourvu qu'on passe... demandait Léontine.

— Mais, naturellement, dit Lampieur.

Il avança, donnant le bras à Léontine et la tirant presque après lui, dans la direction des agents.

— Pardon, murmura-t-il.

Et, déclinant ses nom et profession, il fouillait dans

ses poches pour en extraire une pièce d'identité, quand le cordon d'agents, sur un aigre coup de sifflet, se porta en avant et livra un passage.

— Maintenant, conclut Lampieur, dépêchons-nous. Ils n'auraient qu'à barrer la rue plus haut.

— Oh! là! là!... gémit Léontine. Quel métier!

— Quel métier! répéta Lampieur.

Il pressa le pas et entraîna sa compagne, après la rue Tiquetonne, dans le passage du Grand-Cerf, qu'ils franchirent sans échanger leurs impressions. Le passage conduisait à de nouvelles rues mais plus calmes et moins éclairées. Lampieur et Léontine les suivirent et, sans savoir où ils allaient, ils marchaient en silence et n'osaient pas se retourner. A la fin, ils gagnèrent une buvette écartée où ils commandèrent du vin blanc, s'assirent, l'un devant l'autre, à une table, et Lampieur tira sa montre.

— Voilà bien la onzième depuis un mois, observa Léontine.

— Et ils ne t'ont jamais prise?

— Non, jamais.

— La onzième rafle! dit Lampieur en regardant l'heure à sa montre.

Léontine ajouta:

— Qu'est-ce qu'ils croient faire?

— On ne sait pas... murmura Lampieur, des fois que quelqu'un parlerait.

— Pensez-vous!

— Pourquoi pas? insista Lampieur en se penchant vers Léontine.

Elle tressaillit.

— Ecoute, la prévint-il.

Elle promena, gênée, sur la table, le verre auquel elle n'avait point encore touché et tâchant à tourner la question:

— C'est pas des rafles, allez! confia-t-elle, qui leur donneront des renseignements... Qu'est-ce qu'ils ramènent dans les rafles? Ils prennent du mal pour pas grand-chose.

— Suffit d'un coup... l'arrêta Lampieur. Ainsi, toi, s'ils te possédaient... Hein? toi... toi... oui... Ça peut se trouver...

— Je ne dis pas non.

— Hé bien? Si ça se rencontrait que tu sois faite par eux, comment t'arrangerais-tu?

— Moi?

— Ils t'interrogeraient?

— Probable.

— Ah! probable... Tu vois?... Ils te poseraient des questions.

— Et après? riposta Léontine.

— Après?... Mais après? Après? Rien... Pourtant toutes tes histoires... tes façons de rôder sans cesse, autour de la boulangerie... Crois-tu qu'ils ne les auront pas remarquées?

Léontine cherchait ses mots.

— Et puis, enfin, il y a ton idée... lui reprocha tout bas Lampieur, ton idée que tu ne m'avoues pas et que tu gardes toujours pour y penser et pour y revenir. Je ne suis pas aveugle.

— Je n'en parle pas... à personne... se défendit Léontine.

— Mais tu y crois?

— Ça dépend.

— Oh!... déclara Lampieur, il ne faut pas me conter ça, à moi. Quand une femme a, dans la tête, quelque chose...

— Qu'est-ce que cela peut faire? demanda Léontine.

Lampieur se recula.

— Allons, dit-il, n'en parlons pas... ça vaudra mieux.

Un instant, il se balança sur sa chaise en affectant de ne plus prendre part à la conversation, mais les regards qu'il attachait sur Léontine le trahissaient et il le comprenait mieux que personne.

— N'en parlons plus! grogna-t-il.

Et, luttant contre lui-même, essayant d'échapper au besoin d'en apprendre davantage:

— Tu as raison... Moi, ça ne me fait rien, ton idée... Tu es libre... Je n'ai pas à m'en occuper... Seulement (il cessa de se balancer) elle me ferait du tort, un jour, je ne le permettrais pas...

— Voyons! protesta Léontine, ne parlez pas si fort!

Lampieur accentua le sens de ses paroles.

— Tu me trouverais, fit-il sérieusement.

Et, posant ses énormes mains à plat sur le rebord de la table, il eut dans l'attitude un tassement si redoutable que Léontine en perdit contenance.

— Mais... balbutia-t-elle, mon idée...

— Aussi vrai que je suis là, précisa Lampieur. Je le jure... Comprends-tu?

Entre eux, la bouteille et les deux verres absorbaient dans leurs flancs une pâle lumière qu'ils contemplaient l'un et l'autre pour ne pas lire sur leurs visages les sentiments qui s'y peignaient. Léontine avait peur. Lampieur l'épouvantait et cependant, quoi qu'elle tentât, l'idée qu'il était véritablement l'assassin de la vieille, Léontine ne pouvait la chasser ni même l'écarter de devant soi, car toutes les allusions qu'y avait faites Lampieur donnaient à cette idée une force plus grande et plus pressante. Sans aucun doute, Lampieur avait commis le crime dont il se défendait. Ses manières, ses façons ambiguës et fuyantes, ses mouvements de colère, sa violence, tout l'accusait. Pourquoi revenait-il toujours, par des moyens plus ou moins détournés, à ce que Léontine pensait de cette tragique histoire? Pourquoi s'inquiétait-il à ce point de tout ce qui se rapportait au crime? Un autre, qui n'aurait point été coupable, s'en serait peu soucié. Il aurait eu sa conscience pour lui, tandis que Lampieur...

Celui-ci rompit le silence.

— A quoi réfléchis-tu?... s'informa-t-il, sans détacher son regard du point vague qu'il fixait. C'est encore ton idée?

— Oui, dit-elle.

Il s'accouda pesamment à la table et, ramenant sur la toile cirée ses mains inertes et obsédantes:

— Explique, murmura-t-il.

Léontine se leva. La frayeur l'empêchait de répondre: elle l'agitait d'un tremblement pénible à voir.

— Ah! bien... fit Lampieur. On va s'en aller si tu préfères. D'abord, j'ai mon travail... Attends!

Il vida son verre, se dressa, s'essuya la bouche d'une main lourde et tendit au garçon un billet de vingt sous.

— Eh bien! appela-t-il une fois dehors, Léontine!

Elle répondit par un soupir si faible qu'il répéta: « Léontine! » avant de la rejoindre le long des façades grises d'où elle épiait son approche. Puis ils avancèrent, côte à côte, dans la rue, travaillés par un sourd malaise qui les empêchait de parler.

— Va pas si vite... ordonna Lampieur.

Léontine l'implora.

— Dites!... gémit-elle, vous n'allez pas me tourmenter encore... vous n'allez pas, exprès, encore me poser vos questions?... J'ai peur de vous, maintenant... Est-ce que je sais?... J'ai peur... Pourquoi êtes-vous en colère après moi?

— Je veux savoir, affirma-t-il.

Instinctivement, Léontine s'abrita la figure de son bras.

— Oh! pas de comédie... grommela Lampieur. Baisse ton bras et réponds. Tu as l'idée que c'est moi, n'est-ce pas?...

— J'ai pas d'idée...

— Pour la vieille? acheva-t-il d'une voix vide d'accent.

Léontine chancela.

— N'aie pas peur, dit Lampieur en la soutenant.

Elle lui fit signe de la lâcher et, s'appuyant contre le mur, elle promena alentour un regard égaré. Lampieur s'approcha. Elle se mit alors à respirer profondément comme si le souffle allait lui manquer.

Lampieur la secoua.

— Je vais crier... le prévint-elle, cherchant toujours à respirer. Je vais... Je vais crier... me touchez pas... ne me...

— Si je veux, affirma-t-il. Mais je ne veux pas, entends-tu? je ne veux pas... Tant mieux si tu as peur!... Je m'en fous... Si tu me connaissais, tu comprendrais vraiment comme je m'en fous... Ça m'est égal... Et ne crie pas, surtout... Ne t'amuse pas à crier... Tiens... vois... (Il avança ses mains.) Je ne te conseille pas de pousser un seul cri, parce que autrement...

Il se piéta devant elle... Léontine sentit qu'elle s'évanouissait.

VIII

Quand Léontine revint à la notion des choses, la rue déserte où elle se trouvait étendue ne lui rappela rien, et elle dut faire un long effort avant d'expliquer sa présence dans un pareil endroit. La pluie tombait. Léontine se prit la tête entre les mains, puis elle chercha son sac par terre, à tâtons, et l'essuya contre son manteau, car il était mouillé. Soudain, elle s'aperçut que ses vêtements aussi étaient mouillés et elle se releva. Mais Léontine ne pouvait commander à ses jambes; elles se dérobaient; elles ne lui obéissaient pas. Cela l'emplit d'une sensation curieuse et elle dut, un moment, se retenir au mur. Alors, ce geste la fit confusément souvenir de s'être appuyée de la même manière à ce mur et retenue comme à présent. Léontine rassembla ses esprits. Elle reconnut la rue et se mit à trembler de tous ses membres et à claquer des dents.

— Mon Dieu! Mon Dieu! se plaignit-elle.

Elle crut que Lampieur ne l'avait pas quittée et que, debout, dans l'ombre, il ruminait d'obscurs et tortueux desseins. Des yeux, elle chercha Lampieur. Elle regarda de tous côtés et, ne le voyant pas, essaya de se ressaisir... Non, Lampieur n'était plus là. Léontine regarda encore; elle se pencha. La rue, plongée dans une demi-obscurité, ne lui révéla rien. Un calme étrange semblait peser sur elle comme dans un songe.

— Où êtes-vous? appela Léontine.

Là-bas, à des distances qui lui paraissaient être invraisemblables, la rue débouchait dans une autre rue où des lumières éclairaient les façades. A l'angle, des silhouettes d'hommes accumulaient sur ces lumières un grouillement paisible, épais... on eût dit calculé, de gestes et de mouvements. Et des voitures passèrent sous des bâches... les chevaux... les rayons des roues... Léontine observait ces choses... Elle les comptait et, petit à petit, la distance à laquelle toutes ces images se succédaient perdit de son éloignement et devint à peu près normale.

« Bien sûr, découvrit Léontine, la rue Dussoubs! »

Elle s'achemina dans cette direction qui lui permettait de s'orienter et de se reconnaître. Pas à pas, elle avançait comme elle pouvait. A droite, étaient les Halles. Léontine voyait, dans le ciel, le buisson de clartés qu'elles élevaient très haut et que striait la pluie. Par-

dessus les maisons noires, une atmosphère enflammée occupait tout l'espace et des vapeurs y couraient et s'y partageaient en lambeaux.

Maintenant, plus elle approchait de l'angle des deux rues et plus l'animation des Halles adaptait à sa vie nocturne cent éléments épars; des chiffonniers aux voix rauques visitaient les poubelles; des resserres s'entrouvraient; des débits obscurs; de vagues porches humides où des charrettes à bras étaient louées à l'heure et à la nuit, des corridors aux vacillantes lueurs; des friteries. Léontine, mêlée à cette animation, y assistait et y redevenait elle-même. Elle regardait les gens, les objets. Elle oubliait Lampieur, et, en même temps, une immense fatigue la chargeait, qu'elle tirait derrière elle, comme une bête son fardeau.

— Hé! la p'tite mère! émit à son adresse un débardeur ployé sous un énorme sac et qui la bouscula.

— Hou! fit un autre.

— La demoiselle a tombé! observa laconiquement un troisième.

Des rires moqueurs escortaient Léontine, et elle ne les écoutait pas. Dans la foule qu'elle dut traverser, sous des quolibets de toute sorte, elle ne pensait qu'à ne pas s'écarter de sa route et qu'à gagner, par le plus court, le caboulot de Fouasse. Mais le grand diable qui venait de parler et qui se tenait à l'abri de la

pluie, sous une entrée de porte, répéta pour lui-même et presque innocemment:

— La demoiselle a tombé... dans la boue.

— Oh! ce n'est rien, répondit Léontine.

Et, comme pour s'excuser d'attirer ainsi l'attention:

— Je ne me suis pas fait mal, murmura-t-elle avec simplicité.

— Hi, hi, hi! s'esclaffa l'inconnu.

Néanmoins, Léontine approchait des Halles et prenait, par les rues de la Grande-Truanderie et Pierre-Lescot, le chemin qu'elle s'était fixé. Partout, dans les recoins et dans les bars, des maraîchers, des hommes de peine, des pauvresses, de mornes individus habillés de guenilles se pressaient, s'agitaient. Des camions pesants circulaient parmi ce flot humain et stoppaient sans dommage pour personne devant les entrepôts. Des porteurs arrivaient; ils déchargeaient les camions. Celui-ci contenait, proprement découpés en deux, des cochons aux chairs roses; celui-là, des moutons, et d'autres, qui se frayaient nonchalamment une voie à travers tant d'issues encombrées, des peaux roulées ou entassées l'une sur l'autre et puant l'abattoir.

— Voilà, dit Léontine.

Elle parcourut encore, de sa démarche fourbue, quelque trois ou quatre cents mètres et pénétra chez Fouasse...

A pareille heure — il était près de minuit — il

n'y avait d'habitude pas grand monde chez Fouasse, mais, à cause de la rafle, le débit était comble et personne n'en osait sortir.

— Léontine! Eh! pssst! Léontine! la hélèrent plusieurs voix.

Elle s'approcha d'une table où Renée, Mme Berthe, la grosse Thérèse et Lilas s'offraient entre elles à boire et parlaient à voix basse.

— D'où que tu viens? s'informa Mme Berthe, en la considérant.

Lilas reprit:

— C'est-y les flics qui t'ont passé la purge?

— Jamais de la vie... expliqua Léontine. J'ai glissé en me sauvant d'eux.

— Tu sais, confia la grosse Thérèse, ils ont coincé Gilberte.

— Ah!

— Yvette aussi, souffla Renée, en ôtant de sa bouche une cigarette à bout doré.

— Et Marguerite à la jambe en bois... qui crânait tant... émit posément Mme Berthe. Ben! ma petite, ils l'ont emballée comme les autres.

— C'est dégoûtant, observa Lilas la Bretonne.

— C'est-à-dire, constata Renée, en tirant sur les molles manches de son chandail, que ça devient moche, le quartier.

— On n'est plus tranquilles.

— Non, on n'est plus tranquilles, dit Léontine.

Elle enleva son manteau, le tâta, le brossa et l'installa près du poêle, contre un dossier de chaise.

— Ben! assieds-toi, proposa Mme Berthe.

Elle s'assit.

Lilas la Bretonne déclarait:

— Ils veulent faire du service depuis qu'on a tué la vieille de la rue Saint-Denis... et dame! comme ils peuvent pas en revenir, de ce coup-là, c'est nous qu'on en a les ennuis.

— Naturellement, approuva Mme Berthe.

— Comme s'ils se doutaient pas que celui qui a fait le coup les a mis! jeta la grosse Thérèse avec admiration. Oh! là! là! y a des chances.

Léontine se taisait. Elle examinait un à un les plis humides de sa jupe et regardait ses chaussures sous la chaise pour ne pas être tentée de prendre part à la conversation. Qu'aurait-elle ajouté à ces plaintes? Elle en aurait trop dit. Et le souvenir de Lampieur, qui demeurait pour elle gros de menaces et de détresse incohérente, interdisait à Léontine de raconter ses impressions. Ce n'était après tout, songeait-elle attentive aux paroles prononcées à sa table, que des impressions. Que savait-elle de plus! Elle ne voulait rien en conclure. Si fortes qu'elles fussent, ces impressions n'impliquaient pas formellement que Lampieur eût tué. Léontine avait pu le croire... Peut-être même le croyait-elle encore... Fallait-il en déduire qu'elle était dans le vrai et qu'il dépendait d'elle de

sauver ou de perdre Lampieur? Cela la dépassait... Pourtant, la terreur qu'inspirait à la malheureuse la scène qu'elle venait d'avoir avec cet homme l'animait contre lui d'un sourd ressentiment. Léontine, à présent encore, en était pénétrée. Mais ce ressentiment ne s'exerçait que vis-à-vis de Lampieur et non vis-à-vis de l'assassin. Qu'il fût un assassin, cela ne concernait pas, après tout, Léontine. Elle le sentait. Elle n'avait point à intervenir. Et pour qui? Au nom de quels principes? Léontine n'avait pas de principes. C'était pour elle un mot privé de sens, ou qui prêtait à une odieuse confusion, puisqu'il justifiait l'usage de la police. Léontine allait-elle épouser les haines de ces gens-là? Elle en avait trop souffert.

« Plutôt crever! » estima-t-elle intérieurement.

D'ailleurs, à supposer que Léontine éprouvât un jour le besoin de mêler ces messieurs à des impressions toutes personnelles, qui la garantissait qu'elle n'en serait pas, la première, victime? Elle n'avait aucune défense contre eux. Bien plus, ne la rendraient-ils pas solidaire de Lampieur pour avoir si longtemps reculé de parler? Déjà il était trop tard. Elle passerait pour la complice de Lampieur; qu'elle le voulût ou non, Léontine n'empêcherait pas qu'on ne la crût complice et, de ce fait, qu'on ne lui fît supporter une part du châtiment...

— Oui, oui, déclarait Renée, y a des chances qu'il aura changé de quartier.

Léontine se secoua.

— Mais, qu'est-ce que tu en penses? lui demanda Lilas, d'un air maussade.

— Je pense comme vous, se hâta de répondre Léontine.

IX

Il lui resta de ces réflexions échangées cette nuit-là devant elle un désenchantement tenace et une espèce de méfiance dont elle souffrit plus qu'on ne l'eût imaginé. C'est que, maintenant, Léontine avait peur des agents autant que de Lampieur et elle vivait avec sa peur sans essayer même de la raisonner. Où qu'elle allât, Léontine se sentait poursuivie. Elle voyait, partout, des embûches préparées à son intention, des combinaisons louches, des intrigues. Chez Fouasse, des individus qu'elle n'avait jamais rencontrés semblaient s'intéresser à elle. Léontine n'aimait pas leurs regards. Et ces individus disparaissaient après deux ou trois nuits, cherchant ailleurs on ne savait quelle piste mystérieuse et embrouillée. D'autre part, Lampieur ne mettait plus les pieds chez Fouasse. Où pouvait-il aller? Plusieurs soirs, Léontine l'attendit dans les environs du petit restaurant où il prenait jadis ses repas. Elle attendit en vain. Lampieur ne parut point.

Il avait dû changer de restaurant. C'était fort simple. Mais il y avait dans tout cela quelque chose de bizarre dont Léontine était frappée et dont elle nourrissait sa peur... Cette peur devint bientôt si maladive que Léontine s'écartait, sans raison, des passants les plus inoffensifs. Tous prenaient, à ses yeux, une allure déguisée. Tous lui étaient suspects, et la malheureuse en arrivait quelquefois à se demander s'il ne serait pas préférable pour elle de changer de quartier.

Celui qu'elle habitait en meublé, près de la Gare de l'Est, avec ses boulevards animés et certaines de ses rues bien faites pour y proposer des échanges, ne lui déplaisait pas. Mais, dans ce quartier-là, comme dans tous les quartiers, les agents des mœurs font leur ronde et les femmes qu'ils surveillent n'ont rien à leur cacher. Qu'aurait pu leur répondre Léontine? Elle était seule. Elle n'avait personne pour la défendre. C'était donc une chance à courir, et cette chance l'épouvantait. Elle ne croyait plus à la chance. Superstitieuse comme toutes les filles des rues et lâche devant elle-même, Léontine balançait à prendre une détermination. Elle n'osait pas le faire. Puis elle s'en remit au destin, par lassitude, et elle s'abandonna complètement à lui et demeura où elle était.

— Tiens! fit Lampieur... c'est toi?
— Oui, dit-elle avec crainte.

Il lui parlait d'en bas et Léontine, accroupie devant le soupirail, regardait dans la cave. Elle avait jeté une ficelle dans la cave... puis elle avait appelé.

— Qu'est-ce que tu veux?... questionna Lampieur. Tu veux du pain?

— Donnez-m'en pour dix sous, murmura Léontine.

Elle le vit se baisser; ensuite il se recula et disparut pour réapparaître à nouveau.

— Envoie l'argent, ordonna-t-il.

Elle obéit.

— Eh bien? s'étonna Lampieur comme Léontine ne faisait plus un mouvement. Qu'attends-tu?

Il secoua le long du mur la mince ficelle que lui avait lancée Léontine, mais celle-ci la lâcha et la ficelle tomba par terre aux pieds de Lampieur.

— Quoi? grogna-t-il.

Léontine agita les mains.

— Je ne l'ai pas fait exprès... expliqua-t-elle, en témoignant d'une volubilité extrême. Non... non... elle m'a échappé quand vous avez tiré dessus...

Lampieur ne répondit pas. Il hocha la tête plusieurs fois et son visage prit une expression soucieuse.

— Vous ne croyez pas que je l'aurais fait exprès? reprit toujours très vite Léontine.

Enfin elle demanda:

— Est-ce que je peux descendre dans la cave la chercher?

— Descends! accepta Lampieur.

Léontine se retint aux barres du soupirail, et son premier mouvement, quand elle se releva, fut d'essayer de fuir. Mais c'était inutile. Elle poussa donc la porte de la boulangerie, dont le timbre, lui sembla-t-il, vibra prodigieusement. Puis elle ferma derrière elle cette porte et s'approcha de l'escalier.

De la cave, la lumière éclairait par-dessous les objets et la partie des murs qui se trouvait dans son prolongement. De longs rayons, dirigés comme ceux d'un projecteur, les frappaient et laissaient dans un demi-jour rougeâtre le reste de la boutique.

— Par ici, appela la voix de Lampieur.

Une ombre, qui masqua brusquement la lumière, remua sur les murs.

— Oh! je sais... je sais... articula péniblement Léontine.

Elle saisit la corde aux lourds crampons de fer qui la suspendaient comme une rampe et descendit:

— Bonsoir! dit-elle.

— Bonsoir! dit Lampieur.

Léontine fut touchée par l'accent sans rudesse avec lequel il l'accueillit, et cela la troubla.

— Il ne faut pas que je vous dérange, débita-t-elle décontenancée.

— Mais tu ne me déranges pas, assura Lampieur.

Il alla lui-même jusqu'à l'endroit où la ficelle et le morceau de pain étaient tombés et il les ramassa.

— Tiens, fit-il en les tendant à Léontine. Ils sont à toi... prends-les.

— Je ne sais pas, observa-t-elle pour déguiser son embarras. Il n'y a pas quelque chose de changé, ici?

— Non, rien, dit Lampieur.

Il regarda Léontine et poursuivit:

— C'est plutôt toi qui est changée... Tu ne trouves pas?

— Moi?

— Oui, toi.

— Par exemple, balbutia Léontine. Pourquoi me dites-vous une chose pareille?

— Je constate, déclara Lampieur.

Et il s'adossa contre une des parois de la cave en fixant Léontine d'un air plein d'intentions.

— Ah! fit alors celle-ci, vous trouvez?

— Bien sûr, insista-t-il, tu es revenue. Et... pour revenir, il faut que tu n'aies plus peur de moi... comme avant.

— J'ai toujours peur, avoua Léontine.

Lampieur fit entendre un petit rire discret.

— On ne le dirait pas, murmura-t-il ensuite.

Et, changeant tout à coup de ton et de manières, il s'enquit avec une sorte d'empressement:

— Tu n'auras pas trop chaud?

Léontine était atterrée.

— Eh bien! reprit Lampieur, ôte ton manteau. Tu

pourrais prendre froid dehors. Je te dis d'ôter ton manteau. Tu ne veux pas?

Il s'approcha de Léontine.

— Bah! tu as bien le temps... proposa-t-il. D'ailleurs, puisque tu es revenue, nous avons à parler... n'est-ce pas?

« Nous y voilà », pensa l'infortunée.

Cependant elle défit son manteau et le passa à Lampieur, qui ouvrit une porte et l'accrocha derrière.

— Ici, désigna-t-il caché par la porte, c'est le bûcher...

Et il ajouta, sans marquer d'allusions:

— Le bûcher où des fois je vais dormir, comme ça... quand le four cuit... et que je suis trop fatigué...

Léontine, interdite, l'écoutait parler de derrière la porte et elle interrogeait du regard les murs épais et blancs et la voûte qui l'emprisonnaient. Il faisait, là-dedans, une chaleur étouffante et l'on n'entendait rien du dehors...

« Même si je criais, supposa-t-elle, ça servirait pas à grand-chose! »

Une idée insensée lui traversa l'esprit et un petit frisson la parcourut. Quelle aventure! Léontine estima qu'elle était perdue.

— Mais qu'est-ce que vous faites derrière cette porte? trouva-t-elle toutefois le courage d'interroger.

— J'amène du bois, fit Lampieur.

Il y eut un silence que troublaient, en lui échappant,

les rondins que l'homme prenait à la brassée et qui roulaient par terre. Puis Lampieur repoussa la porte et il revint, plié en deux, jusque devant le four sous une charge de bois qu'il laissa s'écrouler à grand bruit.

— Ça dépense, observa Lampieur en désignant le four. Jour et nuit, sans arrêt... Tu peux penser...

— Oui... oui, balbutia Léontine, je pense.

— Viens donc voir, reprit Lampieur en la menant vers le bûcher, un tas comme ça dure quatre jours.

Il lui montra le bois, dont les piles s'étayaient l'une l'autre et s'étageaient jusqu'à la voûte.

— Ainsi, fit-il en guise de commentaire.

Une odeur de forêt, de mousse, de lichen et de sève emplissait le bûcher...

— Et ça? questionna Léontine en découvrant, posée à même le sol, une couverture.

— Ça, c'est mon lit! répondit Lampieur.

Léontine se détourna. La voix de Lampieur en prononçant: « Mon lit », venait d'avoir un tel accent qu'une femme ne pouvait s'y tromper.

— Sortons, fit alors Léontine.

Ils se retrouvèrent face à face, dans le fournil où la chaleur était si suffocante qu'on y entrait comme dans du feu.

— Je vais partir, proposa Léontine pour secouer l'espèce d'engourdissement qui s'emparait à demi d'elle.

Lampieur ne sourcilla point. Il dirigea sur Léontine un regard si concentré que celle-ci s'en alarma.

— Je voudrais mon manteau, dit-elle précipitamment.

— Ah! ton manteau?

— Donnez-le-moi.

— Attends! murmura Lampieur.

En lui, distinctement, se livrait une lutte étrange dont on voyait sur son visage se fixer tous les mouvements.

— Ah! ah! grommela-t-il. Ton manteau...

— Il faut que je m'en aille, supplia Léontine.

— Non, fit Lampieur. Tu t'en iras après...

— Après quoi?

— C'est une proposition, commença-t-il en essayant de donner à ses mots un ordre intelligible, ou un arrangement... comme tu voudras... (Il eut un geste irrité.) En tout cas réfléchis avant de me répondre... Est-ce que tu as eu plaisir à me revoir?

— Par pitié! l'implora Léontine.

— Eh! grogna Lampieur, laisse ça là... Il n'y a pas de pitié... Entends-tu? Mais depuis l'autre nuit, j'ai réfléchi à toute la peur que tu as de moi et j'ai eu de l'ennui à te donner cette peur parce que je ne suis pas mauvais comme j'en ai l'air... Non... Non... je ne suis pas mauvais... je ne suis pas... Alors j'ai réfléchi à ces choses, seul... tel que je vis... dans ma chambre bre... ici et là, toujours seul, même dans les restaurants. Et je m'ai dit... Hein? Tu vois ça. Moi et toutes ces manières d'être embêté de t'avoir fait des peurs. C'est pourtant vrai. Vrai de vrai, précisa-t-il. Tu ne crois pas?

Léontine se recula.

— Quoi? s'étonna Lampieur, tu as des doutes? Allez donc! pour ce qui est que j'ai eu du regret vis-à-vis de toi, tu peux en être sûre. Mais tu ne sais rien comment c'est arrivé de me mettre dans la tête l'idée d'être aimable avec toi et que tu comprennes. Tu ne peux pas savoir. Et pourtant, ça m'a travaillé sans quitter, d'abord, jusqu'au matin... Entends-tu? J'étais d'abord comme pris par toi... Et, le lendemain, j'avais bien cette idée-là dans la tête, qui y est encore... Cette idée que je m'ai aperçu de ce que tu étais devenue pour moi... avec déjà des choses...

— Quelles choses? articula faiblement Léontine.

— Des choses, reprit-il avec force, qui faudra bien un jour qu'elles s'en aillent. Aussi je n'ai pas osé le lendemain de cette idée revenir où je pouvais te trouver... Ça me faisait honte... Et puis, qu'est-ce que tu aurais dit? N'est-ce pas? Est-ce qu'on sait? Ça me gênait d'avoir l'air de te courir après pour te parler. Tu n'aurais pas voulu m'entendre. Enfin, pendant les premiers jours et les nuits, j'étais ici comme fou. Rien n'allait... C'est de ta faute, vois-tu? avec toutes tes frayeurs... elles m'empêchaient d'aller, là-bas, dans la rue, au-devant de toi et t'expliquer mes embêtements. Heureusement que le travail m'a permis de me reprendre et de me dire que ça serait toi qui viendrais la première...

— Je ne voulais pas venir, dit Léontine.

— Mais tu es venue, constata Lampieur. Je le savais. J'en étais sûr... aussi sûr que je suis là, et tu n'imagines pas quel plaisir ça m'a fait... Voilà. Je ne t'oblige point ce soir à me répondre. Réfléchis... Prends ton temps... Prends jusqu'à demain soir... Tu n'auras qu'à passer directement par la boulangerie.

— Et si je répondais tout de suite? demanda Léontine avec une visible répugnance.

Lampieur se dandina:

— Il faudrait alors que ce soit comme je veux, déclara-t-il d'une voix sourde.

Puis, très calme, remontant sur les reins le large pantalon de toile dont il était vêtu, il attendit.

Léontine devint blême, et durant un moment on aurait cru qu'elle allait parler, mais sa gorge se nouait et aucun mot n'en pouvait sortir.

— Enfin, s'informa Lampieur, c'est oui?

Il fit un pas vers elle... deux pas... Elle le regardait approcher; il répéta:

— C'est oui?

Léontine s'aperçut soudain qu'il était nu jusqu'à la ceinture. Elle vit ses bras, son torse, blancs et luisants, ses épaules, et une honte — qu'elle n'avait encore ressentie de sa vie — en même temps qu'un immense dégoût l'accablèrent... Seulement, il était trop tard et elle ne put que dire quand il la pressa contre lui:

— Qu'est-ce que vous voulez faire encore de moi?

X

... Le lendemain, elle se réveilla dans la chambre de Lampieur et non pas comme celui-ci l'aurait peut-être souhaité mais comme une prostituée qui n'aspire qu'au repos et qui reporte sur un seul homme l'horreur qu'elle a de tous les hommes et de sa propre ignominie. Léontine regarda autour d'elle; une affreuse humiliation s'ajoutait à sa honte et elle en sentit l'aiguillon. Or Léontine ne pouvait s'en prendre qu'à elle seule d'être tombée si bas qu'il lui fallait, désormais, accepter de subir la volonté de Lampieur. Elle n'avait pas à choisir: au contraire, quelques misérables conséquences qui dussent résulter d'une semblable aventure, Léontine devait tenter de s'en accommoder car, par sa faute, elle les avait rendues possibles. A ce trait, la malheureuse reconnut quel lourd destin pesait sur elle et préparait à son intention de nouvelles infortunes. En effet, elle avait cédé à Lampieur par crainte qu'il ne revînt à ses

anciennes menaces et n'eût envie de les exécuter. Comment aurait-elle pu l'en détourner? Léontine se rappela la cave aux murs crayeux, le silence qui gisait au fond de cette cave, son atmosphère compacte, son sourd isolement... Pourquoi y était-elle descendue? La malheureuse ne s'en souvenait pas. Il lui semblait avoir été presque étrangère à ses actes de la veille et c'était, par lambeaux, que de lointaines impressions se faisaient jour en elle et lui remettaient en mémoire le désir qu'elle avait toujours eu de s'approcher du soupirail, de se pencher, d'appeler Lampieur. Ce désir était cause de tout. Il avait pris sur Léontine un si ferme ascendant qu'il avait fait corps avec elle et lui avait ôté jusqu'à sa personnalité. Même à présent, dans cette chambre, où Léontine se sentait entourée par sa propre défaite, elle éprouvait d'abord comme le sentiment d'avoir été abandonnée d'elle-même pour se retrouver exactement semblable à cette autre créature qu'elle était devenue. Une sensation confuse d'étonnement se mêlait à ce sentiment. Mais Léontine était vraiment cette créature nouvelle et une détresse bizarre l'obligeait, de la sorte, à se prendre en pitié.

« Voilà... » constata-t-elle.

A ses côtés, Lampieur, écrasé de fatigue, ronflait et reposait au fond d'un noir sommeil. Ah! si Léontine avait pu, comme cet homme, se soustraire au tourment qui la dévorait!... Mais elle en était incapable. Elle ne le pouvait pas... Quoi qu'elle tentât, elle retom-

bait toujours à ce tourment et se débattait contre lui.

« C'est comme ça... se redisait à chaque instant la malheureuse, c'est comme ça... Il n'y a rien à faire. »

La chambre, qu'elle examina, était étroite et mal tenue. Des mégots y traînaient. Une malle servait de table de nuit et, de la lucarne, dans le toit, le jour glissait obliquement sur le parquet et déversait entre les murs une lumière dure, crue, blessante, que le regard supportait avec peine. A la fin, Léontine en fut incommodée; elle se retourna, considéra Lampieur un long moment, puis elle ferma les yeux et s'efforça de ne penser à rien.

— Ahhhh! fit alors Lampieur.

Instinctivement, Léontine s'écarta de lui le plus qu'elle put et, dans la crainte qu'il ne se réveillât, conserva l'apparence du sommeil.

— Comment... dit-il comme dans un rêve. Quoi? vous... vous m'attendiez?... (Il remua, soufflant avec difficulté.) Comment?... débita-t-il encore, je... ne... sais... pas...

Et, détachant chacun des mots, il en prononça d'autres qui n'avaient entre eux aucun sens et qui cependant trahissaient une indicible terreur...

— Allons! Allons! murmura Léontine.

Elle secoua Lampieur et, doucement, le tirant hors du monde dans lequel il parlait:

— C'est moi... le força-t-elle à reconnaître. Vous ne le voyez pas?

— Oui, répondit Lampieur.

Il se hissa, s'assit dans le lit et, dévisageant Léontine:

— Tu ne dormais donc pas? demanda-t-il d'une voix qui n'était pas la sienne.

— Non, je ne dormais pas, avoua Léontine.

Lampieur posa sur elle un regard hébété puis il parut rassembler ses esprits et s'absorba dans une pesante méditation.

Léontine s'était assise elle aussi dans le lit et elle ne quittait pas des yeux Lampieur qui, par moments, semblait l'avoir tout à fait oubliée. A quoi pouvait-il bien penser? Elle eût été fort en peine de le dire. Toutefois, à de certains froncements de sourcils, il était évident que Lampieur pensait à quelque chose et qu'il associait Léontine à ses étranges réflexions car les regards qu'il lui jetait alors étaient empreints de défiance et d'une nuance de soupçon et d'ennui.

— Est-ce que nous n'allons pas sortir? s'informa brusquement Léontine.

Pour réponse, Lampieur se leva, chaussa ses vieilles savates et, enfilant un pantalon, se dirigea vers une table où il fit mine de se débarbouiller. Léontine suivait tous ses gestes. Elle le vit plonger la tête dans l'eau froide, se laver, s'essuyer. Il apportait à sa toilette un soin méticuleux où l'on sentait qu'il employait toute l'attention d'un homme peu sûr de lui et que poursuit une idée fixe. Cependant, en vidant l'eau sale de la cuvette:

— On va sortir, accepta-t-il.

Et il laissa la place à Léontine, qui se mit debout à son tour et commença de s'habiller.

Il pouvait être trois heures de l'après-midi; la lumière du jour répandait dans la chambre une clarté toujours égale et rayonnante, mais qui déjà semblait ployer sur son oblique faisceau. Lampieur consulta sa montre, puis il la replongea dans la poche d'où il l'avait tirée et ouvrit la fenêtre. Sur son visage, l'anxiété le cédait quelquefois à une expression chagrine et résolue. Mais Lampieur gardait son secret pour lui. Il marchait dans la chambre, s'arrêtait, s'asseyait, repartait et, quand il rencontrait Léontine, s'écartait d'elle, silencieusement. Elle lui était odieuse, cette fille. Ne s'en doutait-elle pas? Entre elle et lui, Lampieur mesurait l'intervalle qui les séparait et il se souvenait des mille terreurs où il avait passé. Il voyait Léontine dehors, rasant les murs. Il voyait Léontine dans la cave, et toutes ces impressions finissaient par n'en former plus qu'une qu'il ne pouvait chasser.

Mais qu'étaient donc ces impressions et le tourment qu'elles lui donnaient en comparaison de la présence, dans sa chambre, de cette fille aux façons insolites? Lampieur ne le savait que trop, et, tout en observant Léontine, c'était elle d'abord qu'il aurait désiré de chasser s'il avait pu. Or Léontine s'habillait près du lit et Lampieur se reprochait sa conduite de la veille et le désir inexplicable qui s'était emparé de lui. A

présent que ses sens ne le conduisaient plus, il n'éprouvait aucun désir pour Léontine. Avait-il pu, même, la désirer? Il ne comprenait pas. Quel appétit malsain l'avait poussé vers elle? Quels goûts bizarres? Lampieur les reniait. Il ne pensait qu'à sortir de sa chambre, qu'à descendre dans la rue et, là, qu'à trouver une excuse pour abandonner Léontine à son sort et ne plus la revoir.

... Cependant, quand ils furent dans la rue, ils éprouvèrent une gêne insurmontable et, bien que désireux l'un l'autre de se quitter, ils n'osèrent pas s'en faire l'aveu, car ils avaient la même crainte d'aborder cette question et d'en brusquer les conséquences. Autour d'eux, les passants se hâtaient. Les autobus roulaient à grand tapage. Que se seraient dit Léontine et Lampieur? Ils avaient beau chercher leurs phrases, les bruits qui s'élevaient de tous côtés les empêchaient de se parler. En outre, il ne faisait pas encore nuit. Le jour à son déclin éclairait les façades et suspendait, dans le couloir des rues, comme un halo qui permettait d'y voir encore. C'était ce jour, ce halo qui troublait Lampieur et embarrassait Léontine. Sans lui, probablement, les mots seraient venus tout seuls et les phrases... Mais Lampieur redoutait de surprendre l'effet qu'elles produiraient sur Léontine et en même temps il avait peur de ne pouvoir pas demeurer maître de lui devant cette fille dont il ne savait pas ce qu'elle pensait.

« Tout à l'heure, songea-t-il en se passant avec accablement la main sur le visage, ça vaudra mieux. »

Léontine demanda:

— On va chez Fouasse?

— Non, répondit Lampieur, on va par là...

Il désigna d'un geste une direction tout opposée à celle du bar et, machinalement, la suivit sans mot dire.

— C'est que, murmura Léontine au bout de peu d'instants, il va falloir que j'aille à mon hôtel.

Lampieur ne sourcilla point.

— Ben! tu iras... fit-il. Est-ce que c'est loin d'ici?

— C'est assez loin.

— Je t'accompagne, dit Lampieur.

Et il marcha contre Léontine, qui prit à gauche et remonta bientôt le boulevard de Sébastopol, où les devantures s'allumaient.

A pareille heure, toutes sortes de gens encombraient les trottoirs, et les tramways glissaient sur leurs rails comme des flèches de lumière. Des agents, à certains croisements, arrêtaient les voitures; des piétons attendaient, se rassemblaient, puis les voitures reprenaient, une à une, leur course perpétuelle et les piétons traversaient la chaussée.

La nuit tombait. Çà et là, bordant les trottoirs, des bancs entre les arbres accueillaient de vieilles femmes dont on n'eût point pensé qu'elles pussent faire commerce de leurs charmes tant ils étaient flétris et

répugnants. D'autres vieilles longeaient les boutiques. Des hommes-sandwiches promenaient leurs pancartes. De blêmes voyous allaient de compagnie et de très jeunes prostituées que l'agonie du jour rendait à leur métier circulaient parmi les passants en leur jetant des sourires peints et de sournoises invites.

Lampieur regarda Léontine.

— C'est encore loin? questionna-t-il.

Léontine ne l'entendait point. Elle avançait dans la foule et ne s'occupait pas de Lampieur. Qu'il l'escortât, elle n'en avait nulle gêne. Cela ne la dérangeait pas. Pour elle, Lampieur n'était pas cet homme qui marchait à ses côtés et ne parvenait pas à vaincre sa sombre indécision. Elle pensait à l'autre, au Lampieur dont elle avait imaginé le crime, et elle avait horreur de lui. C'était ce crime qui exerçait sur Léontine une influence où rien de ce qu'elle pouvait vouloir n'avait la force de s'affirmer. Il appuyait sur elle de tout son poids; il l'écrasait; il l'emplissait de lâcheté et de tristesse. Lui échapper n'était à la fin plus possible. Comment lui échapper? Il ne s'agissait pas de rompre avec Lampieur. Elle l'avait fait déjà et il avait fallu que Léontine revînt, qu'elle appelât à nouveau Lampieur, qu'elle redescendît dans la cave. La veille encore, cela s'était produit. Elle ne l'oubliait pas et, comme pour passer la mesure, Lampieur l'avait prise et il s'était ensuite écarté d'elle avec un outrageant mépris.

XI

C'était cela que Léontine n'arrivait point à effacer de sa mémoire, car elle avait bien vu qu'il n'était pas question d'amour entre elle et Lampieur mais d'un de ces désirs grossiers auxquels rien ne pouvait l'aider à se soustraire. La malheureuse ne conservait pas d'illusions. Cependant, à défaut d'amour, si Lampieur lui avait fait l'aveu de son tourment, elle y aurait sûrement compati puisque c'était ce même tourment qui l'avait attirée vers lui et amenée à le subir... Hélas! pour la fille qu'elle était, Léontine constatait comment vont les choses et elle n'en accusait personne. C'était ainsi... C'était la loi commune, et il fallait s'y soumettre comme à tant d'autres nécessités vulgaires et quotidiennes dont chacun a sa part.

Ainsi, plongée dans ses amères réflexions, Léontine remontait le trottoir et Lampieur l'accompagnait. Ils ne se parlaient pas; ils allaient côte à côte, ne regar-

dant rien. Les Boulevards, qu'ils traversèrent, promenaient leur cohue.

— Bon Dieu! grommela Lampieur.

Il hésita. Puis comme Léontine continuait sa route et ne se souciait aucunement de lui, il la rejoignit, étonné de n'avoir pas mis à profit cette occasion de se séparer d'elle.

« Eh bien!... se dit-il, qu'est-ce que c'est? »

Un sentiment bizarre d'amour-propre le piquait et il se sentait offensé du peu de cas que Léontine faisait de sa présence. « On verra! se promit-il alors intérieurement. On verra... Ça n'ira pas comme ça longtemps! » Au fond de lui, toutes sortes d'obscures et hostiles intentions se formaient, s'animaient. Lampieur ne les écarta pas. Au contraire, elles étaient pour lui comme un acheminement vers le but où depuis son réveil, dans la chambre, il se sentait porté. Et quel but! Lampieur ne le distinguait pas encore et il n'entendait pas non plus que les menaçantes intentions qu'il nourrissait contre la malheureuse remontaient à plus loin que ce jour. En effet, s'il croyait que son dégoût pour Léontine et le secret besoin qui le poussait à la faire souffrir dataient du moment où il s'en était aperçu, Lampieur se trompait, car de tout temps, depuis son crime, il abominait cette fille et lui vouait une haine tenace. Peut-être était-ce cette haine qui avait amené Lampieur à prendre Léontine et à l'humilier. Il avait beau ne pas s'en rendre compte, l'em-

portement de son désir ne s'expliquait pas autrement. C'était la haine de Léontine qui en avait imposé le désir... mais il ne comprenait pas.

Près de cette fille, du reste, qu'avait besoin Lampieur de comprendre d'où lui étaient venus ses désirs de la veille? Il n'en aurait pas éprouvé plus d'âpre satisfaction dans la promesse qu'il se faisait.

— Hé! dites, dites! appela Léontine tandis que Lampieur suivait confusément le cours de ses pensées.

Il s'arrêta, surpris, et demanda:

— C'est ici?

— Oui, c'est ici, murmura sa compagne.

Lampieur vit une entrée malpropre, des escaliers, une rampe, un globe blanc, avec le mot « Hôtel » tracé dessus en lettres noires. Il vit également Léontine, et Léontine le regardait et attendait qu'il prît une décision.

— Bon, bon... grommela Lampieur. Va toujours... Je te suis.

Puis il saisit Léontine par un bras et la fit passer la première.

La chambre, au quatrième étage, donnait sur une cour et les cuisines d'un immeuble délabré qui, plus haut que l'hôtel, l'absorbait, même en plein jour, dans une demi-obscurité.

La fenêtre de cette chambre fermait mal Un rideau haillonneux l'ornait; sous les pieds, des carreaux disjoints tenaient lieu de parquet... Léontine alluma une

lampe; elle tira le rideau et, pendant que Lampieur poussait derrière lui la porte, elle ôta son manteau et s'assit sur le lit.

— Elle est grande, observa Lampieur.

— Quoi?

— Je parle de la chambre, dit Lampieur.

Et, ne sachant qu'ajouter, il s'assit à son tour sur une chaise, enleva sa casquette et se tut. Il fixait la flamme rouge de la lampe, comme s'il eût attendu qu'on le mît en devoir de parler. Mais les minutes se succédaient et l'embarras de Lampieur s'accroissait à mesure, car quelque chose à quoi n'avait pas jusqu'alors pensé cet homme s'imposait à sa surprise et lui donnait à réfléchir.

Pour la première fois, en effet, Léontine cessait d'être aux yeux de Lampieur cette fille quelconque, hors de la vie et comme inexistante dont il ne savait rien sinon qu'elle avait peur et qu'elle enfermait un secret. Où était ce secret? Lampieur voyait la chambre, le lit, la lampe, le rideau misérable qui masquait la fenêtre, et cela — qui n'avait qu'une médiocre importance — en prenait une sur son esprit et l'obligeait à situer Léontine non plus hors de la vie, mais dans la vie, et peut-être plus expressément qu'une autre.

Lampieur toutefois parvenait à se ressaisir et, petit à petit, à se familiariser avec des impressions d'un ordre si nouveau pour lui et si déconcertant. Que fai-

sait après tout que Léontine eût une existence propre! Il n'en pouvait aller différemment. Quel être au monde, même dépendant d'un autre, n'a pas d'abord sa vie particulière? Lampieur n'avait pas à s'en étonner. Lui-même était un de ces êtres; il ne l'ignorait pas... Seulement il avait si longtemps vécu hors des réalités et dans une atmosphère de soupçons et de craintes qu'il ne comptait plus qu'avec eux et les fantômes qu'ils engendrent. De cela venait sa surprise, et elle s'était manifestée par l'embarras où Léontine avait vu Lampieur quand celui-ci s'était assis tout à l'heure auprès d'elle et n'avait plus soufflé mot.

Pourquoi se taisait-il? Léontine en cherchait la raison et ne la trouvait pas. Pourtant, puisque Lampieur l'avait accompagnée jusque dans cette chambre, c'est qu'il tenait à lui parler?... N'allait-il pas le faire? Ce silence, à la fin, devenait intolérable; il n'était pas de circonstance; il gênait, il effrayait Léontine. D'autre part, la malheureuse fille se demandait à quelle mauvaise inspiration elle avait obéi en acceptant que Lampieur montât avec elle dans sa chambre. Il s'y conduisait de si étrange façon. Etait-il fou?... Léontine le vit se dresser, s'approcher de la lampe qui filait, en baisser la mèche. Puis, sur la cheminée, où se trouvait la lampe, il examina différents objets, lentement, un à un, comme s'il leur demandait de répondre à la curiosité qui l'attirait vers eux et concentrait sur eux son attention.

— Ça... fit-il à voix basse en s'emparant d'une petite photographie, c'est à toi?

Il se tourna vers Léontine et, tenant toujours la photo dans ses doigts, il ajouta:

— C'est un portrait de gosse.

— Bien sûr!

— Quel gosse?... questionna Lampieur. Tu en as un?

— Il est mort, dit Léontine.

Lampieur replaça la photo où il l'avait prise et, s'écartant alors de la cheminée, il promena son regard autour de lui d'un air maussade.

— Il est mort à trois ans... précisa Léontine, chez des gens où je l'avais mis à la campagne.

— Quand ça?

— Après que j'ai quitté chez nous, répondit-elle.

Elle reprit:

— C'est même à cause de lui que j'ai quitté chez nous. Vous comprenez qu'on voulait pas de moi à la maison, avec un môme... n'est-ce pas?... Le père m'aurait fichue dehors.

— Et la mère?

— J'ai jamais eu ma mère, expliqua Léontine. Et vous?

— Oh! moi... moi... j'ai toujours mes vieux, grogna-t-il. Seulement ils n'habitent pas Paris. Ils connaissent pas Paris... C'est des bonnes gens de leur patelin, là-bas!...

Son bras qu'il avait levé, retomba.

— Là-bas, dit encore Lampieur.

Et, durant un instant, ses yeux s'attachèrent sur des images qu'ils étaient seuls à voir.

Cet instant dura peu. Pourtant, dans le regard de Lampieur, une flamme soudain avait brillé qui n'était pas celle qui s'y montrait d'habitude, et Léontine s'en aperçut, mais elle en fut intimidée; aussitôt Lampieur, rompant le charme, éclatait d'un méchant rire et devenait un autre homme.

— Hein! quoi?... s'informa-t-il. J'ai parlé?

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, répliqua Léontine avec hésitation. Vous ne vous en souvenez pas?

— C'est possible... observa Lampieur. J'ai parlé de mes vieux... (Il ricana.) Quand ça m'arrive, prononça-t-il ensuite sur un ton de mépris, je ne pense pas qu'à eux... Je pense à moi... et je me souviens comme c'était des gens durs... Oh!... là, là... C'est loin, ce temps-là, heureusement.

— N'y pensez plus, proposa Léontine.

— Oui, fit-il comme s'il s'adressait à lui-même, oui... oui.

— On a des souvenirs.

— C'est drôle!...

Il rectifia:

— Des sales souvenirs...

— Tout le monde, dit Léontine.

XII

Lampieur comprit alors pourquoi il avait voulu quitter Léontine et il en fut découragé, car il voyait qu'il n'y parviendrait pas... Trop de souvenirs le liaient à cette fille. Pouvait-il rompre avec elle sans avoir aussitôt tout à en redouter? C'était pour cette raison qu'il l'avait suivie jusqu'ici et qu'il ne se décidait pas à s'en aller. Pour lui, le monde entier se limitait à cette chambre d'hôtel où se trouvait la malheureuse. Il le sentait: il faisait plus que le sentir... il en était certain et cela l'irritait.

Pourtant, dans cette chambre, un terrible danger menaçait à présent Lampieur s'il se laissait gagner aux demi-confidences dont il avait pris le chemin; elles l'auraient entraîné trop loin; elles auraient pu le perdre. Lampieur heureusement s'en aperçut à temps. Il regarda Léontine, et la haine qu'elle lui inspirait se réveilla.

— Enfin, demanda-t-il, qu'est-ce qu'on va faire maintenant?

— Mais... rien...

— Bien sûr, dit Lampieur, il n'y a rien à faire... C'est raté, ta combine...

— Comment?

— Oh! je m'entends, souffla Lampieur, je m'entends... Si tu crois qu'elle ne se voyait pas?

Léontine secoua la tête.

Il reprit:

— Allons donc!... D'abord, pourquoi es-tu rentrée à ton hôtel? Ce n'était pas pour que je te suive?

— Non.

— Et la photo, là, sur la cheminée?... dis voir... tu n'avais pas idée qu'elle était là pour moi? C'est un bon truc, tu sais, le portrait d'un gosse mort... Y en a qui s'y font prendre...

— Taisez-vous!... implora Léontine. Vous n'avez pas le droit de dire ces choses... Ce n'est pas vrai... Si vous m'avez suivie, je ne pouvais pas vous empêcher...

— Probable!

— Et la preuve... la preuve...

— Oh! laisse tomber... railla Lampieur, avec ta preuve!

Léontine poursuivit:

— La preuve, c'est que je voulais me sauver de vous...

— Quoi?

— M'en aller... oui, dit-elle avec force... n'importe

où... mais m'en aller où vous ne seriez pas, loin... loin... où j'aurais pu vous oublier.

Lampieur eut un sursaut.

— Toi, gronda-t-il, tu voulais...

Et, s'approchant de Léontine:

— Ecoute, fit-il très pâle, tu mens. On ne peut pas oublier... Ne raconte pas d'histoires... On n'oublie pas. C'était pour que je reste seul que tu avais l'idée de partir, pour que je me ronge les sangs... pour que je cherche après toi... Va donc! pour que...

— Ne me tourmentez plus!

— C'est toi qui me tourmentes, riposta Lampieur d'une voix rauque. C'est toi... Hier soir, tu n'es revenue que pour ça... tu as jeté la ficelle... hein?... dans la cave... et puis tu as appelé... et puis, encore, tu as fait exprès de lâcher ta ficelle pour descendre... Dirastu le contraire?

Il marcha sur Léontine.

— Réponds... ordonna-t-il. Ce n'est pas ça? Réponds-moi!... Je le veux... je veux savoir qui t'a poussée à faire ces choses... Pourquoi tu es revenue... qu'est-ce que tu veux de moi?

— N'approchez plus! le prévint Léontine.

Lampieur s'arrêta net.

Devant lui, Léontine, toute tremblante, s'appuyait au rebord du lit et elle regardait Lampieur droit dans les yeux, profondément, avec une telle intensité qu'il ne put pas soutenir son regard.

— Partez... dit-elle alors. Allez-vous-en... Allez, allez... Vous voyez bien qu'il faut vous en aller... qu'il faut me laisser seule... je n'ai plus la force, à la fin. Vous ne cherchez qu'à me faire du mal.

Elle se cacha brusquement la figure dans les mains et Lampieur se tut. Sa haine l'abandonnait... Elle faisait place à une stupeur qui, par un étonnant détour, amenait Lampieur à craindre que Léontine maintenant ne finît par lui échapper. Il avait tout fait dans ce but. Il avait même souhaité, deux ou trois heures auparavant, de quitter cette fille et juré de ne jamais plus la revoir. Mais il avait compté sans elle. Il n'avait pas imaginé qu'elle pût également nourrir de son côté le même désir, et cela le blessait dans sa dignité d'homme et lui était insupportable.

Il n'en fallut pas plus pour que Lampieur, envisageant sous son vrai jour la situation, ne tentât pas d'y remédier. Rien ne semblait encore entièrement perdu. Léontine avait beau faire. Tant que Lampieur ne serait pas parti, ce n'était pas elle, c'était lui qui avait l'avantage. En effet, Léontine n'osait plus dire à Lampieur de s'en aller. Elle s'était écartée de lui. Elle attendait, et Lampieur voyait, à sa pâleur, qu'elle était incapable de lui résister bien longtemps.

— C'est bon, grommela-t-il, puisque tu veux qu'on ne se connaisse plus, je vais te laisser...

Il coiffa sa casquette, puis, se dirigeant vers la porte:

— On a la même idée... fit-il à demi-voix. Nous deux, vivre comme j'avais pensé... c'est plus possible.

Léontine soupira.

— Oh! pas de boniments... répliqua Lampieur. Te fatigue pas... On a essayé... on n'a pas pu... Y en a des tas comme nous...

— Pourquoi me dites-vous cela? demanda Léontine.

Lampieur eut un sourire désabusé.

— Parce que, répondit-il.

Et, désignant du geste les murs de la chambre, il regarda la malheureuse d'un air si singulier qu'elle le crut sincère et qu'elle s'y laissa prendre.

— Enfin... conclut Lampieur, chacun sa vie, n'est-ce pas?

En ce moment, il était véritablement sincère, car il sentait qu'il ne tenait pas seulement à Léontine parce qu'elle pouvait le dénoncer, mais encore parce qu'il tirait une espèce de plaisir du fait de se venger sur elle des maux dont il avait souffert. Aucun autre sentiment n'entrait dans ce partage. Aucune pitié. Lampieur le savait bien et là était sa force...

Cependant Lampieur ne s'en allait pas et Léontine n'avait pas le courage de le pousser dehors. Entre eux mille liens nouveaux s'étaient déjà formés... et ils se resserraient. Ils rapprochaient l'un de l'autre ces deux êtres. Il les enchaînait et Léontine, au fond d'elle-même, peut-être, les bénissait comme s'ils l'eussent arrachée au néant.

XIII

Une existence étrange devint la leur après cette scène où ils avaient failli se séparer. Léontine habita chez Lampieur. C'est-à-dire qu'elle attendait Lampieur, parfois jusqu'au matin, dans un comptoir des Halles où il venait la prendre et qu'ils montaient ensuite se coucher et dormir. Le soir, on les voyait dîner ensemble rue Saint-Denis; puis Lampieur allait à son travail et Léontine employait, comme elle l'avait toujours fait, son temps jusqu'à minuit, heure à laquelle Lampieur la retrouvait chez Fouasse et lui offrait à boire...

Personne n'avait rien à dire à cela. C'était tout naturel. On savait que Lampieur gagnait sa vie et qu'il était bon ouvrier. Il avait donc le droit, aux yeux de tous, de faire ce qu'il voulait. Mais les compagnes de Léontine ne jugeaient pas les choses de la même manière et elles avaient quelque surprise de cette liaison dont elles parlaient parfois, quand Léontine

n'était pas là, et elles y flairaient un mystère.

Il y avait, évidemment, un mystère dans tout cela et on ne pouvait pas en douter, pour peu qu'on y prît garde, car rien n'était plus disparate qu'une telle union. L'air soucieux de Lampieur, ses façons ennuyées et bourrues, la réserve de Léontine près de cet homme, frappaient tout aussitôt. Ils avaient beau se montrer ponctuels, l'un et l'autre, aux rendez-vous qu'ils se donnaient, ni l'un ni l'autre n'y apportait assez d'élan ou de plaisir. Assis à la même table, ils buvaient sans se dire un seul mot... Une indifférence réciproque les isolait d'eux-mêmes plus qu'on ne l'eût pu croire... Qu'est-ce que cela signifiait? On ne le savait pas. Cela sortait des habitudes... Enfin, quand Lampieur appelait le garçon et payait les consommations, on avait remarqué bien souvent qu'il quittait Léontine sans lui adresser même le bonsoir et que celle-ci demeurait à sa place, immobile et silencieuse, comme perdue dans un rêve.

Sombre rêve, s'il en fut... Mais qu'aurait-on pensé de Léontine et de Lampieur si on les avait vus chez eux, quand ils rentraient et se mettaient au lit? Ils n'échangeaient pas une parole. Lampieur se couchait le premier. Il suivait un moment du regard sa compagne, dans la chambre, puis il s'endormait, et Léontine, en s'étendant à ses côtés, finissait à son tour par le suivre et le rejoindre au fond d'un noir repos peuplé de cauchemars.

C'était là qu'il se retrouvaient. Un même tourment les possédait... Il leur faisait toucher du doigt l'abominable nécessité qui les forçait ensemble à se réfugier, hors des réalités, dans un monde de frayeurs et de perpétuelles angoisses. Durant tout leur sommeil, à travers l'enchevêtrement confus de leur conscience, ils se cherchaient et se donnaient l'illusion de se comprendre et de se soutenir. Léontine n'en était jamais lasse. Elle apportait à cette cause un zèle infatigable. Elle s'y dépensait sans compter. Et lorsque à son réveil la malheureuse s'apercevait qu'il lui fallait reprendre, mais autrement, sa tâche quotidienne, elle se blottissait contre Lampieur et quelquefois se mettait à pleurer.

De son côté, Lampieur, les yeux ouverts, croyait voir se dérouler les formes vagues qui, de toutes parts, l'avaient entouré dans son rêve. Il les voyait. Il en discernait l'apparence, puis tout ce monde s'évanouissait sans raison, comme sous une influence magique, et Lampieur se trouvait en présence de Léontine, qui ne lui était plus d'aucun secours.

Ces réveils exerçaient sur eux une profonde dépression qui ne faisait que s'aggraver, car plus Lampieur et Léontine tâchaient à se soustraire à leur tourment, plus ils étaient contraints d'y retourner. Aussi, quel intérêt voulait-on que ces deux êtres pussent prendre à autre chose? Dans la rue, dans les bars, rien ne les distrayait d'eux-mêmes. Ils avaient beau, parfois, se

méfier des gens dont ils se sentaient observés... c'était en pure perte... Ces gens leur paraissaient aussitôt incohérents, grotesques, inoffensifs. Qu'avaient-ils à tout observer? Lampieur ne se souciait d'eux en aucune manière. A leur indiscrétion, il opposait une machinale rudesse. De même pour son travail. Il l'accomplissait, on eût dit presque sans y prendre part, comme un mécanisme qui fonctionne et débite la besogne avec une méthodique indifférence. C'était le cas pour Lampieur. Dans la cave, près du four, il ne s'y trouvait pas. Son corps seul y peinait, l'esprit était ailleurs, très loin, là-bas ou à côté, ou peut-être même dans cette cave, mais employé à une tout autre fonction.

Dans de pareils moments, Lampieur oubliait Léontine; elle ne lui était rien, ou plutôt elle ne se rattachait que par de soudains raccourcis à telle ou telle pensée, et cela n'avait pas d'importance. Le seul fait grave pour Lampieur était que, maintenant, il songeait à son crime et que, sans en souffrir, il en était importuné. Déjà à cinq ou six reprises, il avait dû se ressaisir et faire effort sur sa mémoire pour admettre que ce crime, lui, Lampieur, l'avait réellement commis. Il lui arrivait, en effet, de se croire le jouet d'une affreuse obsession et de ne plus savoir. Mais, tel détail venant à la rescousse, Lampieur reconnaissait, au retentissement qu'il avait sur sa conscience, que ce détail était exact, et il s'en souvenait avec lucidité...

Cela le conduisit bientôt à essayer de rassembler le plus possible de ces détails et à se servir d'eux pour retracer, dans l'atmosphère qui l'avait entouré, le meurtre banal dont il était l'auteur. Mais alors Lampieur se troublait; il cherchait à comprendre les raisons qui l'avaient décidé et il n'y arrivait que très imparfaitement, au prix de mille peines. Etait-ce l'argent?... Etait-ce le goût du risque?... Il y avait des deux sans doute dans son cas... Et parfois autre chose encore qui tenait à la nature même de Lampieur et qui s'expliquait par l'instinct obscur qui le poussait à exercer sur Léontine une sadique tyrannie.

Léontine ne s'en rendait pas compte. Pour elle, Lampieur ne se montrait brutal et insensible que parce qu'il avait commis un crime, et cela suffisait à ses yeux pour le lui pardonner. Que de fois elle avait imaginé ce crime et s'était mise à la place de Lampieur pour mieux approcher sa souffrance et la partager avec lui! Un besoin de se dévouer dévorait Léontine... Il l'habitait. Il ne la quittait point, et, à la fin, la malheureuse lui devait cent consolations... La femme qu'elle était devenait, de la sorte, une autre femme. Rien ne la rebutait. Chez Fouasse, par exemple, quand elle s'accoudait à la table après le départ de Lampieur, elle n'éprouvait aucune vexation qu'il fût parti sans lui avoir parlé: elle le suivait par la pensée, au contraire, avec une tendresse humble et résignée. Elle l'accompagnait. Elle souhaitait qu'il

eût quelque repos, et, s'il l'avait fallu, elle aurait été prête à le lui assurer par le sacrifice du sien.

Mais le repos que pouvait goûter Léontine était si misérable qu'il n'aurait su tenter personne... Pouvait-on appeler de ce nom l'état d'anxiété et de détresse dans lequel elle se débattait? La malheureuse se levait; elle sortait du bar et, loin de reprocher à Lampieur de l'avoir éveillée à de pareils sentiments, elle lui en savait gré au fond d'elle-même et l'en remerciait... Par eux, du moins il le semblait à Léontine, elle découvrait un but, une raison d'être à sa lamentable existence et en était comme rachetée. C'était une existence nouvelle qui la purifiait de celle dont elle avait subi les quotidiennes souillures. Léontine s'exaltait... Tout son passé de fille l'aidait à se confectionner une espèce d'idéal, de vie ardente et supérieure, dont elle se sentait pénétrée. Grâce à cet idéal qu'une fille seule était capable de placer si haut devant soi, Léontine ne regrettait rien. Peut-être même éprouvait-elle une âpre satisfaction à se rappeler quelles nécessités l'avaient, jour à jour, préparée à payer de son prix une telle transformation. Celle-ci n'était pas en contradiction avec ce qu'aimait Léontine et qui formait sa vie. Elle ne faisait, sans rien changer, que hausser Léontine sur un plan différent et prêter à la malheureuse un moyen étonnant d'être en accord avec elle-même et de n'en point douter... Elle n'en doutait plus à présent. Une sorte de félicité, mêlée à son tour-

ment, l'attachait à Lampieur et la récompensait de reporter sur lui tout ce confus besoin qu'ont les femmes de se dévouer à l'homme qu'elles aiment et de prendre à leur charge ses plus sombres soucis.

La nuit, quand dans les rues Léontine retrouvait ses semblables, cette singulière félicité l'accompagnait et la fortifiait davantage dans ses résolutions. Elle voyait Lampieur... Elle l'imaginait, dans la cave, travaillant et se surveillant... L'idée du crime la dominait. Léontine n'en avait plus horreur: elle était faite à cette idée; elle en avait pris l'habitude. Bien plus, c'était pour elle le seul moyen de s'identifier à Lampieur et de ne pas l'abandonner, fût-ce un instant, aux conséquences du meurtre dont il était l'auteur. Ces conséquences étaient terribles. Mais elles avaient aussi l'attrait inexprimable du châtiment et d'une puissante détresse. Léontine le savait... Elle savait aussi que Lampieur, si rude qu'il fût, était un homme et qu'il pouvait être amené, comme elle, à cet attrait qu'exerce tout châtiment sur qui l'a mérité. Cela lui était odieux. Elle ne voulait pas s'y soumettre et, en même temps, luttant ainsi contre l'idée de châtiment, elle pensait qu'elle en détournait Lampieur et l'empêchait secrètement d'en subir l'influence.

Jamais — si décidée qu'elle pût se croire à tout tenter pour arracher Lampieur aux dangers dont elle l'entourait — Léontine n'avait pris une seule fois sur elle d'oser l'en avertir. A quoi bon?... Elle manquait

d'assurance près de lui; elle n'était pas à l'aise. Si familiers que fussent devenus entre eux les détails de la vie, ils ne leur avaient pas donné encore cette absolue sécurité de pouvoir se parler librement et de se dire parfois les choses les plus banales. Sous de pareils dehors, en effet, que d'intentions se seraient glissées... que d'allusions... de questions ambiguës! Lampieur ne l'avait pas permis. Lui qui, naguère, s'était si malencontreusement confié à Léontine, se taisait avec elle... Ou bien, s'il lui parlait, c'était comme à regret et de façon si décousue qu'il n'estimait pas que l'on pût rien en déduire. Comment aurait pu faire la malheureuse pour obtenir de Lampieur qu'il l'écoutât! Il l'aurait empêchée de poursuivre, et Léontine, qui en était certaine, gardait pour elle toutes ses appréhensions et ne s'en ouvrait à personne.

XIV

Cependant, à l'idée que Lampieur en vînt à ressentir comme elle le charme redoutable qui émanait du crime et de ses conséquences, Léontine s'alarmait et elle passait les nuits jusqu'au matin dans les environs de la boulangerie où Lampieur achevait sa besogne. Il semblait à la malheureuse que sa présence, toute proche, protégeait Lampieur. Du moins, elle s'efforçait d'y croire. Cela la rassurait et la réconfortait. Dans ses rêves, l'impression qu'elle aidait Lampieur à déjouer les plus sournoises combinaisons, qu'elle le sauvait, qu'elle le tirait chaque fois hors d'une manière de guet-apens, lui donnait du courage. Léontine aimait de tels rêves... Ils l'éclairaient sur la conduite qu'elle se devait d'observer vis-à-vis de Lampieur pour qu'il en supportât, s'il l'apprenait, la touchante ambition. De la sorte, Léontine n'avait pas à parler... Elle errait, décrivant lentement autour de la boulangerie une ronde vigilante, dont le cercle peu à

peu se rétrécissait pour s'arrêter enfin, à trois maisons plus haut, dans un bar d'où Léontine, sans y paraître, surveillait attentivement la rue et se tenait prête à prévenir Lampieur dans le cas du moindre danger. Mais, dans ce bar, au milieu des buveurs, Léontine se sentait chaque nuit prise d'une pitié baroque pour Lampieur et elle ne lui résistait pas. Elle s'abandonnait à cette pitié; elle lui trouvait un goût étrange. Pour elle, c'était comme une raison de mieux tenir à Lampieur que de le plaindre; elle en avait la conviction, et à la longue elle ne distinguait plus quels sentiments entraient dans cette pitié, si elle ne leur devait pas presque un involontaire plaisir.

Ce bar, où Léontine échouait à présent toutes les nuits, avait pour habitués des débardeurs, des hommes de peine et quelquefois de vieilles femmes sordides qui se régalaient de vin rouge. On n'y menait pas grand tapage. Sur chaque être pesait comme un égal destin auquel nul n'aurait su se dérober. Nuits des Halles! Ce buveur accoudé au comptoir y avait l'attitude endormie des bêtes attelées qui attendent dans les rues le coup de fouet qui les réveillera; cet autre était plus qu'à demi couché en travers de la table et, à deux mains, il se tenait la tête et regardait, sans voir, autour de lui. Un lourd silence, accumulé par la fatigue, emplissait tout le bar. Il y entretenait comme l'atmosphère incohérente d'un cauchemar où la lumière luisait d'une cruelle et maussade fixité.

Plus le jour approchait, plus l'atmosphère d'un tel endroit prenait sur Léontine de force et d'attirance. Elle ne pouvait s'en détacher... De ces gens, qui avaient chacun sa peine et son muet tourment, à la femme qu'elle était, et si lasse, si véritablement exténuée, rien ne marquait de différence. Seulement, une immense déception se mêlait au désir que Léontine avait de se rendre utile à Lampieur, et, quoi qu'elle entreprît, cette déception avait toujours sur elle le dessus et lui ôtait jusqu'à l'espoir de ne pas s'employer en vain au but qu'elle poursuivait.

C'était vers le petit matin que Léontine s'apercevait d'un pareil changement en soi-même et qu'elle s'en désolait. Dans les vitres du bar, une lueur incertaine se glissait. Elle cernait d'un halo blême, en face, la découpure des toits. Puis le ciel blanchissait. Il devenait gris, d'un gris sale, uniforme, sans limites, d'un gris qui s'effaçait, qui se décolorait lentement à mesure que le jour se levait et se confondait avec lui. Dans la rue, Léontine voyait d'abord une sorte de remous trouble entourer les lumières des derniers becs de gaz. Et ces lumières, bientôt, n'existaient plus: elles jaunissaient, elles brûlaient sans raison tandis que, tout à coup, le timbre dur d'un tram et son roulement insolite déchiraient le silence, en en secouant les lambeaux.

Alors Lampieur poussait la porte du bar et Léontine se reprenait à vivre comme toutes ces choses,

dehors, qui lui semblaient soudain s'animer, se mouvoir, se presser. Des boutiques qu'on ouvrait dépliaient leurs volets; des persiennes s'écartaient; des gens passaient contre la devanture ou, comme Lampieur, entraient et commandaient, debout, un café chaud qu'on leur apportait sur le zinc. Léontine appelait Lampieur. Il s'approchait, s'asseyait à côté d'elle, et ils comprenaient, l'un et l'autre, au brusque regard qu'ils se jetaient, combien ils éprouvaient d'âpre satisfaction à se sentir unis... Ce seul regard leur suffisait. Puis Lampieur et Léontine faisaient signe au garçon qui les servait; ils partaient ensuite à petits pas, sans attirer sur eux l'attention de personne.

— Viens-tu? disait Lampieur.

Léontine s'empressait de le suivre et ils rentraient ainsi rue des Prêcheurs, dans leur chambre, sous le toit, où ils n'avaient que la hâte de se coucher.

... Si Léontine l'avait voulu, c'est dans cette chambre qu'elle aurait attendu Lampieur au lieu de passer toutes les nuits dans le bar où elle se fatiguait et se laissait aller aux plus pénibles appréhensions. Lampieur le lui avait maintes fois proposé. Mais Léontine ne voulait pas. Là-bas, du moins, elle avait à ses yeux l'excuse de veiller sur Lampieur et de se rendre compte qu'il n'était menacé d'aucun danger, tandis qu'ici que n'aurait-elle imaginé?... C'eût été pis

encore. Elle y serait devenue folle; elle n'y aurait pas pu tenir. Parfois, près de Lampieur, dans cette chambre, elle se sentait si oppressée qu'elle éprouvait comme une envie obscure de tout quitter et de partir, droit devant elle, au hasard de Paris, dans les rues, et d'essayer d'y vivre une autre vie. Le pouvait-elle? Aussitôt, la présence de Lampieur la rappelait à la réalité et lui faisait entendre qu'une telle envie, Lampieur, peut-être aussi, la partageait et qu'il en souffrait autant qu'elle... Pourquoi ne lui cédait-il pas? Léontine n'osait pas y penser. Elle n'eût plus rien été sans Lampieur, car il l'avait tirée hors de sa voie et préparée à de si curieuses destinées qu'elle redoutait d'être incapable de reprendre, comme avant, son ancienne existence, et d'en porter le poids. Ce poids était trop lourd pour elle. Il l'aurait écrasée... A peine si Léontine en soutenait la charge avec l'aide de Lampieur et en se raccrochant à lui. Qu'il quittât simplement Léontine, qu'il s'en allât de son côté, cherchant ailleurs un repos dont il savait d'avance qu'il ne le rencontrerait pas, et c'en était fini pour elle... Léontine aurait tout perdu en même temps et, quoi qu'elle eût tenté, elle ne serait pas arrivée à en prendre son parti.

Heureusement, de pareils moments ne duraient pas longtemps et ils ne découvraient de si mornes perspectives aux yeux de Léontine que pour lui faire apprécier, plus fortement, les joies amères de son actuelle

condition. Après tout, Lampieur la sauvait d'elle-même... Il lui procurait l'illusion de n'être pas qu'une fille, et cette illusion avait son prix. Grâce au crime qu'il avait commis, la vie prenait un autre sens. Elle n'était pas qu'une suite de jours et de nuits, de plaisirs, d'actes séparés... Au contraire... A n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, le crime de Lampieur gardait, pour lui comme pour la malheureuse, sa signification. Il leur était sans cesse présent à la mémoire; il les ramenait l'un à l'autre, et ils avaient beau faire, ils avaient beau n'en point parler, c'était ce crime qui décidait de tout et s'imposait à eux.

On s'en fût aisément convaincu chez Lampieur pour peu qu'on en eût pris la peine car, lui aussi, avait changé. Son humeur, ses façons devenaient excessives: il n'en était plus maître. Il avait des moments terribles. Certains soirs, quand il se levait dans la chambre et s'habillait, une affreuse détresse se lisait dans ses yeux. Tout lui était égal... Il n'avait aucun goût à vivre. Son accablement devenait si pénible qu'on s'en apercevait. Puis une espèce de rage s'emparait quelquefois de lui. Elle n'avait pas d'objet précis, mais la moindre des choses la faisait éclater et Léontine la subissait sans se plaindre, tellement sa pitié pour Lampieur se réveillait alors et l'emplissait de soumission. Lampieur ne pouvait pas ne pas s'en rendre compte. Mais cela, justement, le mettait hors de lui, et il s'acharnait d'autant plus après la malheureuse qu'elle ne lui

tenait pas tête et n'avait pas l'air de lui en vouloir.

C'étaient des scènes d'une violence inouïe au cours desquelles Lampieur criait à Léontine le dégoût qu'elle lui inspirait et lui reprochait âprement d'avoir changé sa vie. Léontine l'écoutait. Ces injures ne l'atteignaient pas ni même, à deux ou trois reprises, les coups qu'il lui donna pour l'obliger à répondre... Elle savait trop que ce n'était pas elle qui avait pu changer la vie de Lampieur. Et lui, ne le savait-il pas? C'était parce qu'il souffrait qu'il s'emportait ainsi. Léontine le comprenait... Elle ne rendait donc pas Lampieur responsable du mal qu'il lui faisait. Elle le lui pardonnait... et, en elle-même, la malheureuse se disait que c'était moins à elle qu'à lui qu'il cherchait à faire mal, à en juger par les instants affreux qui suivaient ces violences, terrassaient Lampieur et le plongeaient ensuite dans une stupeur où il ne se retrouvait pas.

XV

Il arriva qu'après une de ces scènes, Lampieur, pris de scrupules inattendus, fit à Léontine des excuses et que celle-ci ne retint pas ses larmes...

— Mais ne pleure pas... voyons, ne pleure pas... dit Lampieur. Qu'est-ce que tu as?

— C'est pas ma faute, murmura-t-elle.

Lampieur eut un fléchissement.

— Bien sûr, observa-t-il.

Et, s'approchant de Léontine, il la considéra sérieusement avec un mélange de surprise et de compassion qui lui amollissait le cœur et lui prêtait à réfléchir.

— Pourquoi pleures-tu? demanda-t-il, comme si la réponse de Léontine eût dû lui apporter une singulière révélation.

Léontine secoua la tête.

— Il y a des moments qu'on ne sait plus... fit Lampieur. On ne peut pas se retenir... On est poussé... on est entraîné par les mots... On va trop loin.

— Oh! répliqua, sans le regarder, Léontine, ce n'est pas pour ça que je pleure...

— Alors?

— C'est pour des autres choses, avoua-t-elle.

Lampieur n'insista pas.

— Oui, conclut-il d'une voix sourde.

Une gêne inexprimable le saisit, car ces autres choses que Léontine venait brusquement d'évoquer, Lampieur ne cessait d'y penser et il ne voulait pas qu'elle s'en aperçût.

C'était le soir. Par la lucarne ouverte, Lampieur voyait le ciel tout rosissant s'emplir d'un duvet de vapeurs calmes et délicates qui s'élevaient avec lenteur. Il demeura presque une minute à regarder en l'air puis il se secoua et, se tournant vers Léontine:

— Quelles choses? questionna-t-il péniblement.

Léontine tressaillit.

— Ben!... reprit Lampieur en s'efforçant de déguiser, sous une fausse assurance, le sentiment qu'il éprouvait. Raconte... Qu'est-ce que tu veux donc dire par là?

— Mon Dieu! l'arrêta Léontine.

Lampieur continua:

— Faudrait tout de même qu'on soye d'accord une fois... avec ces choses... et toutes tes façons d'en parler... T'y as pensé?

— Je ne peux pas.

— Oh! là, là... grommela Lampieur, je m'en

doutais. Suffit que je veuille pour que tu ne veuilles plus. Mais c'est assez comme ça... J'en ai ma claque qu'on ait toujours à y revenir et que ça fasse des drames. Je ne peux plus le supporter... Et toi?

Il posa sur l'épaule de Léontine sa large main, et, simplement:

— C'est encore ta sacrée idée, n'est-ce pas? demanda-t-il.

Lampieur n'attendit pas que Léontine lui répondît. Il retira sa main et, la laissant glisser pesamment contre lui:

— T'as pas raison, prononça-t-il d'un air maussade, d'avoir contre moi cette idée. C'est à cause d'elle qu'on se fait du mal. Ne dis pas non... Depuis qu'on est ensemble, il y a toujours eu ton idée entre nous... Alors, qu'est-ce que tu veux? moi, j'ose pas m'en défendre parce que tu ne ferais qu'y croire encore plus et te méfier...

Léontine l'écoutait parler sans l'interrompre, et tous les mots qu'il lui disait n'arrivaient pas à la convaincre. C'était ceux qu'il lui avait dits, déjà, pour essayer de la persuader qu'il n'était pas coupable. Pourquoi mentait-il à nouveau? Pourquoi prenait-il tant de peine pour tenter de faire accroire le contraire de la vérité? Léontine savait que Lampieur avait commis le crime de la rue Saint-Denis. Il le lui avait presque avoué le soir où elle s'était évanouie... Bien plus, par ses manières, ses perpétuelles inquiétudes, son

tourment, Lampieur n'avait fait, chaque jour — aux yeux de Léontine — que pousser plus loin ses aveux... Pensait-il qu'elle n'en avait rien conclu? Cela l'humiliait... Elle n'était pas sotte à ce point. Voulait-il donc se moquer d'elle? La malheureuse se posa la question. Mais non, Lampieur ne se moquait pas d'elle. Il parlait... il parlait toujours d'une voix confuse et altérée parfois, rauque, enrouée, et il avait dans l'attitude une gaucherie sournoise d'homme qu'on accuse et qui s'applique en vain à se justifier.

Léontine pourtant se taisait. C'était lui qui revenait sans cesse à cette idée et qui la combattait sous toutes ses formes. L'argument qu'il prodiguait était que, la nuit même du crime, à l'heure où Léontine avait jeté ses sous et la ficelle, il dormait — comme il en avait l'habitude — dans le bûcher où se trouvait sa couverture. N'était-ce pas une preuve? Qu'est-ce qu'une couverture aurait fait là, si Lampieur n'allait pas quelquefois s'y reposer?... Et puis il en avait assez de s'évertuer à fournir une telle preuve! Est-ce qu'il avait à se reprocher quelque chose?... La police s'en serait sûrement mêlée. Lampieur n'avait pas peur de la police... Elle n'avait qu'à l'interroger. Il répondrait, mot pour mot, les mêmes phrases. D'ailleurs si, véritablement, Lampieur avait participé d'une façon quelconque au crime, des soupçons se seraient portés sur lui. On l'aurait fait venir au commissariat. On lui aurait au moins demandé de fournir l'emploi de son

temps lors de cette fameuse nuit. On l'aurait cuisiné. On l'aurait fait parler... Au lieu de cela, que se passait-il donc?... Lampieur vivait parfaitement tranquille. On ne s'occupait pas de lui... Aucun soupçon ne l'effleurait... Léontine dirait-elle le contraire?

— Ce n'est pas moi, fit celle-ci, les yeux baissés, qui dirais rien, allez!

— Oh! toi, jeta Lampieur, toi... toi!... même que tu parlerais...

Léontine intervint:

— Mais je n'ai pas à parler, fit-elle timidement.

— Tais-toi, cria Lampieur.

Il se mit à marcher dans la chambre à grands pas, tout en grommelant des injures à l'adresse de Léontine et en lui lançant par instants des regards courroucés. Qu'avait-il? Léontine le suivait des yeux. Est-ce qu'il allait recommencer une autre scène? La malheureuse, cette fois, n'aurait pas pu la supporter. Elle était à bout de courage, et la pitié qu'elle avait jusqu'ici ressentie pour Lampieur faisait place à un amer ressentiment. Non seulement Lampieur se conduisait avec elle comme il n'eût point osé le faire avec personne, mais, encore, il se méfiait d'elle, il la traitait en ennemie... et il la repoussait. Léontine comprit qu'elle n'obtiendrait jamais de lui qu'il se comportât autrement vis-à-vis d'elle et elle ne sut que devenir. Même à présent, malgré la part qu'elle avait prise à la terrible angoisse de Lampieur, celui-ci n'en tenait

pas compte. C'était en vain que Léontine s'était usée et dépensée à lui donner, par sa présence, un réconfort qu'il ne soupçonnait pas: elle restait étrangère à cet homme. S'il avait accepté qu'elle ne le quittât point, c'était parce qu'il en avait peur et qu'il craignait qu'elle n'attirât un jour l'attention des gens par des histoires qu'elle eût pu raconter. Lampieur avait beau affecter d'en rire et mettre au défi Léontine de dire ce qu'elle savait, il ne lui pardonnait pas de savoir... Dans de semblables conditions, la malheureuse se demandait quel but restait le sien. Elle n'en avait plus. Tout ce à quoi elle s'était employée s'émiettait, devenait inutile... Un vide immense s'ouvrait devant ses pas... un désert... un abîme... Léontine en mesurait la profondeur, et une horreur sans nom s'emparait d'elle et lui donnait comme le vertige.

— Eh bien!... fit alors Lampieur, t'as des visions?

Il avait coiffé sa casquette et, sous les faux dehors d'une espèce d'ironie, sa lâcheté était si évidente que Léontine en fut frappée.

— Où allez-vous? demanda-telle.

Lampieur ouvrit la porte.

— Tu vois... dit-il. Bonsoir, je descends.

Et il partit précipitamment, sans proposer à Léontine de venir avec lui dîner, rue Saint-Denis, comme il le faisait tous les soirs.

XVI

Léontine resta seule dans la chambre et, pour la première fois, depuis longtemps, elle ne pensa pas aussitôt à Lampieur ni au mal qu'il lui avait fait.

Autour d'elle, une demi-obscurité se glissait dans la chambre et en brouillait tous les objets. Léontine ressentit un bien-être étonnant. Que lui faisait que Lampieur s'en fût allé?... Là-bas, dans les rues éclairées, dans le restaurant médiocre où elle le vit assis à une petite table, elle estima qu'il devait déjà regretter d'être parti si vite. Cela certainement changeait ses habitudes... Irait-il ensuite au travail? Léontine n'en pouvait douter... Elle avait donc tout le loisir de prendre une décision que le départ de Lampieur rendait à présent nécessaire. La malheureuse y était décidée. Elle n'attendait plus rien d'un pareil homme. Sa grossièreté, sa sécheresse de cœur avaient eu raison de ses dernières résistances. Léontine ne le plaignait plus: elle éprouvait plutôt du mépris et de

la rancune pour Lampieur et elle n'en souffrait point. Le bien-être qu'elle avait ressenti tout à l'heure la gagnait, jusqu'au fond d'elle-même. Quelle délivrance, quel repos l'absorbaient! Elle ne savait encore y croire et, cependant, elle comprenait, elle constatait qu'après tant de fatigues et de tourments il lui était permis de se détendre et de goûter aux calmes délices d'un absolu détachement...

La nuit descendait, une nuit pure, fondante, molle et — comme, dégrafée, une écharpe glisse et tombe — elle entourait Léontine et la pénétrait de douceur. Peut-être était-ce la première nuit de printemps... Elle en avait déjà la force égale et tendre sur Léontine qui s'étonnait de l'accueillir sans larmes ni dégoût... Pourtant, par une nuit si différente des autres, Lampieur devait avoir quitté le restaurant. Quelles idées l'agitaient? Quels sentiments obscurs?... Léontine essaya de les associer aux siens. Elle évoqua la rue, ses lumières, ses passants, ses boutiques, ses façades uniformes. Est-ce que Lampieur, qui remontait cette rue en ce moment, ne sentait pas qu'autour de lui l'air était plus léger? Elle l'eût presque souhaité. Mais non, pour un homme aussi rude, rien ne comptait d'abord que sa sécurité et son isolement. Il se moquait du reste; il n'y était même pas sensible... D'ailleurs, en admettant que Lampieur fût à demi touché par la mystérieuse présence de cette nuit, il s'en serait à coup sûr défendu comme d'une tentation soudaine et déplacée.

En effet, Lampieur qui se rendait à la boulangerie trouvait à toutes choses un charme inexplicable. Où qu'il portât les yeux, il ne voyait qu'un spectacle insolite. Les lumières des bistrots brillaient avec éclat; elles répandaient dehors un feu si dense et si profond qu'on était attiré par lui. Des portes restaient ouvertes. Sur les murs recouverts d'affiches, la lueur jaune des réverbères animait les couleurs, les lettres, les dessins des réclames. Enfin, il paraissait à Lampieur que, sous ses pieds, les trottoirs eussent comme une espèce d'élastique tassement à mesure qu'il marchait.

Lampieur se laissait prendre au jeu de si neuves découvertes. Elles venaient à son secours; elles lui étaient aimables à savourer et il déduisait de l'heureuse influence qu'elles avaient sur lui qu'il avait eu raison de rompre avec Léontine et de ne plus s'en soucier. Pourtant, si Lampieur se mettait à penser à Léontine, tout son plaisir cessait: il se mélangeait d'inquiétude et de sournoise irritation. Cela n'était point naturel. Lampieur se ressaisit. Il opposa directement à ce confus plaisir dont il ressentait les effets l'image de Léontine, et son irritation devint plus forte; elle le domina: elle l'emplit d'amertume, et Lampieur bientôt n'eut que cette image devant lui et il ne s'occupa que d'elle tandis que, remontant la rue, rien de ce qu'il voyait ne l'intéressait plus...

C'est alors que, là-haut, dans la chambre, Léontine, qui avait décidé de quitter Lampieur et d'essayer de

vivre comme elle le pourrait, se dit qu'il était temps de s'en aller et n'en trouva pas l'énergie... Durant plus d'une grande heure, elle se reprocha sa faiblesse... L'idée que Lampieur, au petit jour, reviendrait seul dans cette chambre, qu'il se coucherait dans ce lit et s'y éveillerait le lendemain, l'attendrissait. Léontine ne pouvait supporter cette idée. Elle avait beau tenter de s'y habituer, elle avait beau vouloir partir, elle dut faire un effort immense avant de se lever, de se diriger vers la porte, de l'ouvrir... Là, elle faillit manquer tout à fait de courage. Mais, tout de même, la porte était ouverte, et Léontine n'eut qu'à la tirer derrière elle, et elle se crut sauvée... Sauvée de qui?... Au milieu des passants, Léontine y pensa. Elle n'était pas sauvée de Lampieur. Quelle pitié! Jamais plus qu'à présent il n'avait exercé sur elle de sombre fascination. Ah! il la tenait bien... Il était fort... Même à distance, le noir pouvoir qui émanait de lui conservait sa malsaine attirance. Léontine n'y échapperait pas... D'ailleurs, avait-elle eu vraiment la volonté de se séparer de Lampieur? Si réel qu'eût été son désir, il l'abandonnait à présent; il cessait de la soutenir et la pauvre fille comprenait qu'elle était impuissante à ne pas obéir à son destin.

XVII

Cette soirée devait être pour Léontine une des plus équivoques et des plus tourmentées de sa vie. Elle en passa la première moitié chez Fouasse, parmi les filles qu'elle connaissait, en attendant Lampieur. Mais celui-ci ne vint point. Léontine, vers minuit, remonta donc la rue Saint-Denis et commença d'errer autour de la boulangerie. Une lumière sortait du soupirail. Elle rassura Léontine, qui, à plusieurs reprises, passa devant sans s'arrêter et vit ainsi Lampieur en bas, dans le fournil. Une heure sonna. Léontine poursuivit sa route, descendit, changea de trottoir; la rue déserte béait au ciel. Quelquefois un passant se hâtait dans la direction des Halles. Il gagnait l'angle d'une des voies transversales et découpait sur des lumières une silhouette active, tournait, disparaissait. D'autres se dirigeaient en sens inverse. Puis d'immobiles prostituées sortaient de l'ombre et accostaient les hommes. Léontine les voyait de loin, avec une extrême précision,

aller, venir, s'effacer, reparaître. Elle distinguait aussi, dans la perspective de la rue, deux agents qui, devant un débit, se promenaient à pas très lents et, à peu près à leur hauteur, un taxi arrêté à la porte d'un hôtel.

Ce taxi, les agents, les cinq ou six prostituées et, par instants, un passant de hasard, ne troublaient guère, comme ils étaient échelonnés, l'atmosphère endormie de la rue... Au contraire, par leur silencieuse et anodine présence, ils ajoutaient à son caractère d'assoupissement et de stagnante tranquillité. Léontine en fit la remarque. Elle-même, dans le chemin qu'elle parcourait, avançait doucement, sans bruit, comme ces gens qu'elle suivait là-bas des yeux, et elle goûtait une impression baroque et décousue. Alentour, les façades, appuyant sur le ciel, hissaient vers lui leurs étages pleins de nuit. Dans des impasses, tout reposait. Léontine s'en apercevait, et, continuant de marcher, elle était surprise de découvrir, où son attention se portait, le même calme uniformément répandu.

Elle n'en avait pas encore, comme ce soir, ressenti la mollesse ni éprouvé l'épais et bienfaisant enveloppement. C'était pour elle une sensation presque voluptueuse dans la détresse où elle vivait; c'était comme une complicité. La malheureuse y reprit quelque espoir. Elle constatait une fois de plus qu'aucun danger ne menaçait Lampieur et, l'habitude aidant, elle oubliait la scène qu'il venait de lui faire pour imaginer qu'au matin il la rejoindrait, dans le bar, où il l'allait régu-

lièrement chercher, avant de regagner sa chambre.

Devant ce bar, Léontine s'arrêta, mais il n'ouvrait, selon les règlements, qu'entre trois et quatre heures du matin, et Léontine n'en considéra pas longtemps la devanture fermée. Elle poursuivit sa route et, regardant du côté où elle se trouvait, l'autre côté de la rue, elle reconnut l'entrée de la maison où Lampieur avait commis le crime. D'ordinaire, quand elle passait en face de cette maison, Léontine ne s'attardait pas à en examiner la banale apparence. Elle détournait la tête et, pressant le pas, se dépêchait d'avancer. La simple vue de cette maison lui inspirait toujours un insurmontable dégoût. Elle lui faisait peur... Pourtant ce n'était qu'une maison comme les autres, médiocre, d'aspect vieillot. Son entrée, dont la porte brune ne restait plus entrebâillée depuis l'assassinat, n'attirait en rien l'attention. Le jour, on distinguait, dans un long corridor, la pente brillante des murs, les marches tassées d'un escalier, les carreaux d'une loge. Léontine se rappelait certains détails: ils n'avaient pas de caractère. Seulement, dès que la porte, le soir, était poussée, tout semblait funèbre de cette maison. Ses volets clos, sa masse inerte lui prêtaient comme un air étrange. Est-ce que personne ne s'en apercevait? Est-ce que Lampieur, qui, durant plus d'un mois, n'osait jamais passer devant, ne trouvait pas que cette maison était désagréable à voir? Plusieurs fois, en longeant la façade, il n'avait pu réprimer un brusque tressaille-

ment, et cela n'avait pas étonné Léontine, qui éprouvait en même temps une horreur instinctive. Cependant que personne, en dehors d'eux, n'eût découvert qu'une telle maison paraissait, comme on dit, attendre quelque chose, effrayait Léontine, car elle se demandait alors si cette chose n'intéressait pas qu'eux et ne prenait pas lentement sur leur esprit une force inexprimable.

... Ce n'était pas le premier soir que Léontine se posait une question si saugrenue et qu'elle la laissait sans réponse... Mais cette nuit, par un effet déconcertant, Léontine ne parvenait pas à se dégager d'une foule de vagues pressentiments. Elle s'abandonnait à eux, arrêtée devant la maison du crime, et, la fouillant du regard, elle s'appliquait à tâcher d'en surprendre le redoutable secret. Qui l'y poussait? Elle n'aurait pas su le dire... En outre, la malheureuse se rendait compte qu'à demeurer ainsi figée dans sa contemplation, elle courait le risque d'être surprise et d'éveiller, sans le vouloir, autour d'elle, des soupçons. Par exemple quelqu'un n'était-il pas embusqué derrière un des volets fermés de cette maison? Il n'y avait là rien de vraiment impossible... Léontine se sentit glacée par une idée si naturelle. Elle s'affola... Elle descendit de quelques pas la rue et, singulièrement impressionnée par l'idée qu'elle venait d'avoir, surveilla tous ses gestes et se retourna plusieurs fois.

Or, nulle part, dans aucun des deux sens d'où l'on

découvrait l'étendue de la rue, Léontine ne remarqua rien d'anormal. Le taxi n'avait pas bougé de place. Des gens, lointainement, allaient toujours, de temps à autre, et les prostituées les assaillaient, sans se lasser, de la même et discrète manière dont elles accompagnent la promesse du plaisir. Léontine les revit à l'endroit où elles se trouvaient tout à l'heure; elle revit le taxi... Seuls, derrière, les agents avaient disparu.

« Bah!... songea Léontine, je me monte la tête avec ces machins-là... Quant à la chance qu'un flic reste toutes les nuits à espionner par la fenêtre les passants qui connaissent la maison... Oh! là! là!... quelle santé! »

Cependant, ne se sentant pas à son aise, Léontine se dirigea vers les Halles pour corriger, par le spectacle de leur bruyante animation, l'impression pénible qu'elle avait éprouvée et qu'elle avait du mal à dissiper. Là, dans le brouhaha des voitures et l'affairement des équipes, elle se trouva moins anxieuse. Ces hommes, qui alignaient soigneusement sur les trottoirs des caisses ou des paniers, lui occupaient les yeux. Elle les regarda. Puis son attention se fixa sur les pavillons de la boucherie, à droite, où des individus, ployant sous d'énormes quartiers de viande, les portaient des voitures à des crocs et les y suspendaient. Une odeur fade, écœurante, imprégnait l'air. Ailleurs, dans des renfoncements, des marchands de saucisses, de frites et de lard distribuaient à leurs clients des portions à vingt sous. On faisait queue devant leurs étalages

comme devant celui d'une vieille femme qui emplissait de soupe la gamelle que chacun à son tour lui tendait. Léontine dépassa tous ces gens qui mangeaient. Elle n'avait pas faim. Par moments, glissant sur d'infâmes détritus, elle prenait garde à mieux poser le pied. Ici l'on déchargeait de très hauts tombereaux de choux; là, des salades; plus loin, d'autres légumes. Une senteur de terre et d'eau, fraîche, abondante, s'échappait des voitures. Elle évoquait soudain des coins de potagers aux plates-bandes bien arrosées, comme il en est aux environs des villes, et Léontine se rappela des impressions de dimanche, en banlieue, quand elle allait voir son enfant et faire, en l'aidant à marcher, un tour dans le jardin... Alors, elle était presque heureuse. Sa vie avait un sens... Elle se bornait à amasser, chaque semaine, la pension du petit, à lui acheter des jouets, des vêtements, du linge, des gâteries... Dieu! que la malheureuse mettait d'amour dans ces soins, qu'elle en ressentait d'intime plaisir et d'attendrissement! Puis l'enfant était mort... On l'avait enterré, là-bas, dans la campagne, et Léontine, aux senteurs fortes qu'elle respirait, leur trouvait à présent comme l'arrière-goût d'un souvenir affreux qui lui remettait en mémoire la fosse étroite où reposait son fils. Elle revécut, par la pensée, tout son chagrin. Elle le ressuscita d'entre mille sensations, au point de retrouver jusqu'au travers de lui la matinée grise et pluvieuse de mai qu'il avait fait le jour du pauvre

enterrement, dans ce pays où personne ne la connaissait. Oui, c'était bien la même odeur de terre fraîchement remuée dont Léontine s'était gorgée avec ses larmes. Elle ne l'avait pas oubliée: c'était une odeur de jardin, presque agréable à savourer, presque compatissante. Quelle étrangeté! Et il n'avait été besoin que d'elle, cette nuit, dans un endroit si peu propice à ce lugubre retour sur soi, pour que Léontine apportât à souffrir un excessif empressement.

Tout vraiment l'y portait. Sa rupture avec Lampieur, sa lâcheté vis-à-vis de lui, ses imaginations, ses terreurs... Pouvait-elle le nier? De si pénibles circonstances avaient agi sur Léontine. Elles avaient préparé la voie aux pires détresses et disposé si bien la malheureuse à se faire mal soi-même qu'elle y puisait une sorte de douloureuse satisfaction. Au moins tant de tourments et d'épreuves dépassaient la mesure. Léontine en comptait le nombre: il lui semblait qu'elle n'en pourrait jamais endurer davantage, et cela, peu à peu, lui laissait espérer dans la clémence du sort et lui donnait à croire qu'une existence moins sombre la consolerait de celle-ci.

— Hé! la môme, fit entendre derrière elle une voix d'homme.

Léontine déguerpit.

— Ben! qu'est-ce qu'arrive! observa simplement la voix.

C'était celle d'un ivrogne qui, témoignant à Léon-

tine sa sympathie, avait pensé qu'on l'écouterait et l'aiderait, peut-être, à ne pas rentrer seul.

— Comme tu voudras, dit-il alors avec une parfaite dignité.

Déjà Léontine était loin. Elle traversait les Halles et, prenant la rue Turbigo, se hâtait de gagner les environs de la boulangerie et d'en surveiller les abords. A sa douleur de tout à l'heure succédait un étrange besoin de se rapprocher de Lampieur. Lui seul, en ce moment, comptait pour elle. Elle excusait ses torts. Elle était attirée vers lui... Dans le stationnement des voitures, l'encombrement de la chaussée, nettement, Léontine perçut le coup de la demie de deux heures. Elle se pressa, tourna l'angle de la rue Saint-Denis... Mais, comme elle arrivait à la hauteur du soupirail d'où la lumière perçait, elle vit, un peu plus loin, debout et immobile, un homme qui regardait l'entrée d'une maison et elle reconnut Lampieur.

XVIII

— Ben quoi?... répondit-il à Léontine. C'est encore toi!

— Il faut vous en aller d'ici, ordonna-t-elle d'une voix confuse et altérée.

— Comment? fit Lampieur.

Il n'avait pas l'air de comprendre. Cependant il suivit Léontine et se laissa conduire le long des façades mornes qui bordaient le trottoir.

— Toi!... toi! se bornait-il à répéter tout en marchant. Tu es revenue... Ah! ah! tu es revenue...

— Qu'est-ce que vous faisiez là? questionna Léontine.

Lampieur eut une espèce de sombre jubilation.

— C'est mes affaires, dit-il ensuite.

Il ajouta:

— Je suis libre, n'est-ce pas? d'aller où ça me plaît?

— Venez... venez encore, le supplia Léontine.

Elle l'entraîna dans une rue voisine en le tirant

quelquefois par le bras et en lui assurant qu'elle avait à l'instruire d'un fait très important et qui le concernait. Lampieur alors attachait sur la malheureuse un regard intrigué et il hochait la tête; néanmoins, il accompagnait Léontine, et celle-ci n'en demandait pas davantage.

Quand ils furent dans cette rue, Lampieur s'arrêta.

— Enfin, commença-t-il, qu'est-ce que c'est donc toute cette histoire? Qu'est-ce que ça signifie?

— Il y avait quelqu'un qui espionnait, confia Léontine.

— Quelqu'un?

— Oui, quelqu'un, affirma-t-elle, de derrière les volets...

Lampieur se recueillit.

— Eh! grogna-t-il. Tu en es sûre?

Il parut s'éveiller d'une pesante torpeur et son visage prit une expression fuyante et angoissée qui émut Léontine et la rendit aussitôt à son zèle.

— C'était couru, murmurait à présent Lampieur. Bien sûr. Me voilà bon.

Léontine proposa:

— On quitterait le quartier...

— Qu'est-ce que tu dis?

— Je dis, reprit-elle humblement, qu'il vaudrait mieux ne plus rester ici... Vous ne croyez pas?

— Savoir, répliqua Lampieur. Où irait-on?

— On partirait...

— Non, émit-il. Je ne veux pas partir d'ici... Ailleurs, ça serait le même tabac... Tu penses que ça ne changerait rien...

— Pourtant...

— Non... et non, s'entêta Lampieur. D'abord, pour que tu sois certaine qu'il y avait quelqu'un derrière les volets, il faut que tu l'aies vu... Réponds... Si tu l'as vu, pourquoi ne m'en as-tu pas averti?...

— C'est tout à l'heure... expliqua Léontine. Je m'étais arrêtée...

— Devant la maison?

— Oui, dut-elle avouer.

Lampieur se balança sur ses jambes et, fixant Léontine dans les yeux, il se tut et respira profondément.

— On ne peut pas rester comme ça, balbutia la malheureuse.

Elle s'approcha de Lampieur.

— Derrière lesquelles persiennes? s'informa-t-il.

— Celles du premier étage...

— Les vaches! conclut Lampieur.

Il sembla prendre une soudaine détermination et cessa de se balancer pour examiner attentivement, dans le regard de Léontine, les sentiments qui s'y lisaient. Celle-ci, détournant la tête, se déroba à l'examen dont elle était l'objet, et, s'accrochant à Lampieur:

— Je ne mens pas... débita-t-elle avec effort. Oh! venez. Ecoutez-moi. L'homme qui attend là-bas, dans

la maison, doit avoir maintenant son idée. Il vous dénoncera...

— Quelle idée?

— Mais que c'est vous, dit Léontine.

Lampieur eut un frisson.

— Venez! insista-t-elle.

Elle essaya plus étroitement de s'attacher à lui, de l'empêcher de la quitter. Ce fut en vain. Lampieur, d'un mouvement, se rendit libre et fit très vite deux ou trois pas avant de chanceler et de se retenir au mur.

Léontine s'empressait.

— Allez... ouste! fous-moi la paix, lui jeta-t-il. J'irai tout seul...

— Appuyez-vous, offrit la malheureuse.

Il la considéra sévèrement.

— Mais... toi? questionna-t-il avec l'envie de l'offenser.

— J'irai aussi, murmura-t-elle.

Soutenant Lampieur, Léontine se retrouva bientôt dans la rue Saint-Denis, et elle ne savait point ce qu'elle faisait. Lampieur non plus... Il était blême. Mais il ne cessait pas de dire tandis que Léontine l'aidait à avancer:

— J'irai... J'irai...

Où voulait-il aller? Elle n'osait lui poser la question de peur de l'irriter davantage et, cependant, elle redoutait que, par une sorte de hantise de son crime, Lampieur ne projetât de s'arrêter devant la maison où

il l'avait commis. S'il nourrissait une intention pareille, qu'adviendrait-il? Léontine était sûre, maintenant, qu'il y avait quelqu'un dans la maison et qu'il était trop tard pour échapper à son invisible surveillance. Déjà n'avait-elle pas, sans le vouloir, donné l'éveil à un premier soupçon? Elle se reprocha son imprudence et n'espéra pas de pouvoir la rattraper. Le seul moyen était de fuir. Pourquoi Lampieur répugnait-il à se plier à cette nécessité? Léontine ne comprenait pas... D'autre part, pouvait-elle abandonner Lampieur et ne pas essayer, une dernière fois, de l'assister dans son égarement? Il paraissait ne plus avoir notion de rien. Il gémissait; il répétait les mêmes paroles.

— Mais oui... fit Léontine, calmez-vous.

— Avance, dit Lampieur.

Il accompagna, tout à coup, d'un geste incohérent une phrase plus qu'inintelligible et, dirigeant autour de lui un regard insensé, il se mit à trembler et à claquer des dents.

— Il faut rentrer, conseilla Léontine.

Lampieur lui fit signe de se taire.

— Non, non, le brusqua-t-elle, je préviendrai plutôt à la boulangerie que vous n'avez pas pu rester. Laissez-moi vous conduire... Est-ce que ça vous ennuie?

Ils s'immobilisèrent un court instant l'un devant l'autre, sans prononcer une seule parole, et Lampieur ne parvenant point à s'empêcher de trembler... Dans

la rue, où des débits ouvraient, des passants plus nombreux cheminaient et des filles qui remontaient des Halles, à deux ou trois, et allaient se coucher. Elles ne s'occupaient plus des hommes à cette heure. Elles étaient comme des bêtes qui regagnent leur gîte et sentent flotter, dans le harnais, les guides molles et détendues. Léontine, qui avait ressemblé à ces filles, les envia. Elle se souvint de ce moment si spécial, du rayonnement qu'il avait, de son éparse griserie... Hélas! il ne restait à Léontine de tout cela qu'un souvenir mélangé d'amertume et d'inutiles regrets. Etait-ce de sa faute? C'était surtout de la faute à Lampieur. Sans lui, sans la fascination qu'il avait exercée sur Léontine, celle-ci n'aurait pas eu l'idée de changer d'existence ou plutôt de s'imaginer qu'il est besoin de s'élever et de se racheter. A quoi l'avait conduite une idée de ce genre? Léontine pouvait le constater et elle en ressentait une accablante tristesse...

— Allons, murmura-t-elle enfin, sans conviction, est-ce qu'on s'en va?

Lampieur lui prit le bras et, entraînant la malheureuse, tout en se retenant à elle, il la fit rebrousser chemin pour opérer un long détour qui leur permit de ne pas être vus de l'homme qui attendait là-bas, dans la maison, ainsi qu'ils le croyaient.

XIX

Cet homme devint, durant un temps, leur unique préoccupation et ils ne vécurent plus sans penser constamment à lui et le trouver partout. La terreur qu'il leur inspirait était intolérable. Lampieur en perdit le sommeil. Tout le jour, dans sa chambre, il restait éveillé, tapi entre les draps et fixant d'un œil morne la poignée de la porte. Il lui semblait parfois que, de dehors, une main était posée dessus, qu'elle allait tourner cette poignée. Lampieur fermait les yeux... Une étrange sensation couvait en lui comme une houle. Puis il se disait, pour oser de nouveau regarder vers la porte, qu'elle était close à double tour de clé et que la clé était dans la serrure. Cette certitude ne le rassurait qu'à demi. Il avait peur. Il suait de peur dans son lit, et Léontine, qui ne dormait pas plus que Lampieur, se sentait, elle aussi, saisie par une horreur qui la glaçait et la pénétrait jusqu'aux os.

Cependant, plusieurs jours s'écoulèrent de la sorte sans que rien se produisît. Lampieur avait repris son travail. Léontine l'y accompagnait, mais elle n'avait pas le courage ensuite de se promener dans les rues comme avant, ni d'aller dans le bar où Lampieur la rejoignait. Entre ce bar et la boulangerie, la terrible maison se dressait. Léontine descendait alors vers les Halles. Elle y retrouvait ses compagnes et, se mêlant à elles, la malheureuse en était ranimée. Chez Fouasse, où elles allaient ensemble, Léontine leur offrait à boire; elle répondait à leurs questions; elle leur parlait pour s'étourdir. Cela lui était agréable. Cela la changeait de Lampieur et des affreux moments qu'elle vivait avec lui... Puis Lampieur survenait. Il s'asseyait à la table de Léontine, et les filles — après avoir choqué leurs verres contre le sien — s'éclipsaient et les laissaient seuls.

— A tout à l'heure! leur criait Léontine.

M. Fouasse s'approchait:

— Eh bien!... demandait-il à Lampieur, qu'il s'étonnait depuis pas mal de temps de voir si soucieux. Ça ne va pas?

Ce dernier haussait les épaules.

— Bah! reprenait le débitant, faut pas s'en faire, m'sieur François...

— Oui, oui, grognait Lampieur.

Et Léontine, gênée, entre ces deux hommes qui restaient en présence l'un de l'autre sans plus trouver rien

à se dire, souriait machinalement d'un air timide et résigné.

Elle avait à présent de la peine à supporter Lampieur et à partager ses angoisses; elles lui étaient par trop pénibles et lui donnaient trop à souffrir... En outre, Lampieur devenait si bizarre que Léontine ne le suivait plus jusqu'au bout dans ses incohérences. Qu'avait-il à se torturer? Il aurait dû plutôt reprendre le dessus... Mais non. Cela lui était interdit. Au lieu de se sentir, plus les jours s'écoulaient, délivré de la crainte d'avoir manqué d'être pris dans un piège, il ne faisait qu'imaginer, partout, de nouveaux pièges préparés à son intention... Il s'en ouvrait à Léontine. Il lui en faisait part et, à certains moments, poussé par un impérieux besoin de rencontrer en elle une confidente, il lui parlait du crime et en venait à des allusions si directes qu'elles l'emplissaient d'une fièvre sombre et jetaient Léontine dans de nouvelles appréhensions.

En vain, la malheureuse tâchait à détourner Lampieur du goût qu'il semblait prendre à lui faire le récit du crime. Il en était obsédé. Il en fouillait le détail. Léontine ne l'écoutait pas. Elle se rappelait le temps où Lampieur gardait pour lui son noir secret et n'entendait le livrer à personne. Pourquoi éprouvait-il maintenant du plaisir à mêler Léontine à toute cette morne histoire?... Elle n'en était plus curieuse. Plus Lampieur se confiait à Léontine, plus celle-ci se détachait de lui et lui témoignait de froide hostilité. Lam-

pieur ne s'en apercevait pas. Il croyait, au contraire, qu'il dominait Léontine en agissant ainsi et s'en faisait une alliée intime et éprouvée. N'avait-elle pas été, dès le début, attirée par le crime? Lampieur ne voyait pas plus loin. Son égoïsme lui rendait Léontine nécessaire, et c'était à lui qu'il cédait en même temps qu'aux effrayantes délices qu'il tirait de ses souvenirs.

XX

Léontine ne s'y trompait pas. Elle se fit donc une image très précise de la situation qu'elle connaîtrait près de Lampieur si elle continuait de vivre à ses côtés et d'accepter d'user dans le tourment les forces qui lui restaient. Que Lampieur, tant qu'elle l'avait pour ainsi dire méconnu, se fût comporté durement envers elle, Léontine le lui pardonnait. Elle n'avait qu'à s'en prendre à ses propres illusions. Mais, à présent, il en allait tout autrement. La lâcheté d'un pareil homme était trop évidente. Elle s'étalait avec une si grande complaisance qu'on ne pouvait pas ne pas s'en apercevoir ni n'en pas éprouver de dégoût. A ce dégoût, pour Léontine, s'ajoutait un obscur ressentiment. Que lui faisait que Lampieur s'accusât, par moments, devant elle, d'être l'auteur d'un crime? Il ne lui apprenait rien de nouveau. Pensait-il l'attendrir? Il était maintenant trop tard. Quant à trouver dans ces révélations une sorte d'épouvante et de méticuleuse hor-

reur, Léontine ne le voulait plus. Elle en avait assez. Les regrets qu'elle avait ressentis, l'autre nuit, à la vue des cinq ou six filles qui remontaient des Halles, la travaillaient. Elle songeait au temps où, comme ces filles, elle remontait la même rue, avec insouciance. Où était ce temps-là? Léontine se le demandait... Reviendrait-il? Elle soupirait après lui. Au moins, ces malheureuses — malgré la servitude où elles passaient les nuits — étaient libres ensuite. Léontine comparait à la leur son existence gâchée. Quels contrastes! quelles déceptions! Etait-ce possible? Il avait, à coup sûr, fallu que Léontine eût perdu la raison pour accepter de vivre comme elle vivait avec Lampieur quand elle aurait pu demeurer ce qu'elle était et ne rien souhaiter qui l'en changeât. Maintenant, seulement, la pauvre fille se rendait compte du faux calcul qu'elle avait fait. Elle le constatait amèrement, et son unique désir était d'oublier ses erreurs et de retourner, au plus vite, à son ancienne condition.

Elle y apporta des intentions si nettes que Lampieur le remarqua.

— Qu'est-ce que tu as? s'informa-t-il d'abord auprès de Léontine.

Mais celle-ci ne lui répondait pas. Elle se murait dans un mutisme épais, le regardait, baissait la tête.

— Y a quelque chose, observait Lampieur.

Bientôt, Léontine refusant de l'accompagner le soir

à son travail, ses soupçons se portèrent sur les fréquentations de cette dernière et il s'en alarma. Quelle confiance avait-il en ces filles? Il les savait bavardes et intrigantes. Ne provoquaient-elles pas Léontine à leur parler de lui? Il était donc à la merci d'un racontar. Cela le rendit plus prudent, l'assombrit, lui donna des moments d'humeur... Quelle folie l'avait conduit à se confier à Léontine? C'était sans aucun doute une folie, et des plus graves, car si jamais on apprenait de Léontine quels aveux il lui avait faits, elle ne pourrait pas se démentir... Et quand bien même elle se démentirait?... Lampieur tomba dans de tragiques perplexités. Il sentit que lui échappaient ses dernières chances et en prévit la fin.

Tout autre que lui n'aurait pas hésité: il se serait enfui. Lampieur ne s'y décidait pas. La raison qui, le lendemain du crime, lui avait dicté sa conduite, la lui dictait encore. C'était moins une raison qu'une sorte de lâcheté, d'inconséquence avec soi-même... Ne le voyait-il pas? Cela n'empêchait rien. En outre, la terreur que lui inspirait l'idée d'être arrêté paralysait chez Lampieur toute initiative et l'emplissait d'une malsaine et obscure soumission. Elle agissait sur lui directement; elle lui interdisait de réagir. Que pouvait-il tenter contre une pareille idée? Il n'avait pas même le goût de ruser avec elle, de lui disputer — tout au moins — son repos ou de fonder, sur un hasard quelconque, l'espoir de reculer d'un seul moment l'heure

de son destin. Un sentiment — plus fort que celui de sa sauvegarde — le tourmentait. Lampieur ne lui résistait pas; il se laissait aller à la dérive et, à la fin, c'était pour lui presque un apaisement, un engourdissement étrange et comme une espèce de puissante et machinale ivresse.

Oui, vraiment, une ivresse... Lampieur le constatait. Elle se manifestait de cent façons, toujours les mêmes, et qui semblaient devoir à Léontine de multiplier leur vertige. Dans ce vertige, Lampieur se raccrochait sans cesse à Léontine. Il voulait croire qu'elle ne parlerait pas... Il voulait se persuader qu'elle resterait, quand même, sa complice... Etait-ce trop lui demander?... Lampieur parfois jugeait que non. Parfois il perdait confiance, et alors il se promettait d'obliger Léontine à dire quelles intentions elle nourrissait et si elles lui étaient hostiles.

Or, Léontine n'avait aucun motif de raconter ce qu'elle savait, non plus que de tenir rigueur à Lampieur, maintenant qu'elle avait, à demi, repris sa liberté. Elle l'avoua, tout simplement. Mais cette demi-liberté ne lui suffisait plus...

— Naturellement... reprocha Lampieur. A présent que ça se gâte, tu t'en vas...

— Possible! dit-elle.

Lampieur courba le dos.

— Et si ça ne me plaisait pas? demanda-t-il, sans conviction.

Léontine fit entendre un petit rire.

— Faudrait tout de même pas t'imaginer, reprit Lampieur, parce que j'ai supporté que tu ne sois plus avec moi, comme avant, de me commander.

Léontine se remit à rire doucement.

— Assez!... gronda Lampieur. Si c'est avec les femmes que tu fréquentes que tu prends des exemples pareils, ça te réussit.

— Oh!... gouailla Léontine, les femmes que je fréquente...

Lampieur la regarda:

— Je sais ce que je dis... déclara-t-il ensuite, et je m'en suis bien aperçu depuis qu'on est retournés chez Fouasse... Ce n'est pas vrai?

Ils sortaient précisément du bar, ce matin-là, et se querellaient dans la rue à voix haute, en se dirigeant vers leur chambre. Léontine traînait le pas. Elle n'avait pas envie de rentrer. Lampieur s'arrêta brusquement:

— Passe devant! ordonna-t-il.

— Oh! mais, riposta Léontine, en s'arrêtant aussi et en prenant un air de moquerie, le voilà qui se fâche!

Lampieur marcha sur elle.

— Salut! dit alors Léontine.

Et elle quitta Lampieur, très vite, sans lui fournir la moindre explication, ni lui laisser le temps de revenir de sa surprise.

XXI

Ce que fut pour Lampieur la journée qui suivit cette singulière rupture, on ne le peut décrire. Elle le plongea dans un profond abattement. Quelle détresse n'était pas la sienne! Elle s'alimentait, dans cette chambre, du souvenir que Lampieur gardait de Léontine, de leur commun tourment, de leur étrange intimité et de l'habitude qu'ils avaient contractée, à la longue, de souffrir l'un par l'autre... A présent qu'il se trouvait seul devant une telle souffrance, Lampieur redoutait qu'elle ne l'abordât si rudement qu'elle passât ses forces. Comment allait-il faire? Où puiserait-il — si faible qu'il fût — le courage de poursuivre la partie jusqu'en son dénouement? Il la savait perdue d'avance... Tant que Léontine l'avait aidé à supporter ses maux, peu importait, ou à peu près, à Lampieur qu'ils s'abattissent sur lui. Ils ne l'atteignaient qu'indirectement... Mais maintenant que Léontine ne le protégeait plus, Lampieur tremblait de se sentir découvert

et il attendait pauvrement d'éprouver les premiers coups du sort pour n'y pas résister. Jusqu'alors, et malgré leur violence, ils n'avaient point encore touché Lampieur dans le vif de la plaie. Quelles nouvelles détresses allaient-ils mettre à nu? Quelles secrètes profondeurs allaient-ils labourer? La lâcheté de Lampieur à cette seule menace lui égarait l'esprit. Elle lui faisait également tout craindre. Elle lui donnait de tout une égale épouvante, et plus il y pensait, plus il avait de peine à s'y plier et d'horreur à comprendre qu'il n'y échapperait pas.

C'est pourquoi Lampieur regrettait Léontine. Elle n'était plus là pour le détourner de l'objet de son tourment et l'irriter contre elle. Cela lui apparut si nettement qu'il en eut le frisson. Comment avait-il pu ne pas s'en douter autrefois?... Il appela Léontine... Sans elle, qu'allait-il devenir? Déjà, le simple fait d'apprécier à leur valeur les secours qu'il en avait eus faisait entendre à Lampieur qu'il se préparât à souffrir. Mais quoi?... dans quelle mesure? Il avait beau se dire que l'instant approchait, le souvenir de Léontine l'en défendait encore et il s'y retenait avec l'effroi d'un homme qui voit s'ouvrir, sous lui, le vide et s'y sent attiré...

Alors ses dernières forces l'abandonnèrent et Lampieur se trouva seul au monde et il commença d'éprouver une douleur qu'il ne soupçonnait pas. Il lui sembla que quelque chose en lui avait besoin de

cette douleur pour renaître à la vie. Au début, il en fut étonné. Il assistait à une transformation de toutes ses habitudes qui l'éveillait au sentiment d'une existence dont il avait, depuis son crime, perdu jusqu'à la plus humble notion. Qu'est-ce qu'une pareille transformation signifiait? Vers quel but tendait-elle? Lampieur ne le discernait point. Il était comme un homme qui, dans un accident, revoit tout son passé et en éprouve, à la seconde, une impression déconcertante... Pouvait-il n'en pas être surpris? Il avait, par moments, envie de se reprendre, de revenir à Léontine... mais cela n'était plus possible. En effet, la cause directe du phénomène qui se produisait chez Lampieur, Léontine l'avait fournie par son départ, et Lampieur devait en supporter les conséquences. Il s'y résigna. Il se laissa porter par elles et, petit à petit, la lumière se faisant à ses yeux, il découvrit à son isolement une raison si rigoureuse qu'il s'en accusa pleinement avec une âpre sincérité.

Conduit par cette sincérité, Lampieur arriva peu à peu à se prendre en pitié et à remonter jusqu'au crime. Depuis le temps qu'il y pensait, il n'en avait encore pas revécu profondément les transes ni pénétré l'intime horreur... Cette fois, Lampieur se souvint des mobiles qui l'avaient poussé à ce crime. Le même isolement que celui dans lequel il était à présent lui pesait. Il l'emplissait d'une sorte d'oisiveté, de mépris de soi-même, de détresse... Lampieur n'oubliait rien. De

toute sa vie, cette période qu'il évoquait avait été la plus falote. Il y avait mené des jours d'une obsédante monotonie et des nuits aussi longues l'une que l'autre et aussi inutiles. A quoi servait d'en augmenter le nombre? Lampieur se l'était demandé bien souvent. Il n'avait pas de vices... il s'ennuyait... Le soir, quand il descendait de sa chambre, il se disait qu'à la même heure le lendemain il accomplirait les mêmes gestes et irait boire encore un verre chez Fouasse. Cela l'humiliait, le blessait. Autour de lui, les gens qu'il écoutait parler lui semblaient dénués d'intérêt. Il les regardait cependant, les observait comme des jouets grotesques qui avaient l'apparence de vivre et ne vivaient pas véritablement. Lui-même leur ressemblait. Il s'appuyait comme eux, au rebord du comptoir, fumait, allait, venait... Etait-ce une existence? Lampieur en était excédé.

Sous ses dehors bourrus, une perpétuelle inquiétude se cachait. Elle s'en prenait à tout. Elle devenait comme une manie insupportable et Lampieur ne savait pas quelles limites lui fixer.

Il en résulta que Lampieur prit de lui-même une opinion que rien ne paraissait justifier et qui, pourtant, lui apporta quelque répit. Il se jugeait si différent des autres qu'il n'eut pas de peine à le croire; mais, s'il le crut, il s'aperçut bientôt qu'il valait mieux ne pas le dire et il s'y appliqua. Son amour-propre y puisa d'âpres satisfactions. Puis, par la force des cho-

ses, ces mêmes satisfactions décrurent en intensité et Lampieur revint à son inquiétude et en dirigea les effets contre lui.

Dès lors tout le dégoûta de la vie; il épuisa plusieurs semaines dans une humeur incohérente, se tourmenta, se fit grief de ne pas réagir et attendit qu'une occasion se présentât de mesurer son audace et mériter au moins de ne pas déchoir à ses propres yeux. Or Lampieur avait toujours manqué d'audace et il se demandait avec anxiété à quelle épreuve il devrait se soumettre quand un matin, dans la boulangerie, une certaine Mme Courte, concierge, s'était ingénument plainte de conserver, à chaque terme, l'argent de la maison.

Ce jour-là, quoi qu'il tentât pour rester impassible, Lampieur ne fut pas maître de lui. Il ne se coucha point. Jusqu'au soir on le vit, dans les bars du quartier, boire et poser sur ses voisins un regard insolent. Il finit presque par s'enivrer...

Ses manières, son allure frappaient les gens d'étonnement. Elles étaient excessives et trahissaient une si baroque exaltation que Lampieur, seul entre tous, ne s'en apercevait peut-être pas ou négligeait de s'en apercevoir. Il n'en était pas responsable. Il pensait à cette concierge. Il se disait que l'heure était venue de prendre enfin une décision et il s'y sentait préparé. Pour lui, c'était comme l'annonce d'une réussite soudaine, au moment où il ne l'espérait plus. C'était comme une

délivrance... Il s'enhardit... Le vin qu'il avait bu le grisait moins que son ambition, et il ne douta plus, deux ou trois jours plus tard, de la réaliser.

Le temps qui lui restait, entre le terme d'octobre et celui de janvier, Lampieur l'organisa minutieusement. Il l'employa à mûrir son projet puis à en préparer l'exécution. Qui s'en serait douté? Le matin, Lampieur sortait de la boulangerie et, quelquefois, au lieu de descendre la rue, il la remontait et jetait, en passant, un coup d'œil dans le long corridor où il préméditait de se glisser.

La loge était au fond, à droite. Elle donnait sur une cour. Lampieur, un soir que la concierge était absente, inspecta cette cour. Il découvrit qu'elle n'avait pas d'issue. Mais des fenêtres, à chaque étage, prenaient jour sur elle ainsi qu'un carreau de la loge. Lampieur songea qu'à travers ce carreau on voyait dans la loge; il s'en approcha, regarda longuement et partit rassuré, car un rideau, qui devait être tiré la nuit, pendait le long du mur.

Vers les derniers jours de décembre, Lampieur fut prêt. Il avait son plan dans la tête et il savait le nom du locataire qu'il donnerait après minuit à la concierge sans la troubler dans son sommeil. Là, seulement, les choses se compliquaient... En effet, pour entrer dans la loge, il ne suffisait pas que Lampieur en possédât la clé. Il devait en même temps, par une poussée adroite, faire sauter un verrou qui, certaine-

ment, serait mis cette nuit-là, et agir vite en étouffant tout bruit. Ce verrou, à lui seul, créait la pire difficulté. Lampieur la résolut le soir du crime; à la tombée du jour, il entra dans la loge, dévissa la gâche du verrou et la fixa de telle façon qu'elle sautât sans difficulté. Ceci fait, il gagna sa chambre, prit des gants, un costume, des souliers, dont il fit un paquet, et se rendit à son travail. Il était calme. Le costume qu'il revêtit, après l'avoir encore brossé méticuleusement, les souliers qu'il chaussa n'avaient pas un atome de farine. Lui-même, auparavant, s'était nettoyé à grande eau, dans la cave. Il sortit comme le quart de minuit sonnait, et ce ne fut qu'à son retour qu'il se rendit exactement compte des risques qu'il avait courus et des dangers auxquels il lui faudrait désormais, chaque jour, se soustraire et qui, de toute part, l'environnaient.

— La vieille!... sursauta-t-il.

Assis tout habillé sur son lit, Lampieur rêvait. Il voyait la malheureuse femme contre laquelle il s'était acharné... Il croyait l'entendre. Entre ses doigts, qui lui serraient la gorge, il sentait palpiter une chair gonflée. Cela lui fut abominable. Il relâcha, lentement, son étreinte et, à demi plongé dans l'hallucination du souvenir, il tenta de s'en dégager, encore que, près de lui, le corps de sa victime retombât lourdement dans les draps.

En ce moment, Lampieur n'aurait pu dire où il était. Il se leva du lit avec horreur et l'atroce vision se leva

avec lui. Elle s'étala partout à ses yeux. Lampieur se secoua... Qu'avait-il à marcher dans la chambre, comme un animal enfermé? Dieu merci, il n'en était pas encore là! L'idée qu'il pouvait se conduire selon sa fantaisie le rassura; cette idée cependant lui paraissait cocasse; elle s'adaptait si singulièrement aux circonstances que Lampieur ne savait qu'en conclure. Etait-il libre, vraiment, quand la terrible image de la vieille femme le harcelait au point qu'il éprouvait un anxieux besoin de l'écarter de devant lui? Il aurait désiré de n'en pas douter... Mais l'image s'imposait. Elle accompagnait Lampieur, l'obsédait, le traquait... Quoi qu'il lui opposât, elle régnait alentour et Lampieur avait beau faire, elle régnait aussi sur lui et le taraudait sans répit.

A la fin Lampieur cessa de résister à la pression tenace de cette image et il tenta de s'y habituer. Du coup, son attitude changea. Il plia les épaules, son visage se crispa et, tressaillant de tout son être, il s'effondra sous une telle infortune qu'il perdit jusqu'au sentiment de toute chose pour n'avoir plus que l'horreur de lui-même et du mal qui le déchirait.

Cette horreur passait tout en abomination. Elle unissait, au spectacle d'un lit étroit et dévasté, celui d'un corps renversé au travers, dans une funèbre et tragique immobilité. Puis, sur ce lit, la présence de la mort s'étendait. Elle était d'un tel poids que, entre les draps, un trou s'ouvrait. Lampieur y était englouti. Il

y subissait le contact d'un corps froid et s'y débattait contre lui... Hélas! plus il faisait d'efforts, plus l'impression d'être empêtré dans le creux de ce lit s'accentuait. Plus elle y enfonçait Lampieur, et celui-ci se lamentait, poussait mille clameurs inutiles et répétait:

— Pourquoi? pourquoi?

Personne ne répondait à son affreuse question. Lui-même n'y pouvait pas répondre encore. Il était entraîné dans d'infâmes profondeurs, à même l'ordure qu'il remuait à chaque mouvement, la puanteur et la folle épouvante. Il haletait. Il n'avait plus de forces. Il n'avait plus d'espoir. Le monde entier l'abandonnait et il fallait, par surcroît, que Lampieur, assistant à cet innommable supplice, y fût comme impuissant.

XXII

Jusqu'au soir, suppliant qu'on lui répondît, Lampieur demeura dans sa chambre, et il n'arriva pas à se calmer.

Il sortit vers sept heures, ferma sa porte à clé et descendit. Il était blême: il tremblait si violemment qu'on ne pouvait dehors ne pas le remarquer. Lampieur ne s'en soucia pas. Dans la rue, il allait rasant les boutiques et fixant d'un regard ébloui les lumières. Elles le fascinaient. Elles lui communiquaient une sorte de soûlerie. Plusieurs fois, arrêté devant un étalage, Lampieur ne s'en écarta pas de suite. Ses yeux brillaient; ils semblaient poser une question si singulière que les gens en restaient surpris.

Quel homme pouvait être celui-ci? Chaque passant que Lampieur croisait en route se retournait. Mais Lampieur ne voyait personne et il n'attendait de personne le secours qu'il cherchait.

Ses pas, tout naturellement, le portèrent vers le

débit de Fouasse; Lampieur s'en aperçut. Il reconnut l'entrée du bar, ses vitres, le comptoir et n'y pénétra pas. Il prit à gauche, longea de nouvelles devantures et, intriguant par ses manières les gens qu'il rencontrait, se trouva rue Saint-Denis.

Entre ses façades grises, la rue traçait une perspective oblique et resserrée. Çà et là, des éclairages détachaient nettement de l'ombre les lignes des trottoirs, du sol, des maisons. Lampieur les contempla d'un air farouche et, à mesure qu'il avançait, il se sentait plus abattu...

Où allait-il? L'habitude qu'il avait de remonter cette rue le poussait devant lui. Pourtant ce n'était point à son travail que se rendait Lampieur.

Là-bas, une autre chose l'attendait et il se dirigeait vers elle, anxieusement, tandis que la question terrible qu'il se posait devenait plus pressante et lui faisait hâter le pas.

Durant le court trajet que parcourut Lampieur pour arriver à la hauteur de la boulangerie, cette question l'assiégea si étroitement qu'il faillit s'arrêter en route et se laisser tomber par terre dans le ruisseau. Pourquoi souffrait-il à ce point? La vision de tout à l'heure crevait en lui et le gorgeait de sensations abjectes. Il n'en pouvait plus supporter le goût ni l'atroce répulsion. Ses jambes se dérobaient. Ses yeux s'emplissaient de vertige. Il étouffait. Il gémissait. Il aurait préféré mourir vingt fois plutôt que vivre dans de telles condi-

tions et il était pris d'un effroi sans limites à l'idée que, peut-être, il devrait approcher une plus secrète et plus abominable horreur.

C'est que, maintenant, Lampieur s'accusait d'être l'auteur de sa propre détresse et qu'il désespérait, même en cédant aux plus cruels remords, de fléchir le destin. Il regrettait son crime. Il en avait un débordant dégoût. Sa conscience se révoltait... Pouvait-il s'abaisser davantage? Il l'aurait fait. Il se serait traîné sur la tombe de la vieille pour y verser des larmes si, en échange, on lui avait promis quelque repos. Sa lâcheté ne s'opposait à aucune humiliation. Elle les désirait toutes au contraire. Elle implorait de lui venir en aide, de l'épargner... Etait-il responsable? Dans son incohérence, Lampieur se raccrochait aux plus faibles soutiens. Il appelait au secours mille preuves criantes de son ancienne honnêteté: ce n'était pas de sa faute s'il avait commis un tel crime! Avait-il pu prévoir qu'il en serait, un jour, si affecté?

Il ne demandait pas grand-chose, au fond! Un moment de répit... une minute, une seconde... Ne le voulait-on pas? Pourquoi ne le voulait-on pas? Est-ce qu'on ne voyait pas, à ses supplications, qu'il était tout à fait sincère?... Par pitié! Il se mettrait à genoux. Il se frapperait la poitrine. Il se mortifierait de mille façons... Allait-on le repousser? Allait-on exiger de plus durs châtiments? Il y souscrivait à l'avance... Comment? Ce n'était pas assez? Qu'attendait-on de

lui? On n'avait qu'à le dire. Il était prêt à obéir... il ne discuterait pas.

« Va, marche! » sembla lui ordonner alors une voix qui résonna jusqu'en ses fibres les plus intimes.

Lampieur baissa la tête et continua d'avancer. Il arriva devant la boulangerie, en poussa rudement la porte, descendit dans la cave.

Un ouvrier, qu'il ne connaissait pas, se trouvait dans la cave.

— C'est toi, questionna-t-il, qu'il a fallu que je remplace?

— C'est moi, dit Lampieur.

Il se dirigea vers un mur, gratta, enleva une grosse pierre, prit l'argent qui était dessous et, plongeant dans une poche cet argent, il s'en alla rapidement, sans même répondre au bonsoir stupéfait qui accompagna sa sortie.

Dehors, Lampieur n'eut pas grand-route à faire pour aller jusqu'à la maison qu'il éprouvait le besoin de revoir. Il s'approcha de cette maison, en examina longuement la façade, puis la porte, se recula, changea plusieurs fois de trottoir... Il y trouva presque un soulagement à sa détresse ou, du moins, celle-ci parut céder la place à des souvenirs si précis qu'ils absorbaient Lampieur dans sa contemplation et l'arrachaient comme à lui-même.

— Oui, oui, grommela-t-il.

Cette porte, jadis, s'était ouverte. Lampieur l'avait

refermée derrière lui. Il se rappela le bruit sec du cordon et celui du déclic qui répondirent à son coup de sonnette... Puis il était entré; il avait suivi le couloir, en était arrivé au bout... Quels souvenirs! Ils s'enchaînaient exactement; ils conduisaient Lampieur le long de cet affreux couloir. Ils lui faisaient revivre les minutes qui avaient précédé son crime, et l'atmosphère dont Lampieur se sentait entouré prenait sur lui tant de puissance, qu'il s'attendait, parfois, à ce que cette porte s'entrebâillât encore et lui livrât passage... Alors il s'écartait d'un pas ou deux... il gagnait le trottoir d'en face et, s'efforçant de contenir l'exaltation lugubre qui s'emparait de lui, il débitait d'étranges paroles et ne pouvait pas s'empêcher d'aller et de venir tout en gesticulant.

Devant une telle maison, il n'était pas possible que l'on ne remarquât pas Lampieur. Des voisins le virent. Ils l'observèrent, et, l'un d'entre eux se décidant à l'aborder, Lampieur ne le reconnut pas et continua son manège. Les voisins disparurent. Ils rentrèrent chez eux, mais, de l'étage qu'ils habitaient, ils s'installèrent à la fenêtre et échangèrent des réflexions... Que faisait là cet homme? Etait-il ivre? Ils suivaient son étrange va-et-vient dans la rue, le regardaient se démener, s'arrêter, se remettre à marcher. Pourquoi se livrait-il à de pareilles démonstrations? Ils n'osaient s'avouer leurs pensées et tous avaient la même. Cela les indigna.

— Hé! s'il vous plaît, cria celui qui avait abordé Lampieur, faudrait ficher votre camp, n'est-ce pas?

Lampieur leva la tête... il distingua, penchés à la fenêtre, ces gens qui l'épiaient et il resta debout sur un trottoir, à les fixer d'un œil perçant et soupçonneux.

— On irait chercher les agents! glapit une voix de femme.

— Les agents!... répéta Lampieur. Oh! les agents!...

Il éclata d'un rire stupide et, haussant les épaules, fit pourtant mine de s'éloigner. D'autres fenêtres s'étaient ouvertes. D'une façade à l'autre des exclamations, des réponses, des lambeaux de phrases se croisaient. Lampieur comprit son imprudence; il pressa l'allure, se sauva, se mit presque à courir et, tournant l'angle de la première rue qu'il rencontra, il gagna le boulevard de Sébastopol et le descendit à grands pas...

XXIII

Il n'était guère plus de onze heures quand Lampieur descendit le boulevard de Sébastopol et il ne lui fallut pas cinq minutes, malgré le long crochet qu'il fit, pour se retrouver, rue Saint-Denis, à la hauteur du square des Innocents. Là, seulement, il reprit confiance et un soupir d'étrange satisfaction s'exhala de sa poitrine... Lampieur marcha moins vite; il contourna le square et, se promenant dans les environs, l'image de Léontine remplaça peu à peu celle de la vieille femme et lui donna moins de tourment. C'était ici, devant de louches entrées d'hôtel, aux escaliers étroits et encaissés, que Léontine et ses semblables opéraient leur trafic. Lampieur se mit à sa recherche. Il interrogea plusieurs filles, les dépassa, s'égara dans des rues puis, revenant sur ses pas, attendit, sans bouger de place, que le hasard lui envoyât celle qu'il voulait voir et servît son projet.

Il y avait, en effet, bien des chances pour que la

malheureuse gagnât bientôt un de ces singuliers hôtels. Lampieur vit Mme Berthe y conduire un passant. Il reconnut, un peu plus tard, Renée... Mme Berthe descendit. Elle revint, presque sur-le-champ, dans la compagnie d'un autre homme et Lampieur s'écarta de l'endroit où il était, afin qu'elle ne le reconnût pas... Un peu partout, dans ce quartier dont les resserres et de vagues entrepôts n'ouvraient qu'après minuit, des filles postées au croisement des rues proposaient leurs services. Lampieur en ressentit une amère humiliation. Il imagina Léontine s'employant comme ces filles à une très basse besogne, et une espèce de jalousie l'irrita brusquement contre elle et la lui rendit odieuse.

— Pssst! pssst! Hep! lui jeta, du trottoir opposé, une femme qui l'avait aperçu.

Lampieur n'eut pas l'air de l'entendre. Il tira de sa poche une cigarette, l'alluma et, s'appuyant du dos à un mur de la rue, il fuma et courba la tête. Qu'espérait-il de Léontine? Que voulait-il lui dire? Elle le dégoûtait à présent... Elle ressemblait trop à ces mornes prostituées qui, battant le trottoir, s'offraient au premier homme venu et ne faisaient pas, entre cent, de différence. Il en eut presque la nausée et il songea qu'il avait tort de ne pas s'en aller, ni de ne pas tenter, ailleurs, de refaire seul sa vie.

C'était là son projet. Lampieur, fouillant dans sa veste, à gros doigts, palpa l'argent qu'il y avait placé.

Le contact des billets de banque lui rappela son crime et les moments affreux qu'il venait de connaître. Lampieur se roidit: il retrouva toute sa rudesse, puis il pensa à Léontine et reporta sur elle mille souvenirs et s'y abandonna... Ces souvenirs avaient encore du charme pour Lampieur. Ils lui permettaient d'entrevoir une existence possible, si Léontine acceptait de s'enfuir avec lui. Ne le lui avait-elle pas proposé? Lampieur avait hâte de s'enfuir... L'argent qu'il cachait dans sa poche l'y aiderait. Mais il fallait que Léontine l'accompagnât. Sans elle, il n'était bon à rien... il souffrait trop. Il se tourmentait trop. La journée qu'il avait vécue l'accablait. Il n'aurait pas eu le courage d'en supporter une autre. C'était au-dessus de ses forces et il eût renoncé à tout plutôt que de devoir passer une seconde fois par les transes de cette exécrable journée.

Cependant, Léontine ne se montrait point et Lampieur se demandait, avec inquiétude, si elle n'avait pas, la première, mis à exécution le plan qu'il projetait. Cela le consterna. Mais il se ressaisit et, lançant devant lui sa cigarette, il en alluma machinalement une autre et traversa la rue... Il y avait un bar, un peu plus haut. Lampieur le fouilla du regard, puis il se remit à circuler et à examiner l'intérieur de chaque bar qu'il trouvait sur sa route... Allant ainsi et s'arrêtant à la porte des moindres débits, Lampieur erra dans le quartier, et, à mesure que ses illusions l'aban-

donnaient, il pensait davantage à Léontine et se reprochait sombrement de l'avoir, par sa faute, contrainte à s'en aller.

Qu'elle fût une fille pareille à celles qu'il croisait en chemin et avilie comme elles, Lampieur n'en était plus honteux. Il oubliait son juste écœurement. Il n'avait plus de jalousie ni de colère. Que lui importaient tant d'ignominies? Il était prêt à les excuser chez Léontine, à les tolérer, à les accueillir sans compter et à n'y faire aucune allusion. C'était encore par sa très grande faute que Léontine avait repris son ancienne vie et, devant elle, il estimait, avec sévérité, qu'il en était coupable et il s'en accusait...

A la fin, Lampieur, se chargeant de mille torts et les exagérant comme à dessein, perdit tout contrôle sur lui-même. Où qu'il portât ses pas, il ne trouvait pas Léontine. Elle n'était nulle part. Il avait beau pousser plus loin et stationner ici ou là, près des hôtels, près des bistrots, d'autres filles que celle qu'il cherchait venaient à lui. Il les écartait, en silence. Ces filles, qu'il avait plusieurs fois croisées, le reconnaissaient et elles n'insistaient pas. Elles le laissaient poursuivre sa ronde extravagante. Elles ne s'en occupaient point et Lampieur, les voyant s'éloigner, se disait, avec une infinie détresse, que personne désormais ne s'intéresserait à lui.

Cela porta au comble le sentiment d'égarement où il était et il souffrit de se sentir dans un isolement si

absolu. Pourquoi s'obstiner davantage? Lampieur n'opposa plus de résistance à rien; il suivit des trottoirs, entra et s'assit dans des bars, se leva, s'en alla, et, minuit puis la demie sonnant, des magasins s'ouvrirent, sans qu'il s'en aperçût.

... Quelquefois, cependant, dans les débits dont il poussait la porte, Lampieur voyait toutes sortes de gens réunis à des tables et vidant des chopines. Il ne comprenait pas pourquoi ces gens se trouvaient là. Pourquoi le regardaient-ils s'approcher du comptoir et boire d'un trait le petit verre de rhum qu'il se faisait servir? Il soupçonna ces gens de savoir où était Léontine. Puis il buvait un second petit verre... un troisième petit verre... et il changeait d'établissement en gardant, dans l'esprit, la secrète conviction que personne n'ignorait où se trouvait la malheureuse et qu'on faisait exprès de ne pas le lui dire. Cette conviction s'implantant plus profondément en lui, Lampieur en déduisit qu'il devait encore supporter mille maux avant de rencontrer Léontine. L'idée qu'elle n'était qu'une fille publique s'accentua. Lampieur ne s'y déroba point. Il développa cette idée, au contraire, avec une sorte d'âpre détresse et de plaisir honteux. A ses yeux, nulle honte n'était assez complète. Est-ce que ces gens n'en avaient pas conscience? Lampieur les considérait longuement. Il les comptait. C'était des travailleurs des Halles à qui, certainement, comme les autres, Léontine s'était offerte.

L'image de cette fille mêlée à tous ces hommes humiliait Lampieur; elle le déchirait, et il tenait précisément à ce qu'elle l'humiliât et le déchirât davantage. De cette façon, quand il retrouverait la malheureuse, Lampieur jugeait qu'il en aurait payé, au prix, le droit de partir avec elle et de mener une nouvelle existence... Le dégoût, l'abjection, la honte, il devait les connaître... Sa lâcheté les lui rendait indispensables et, petit à petit, il s'en accommodait, comme d'une nécessité étrange de vie ou de mort à laquelle on n'échappe pas.

XXIV

Toute la nuit, s'appliquant à déchoir et finissant par y puiser une sombre satisfaction, Lampieur traîna dans les débits des Halles et s'enivra grossièrement. L'idée qu'il rencontrerait Léontine, après avoir subi pour elle les plus cruelles épreuves, l'illuminait et prenait, peu à peu, sur son esprit, la force d'une certitude. Lampieur était donc sûr de revoir Léontine. Et cette idée, qu'il devait à l'ivresse, lui semblait naturelle et elle le soutenait.

Mais quelles épreuves avait-il donc encore à supporter avant de rencontrer cette fille et la décider à s'enfuir? Il ne le savait pas. C'était affaire entre sa conscience et une sorte de justice lointaine et confusément prête, selon le cas, à s'émouvoir ou à demeurer inflexible. Lampieur s'en remettait à elle. Il souscrivait d'avance à la part de souffrances qu'on lui assignerait, et le calcul qu'il avait fait, en allant au-devant des plus mornes abjections, le rassurait et le

poussait à croire qu'on lui en tiendrait compte.

Léontine devenait de la sorte, pour Lampieur, l'image de son expiation et de sa délivrance, et il se retenait d'autant plus fermement à elle qu'il voulait quitter ce quartier et dépister l'action de la police. Il n'avait pas d'autre désir... En ce moment, surtout, l'espoir que Léontine pouvait l'aider et le seconder dans la réussite de son projet l'encourageait à en prévoir l'exécution. Cependant, il se faisait tard, le jour vaguement allait naître et Léontine, qui restait introuvable, empêchait Lampieur de s'arrêter à rien.

Dans les rues, où il coudoyait des porteurs, il avançait péniblement. On le heurtait. Des gens le bousculaient. Il ne s'en fâchait pas... Il s'effaçait: il cédait chaque fois la place puis il repartait, d'une démarche hésitante, en évitant de se mêler à la foule silencieuse qui se pressait aux alentours des hautes voitures et qui les déchargeait.

En avançant ainsi, Lampieur changeait fréquemment de trottoir et, comme il était ivre, il décrivait parfois d'invraisemblables zigzags et s'en apercevait. Mais cela ne l'empêchait pas aussitôt de revenir à Léontine et de se dire qu'il la retrouverait. Au besoin qu'il avait de la revoir s'ajoutait l'idée fixe d'un homme pris de boisson. Elle suffisait à Lampieur. Elle le guidait, malgré qu'il titubât, vers Léontine, et il n'en douta plus quand, à la suite d'écarts et de détours

extravagants, il reconnut le petit bar voisin de la boulangerie où il allait chaque matin.

Là, dans ce bar, Léontine l'attendait autrefois. Lampieur entra. Il regarda de haut la clientèle de pauvres gens qui l'entourait et, simplement, avec un balancement d'ivrogne, il contourna deux ou trois tables et vint donner miraculeusement contre une dernière, à laquelle Léontine était assise, devant un café crème.

— C'est moi, dit Lampieur.

Il prit une chaise et, se laissant tomber dessus, bâilla et demanda:

— Tu veux boire autre chose?

— D'où venez-vous? s'étonna Léontine.

— Là-bas!... répondit-il, des Halles...

Elle se leva.

— Garçon! appela Lampieur.

— Non... j'ai payé... murmura-t-elle. Sortons d'ici, on ne serait pas tranquilles.

Lampieur suivit, avec docilité, Léontine hors de la salle, et il n'était pas le moins du monde étonné de cette providentielle rencontre. Elle lui paraissait être tout ordinaire. Seulement, dès qu'il fut dans la rue, son exaltation décrut et il n'osa plus faire un pas de peur que les gens qui l'avaient menacé, dans la nuit, de prévenir la police, n'y eussent réellement été.

— Vite!... Vite!... lui jeta Léontine.

Elle tira Lampieur par une manche de son vêtement et ajouta très bas:

— Il ne faut pas rentrer chez vous, maintenant.

— Je m'en doutais... répliqua Lampieur. Ils sont allés chercher les flics?

Léontine se détourna.

— Bon! bon!... dit-il. Je sais.

Il se hâta, du mieux qu'il put, d'obéir à la pauvre fille et, en marchant à côté d'elle, il lui confia:

— J'ai les sous... Comprends-tu?... Alors on n'a qu'à prendre une chambre dans un hôtel jusqu'à ce soir... T'en connais un, d'hôtel? J'ai à te parler.

— De quoi? questionna-t-elle, tout en guidant Lampieur.

Il expliqua:

— J'ai à te parler, n'est-ce pas?... à cause des sous...

— Mais je n'en connais pas, d'hôtel... se récria Léontine, et puis je vais partir. Je ne peux pas rester près de vous.

— Comment?

— Non... j'ai seulement voulu vous avertir, balbutia la malheureuse, qu'il valait mieux vous en aller d'ici, et ne plus jamais revenir... Laissez-moi, à présent... Sauvez-vous, seul... Vous en avez encore le temps...

— Penses-tu!... grogna Lampieur. Seul, je ne m'en irai pas...

— Vous êtes fou!

— C'est impossible, dit-il.

Le jour, qui éclairait les façades grises et les toitures, grandissait. Contre les devantures des magasins, les murs, les portes cochères, il étalait crûment aux yeux des salissures de boue, des entailles dans le plâtre, mille dessins, de grossières inscriptions, et chaque objet qu'il frappait de sa neuve lumière en était comme flétri.

Lampieur eut un moment d'horrible lucidité.

— Ils viendront, déclara-t-il, ils m'arrêteront.

— Il faut fuir, le pressa Léontine.

— Avec toi?

— Partez!

Il secoua la tête et, à demi dégrisé:

— J'avais pensé, murmura-t-il d'une voix plaintive, que tu aurais pitié... que tu m'accompagnerais.

Léontine répondit:

— Je ne pourrais plus.

— Alors, tant pis... conclut Lampieur.

Et il regarda devant lui, d'un air sombre, tout en ne quittant pas Léontine d'une semelle dans la direction qu'elle suivait.

Où allait-elle? Lampieur n'en avait nul souci. Pour l'instant, son unique secours était dans Léontine et il se promettait de ne pas se séparer d'elle un seul instant. Que lui importait autre chose! Il se disait qu'il finirait par l'attendrir, qu'elle s'apitoierait sur son sort. Elle n'était pas une méchante fille. Elle céde-

rait, elle accepterait tout à l'heure de se sauver avec lui. Pourquoi semblait-elle s'en défendre? Lampieur ne voulait pas admettre qu'elle fût sincère. Il y avait, à son avis, dans les façons de Léontine, quelque chose qu'il n'expliquait pas, qu'il ne comprenait pas... Il n'était plus ivre, cependant...

Il marchait droit, il reconnaissait la rue où il était, il savait à quelle autre rue elle conduisait et il cherchait à percer les desseins de Léontine.

Tout à coup, celle-ci s'arrêta.

— Là-bas! fit-elle.

Lampieur distingua, parmi les passants, plusieurs individus en chapeau rond qui sortaient d'une buvette et qui venaient à leur rencontre.

— Ne t'arrête pas, souffla Lampieur à Léontine, on va passer près d'eux sans faire semblant.

— C'est eux... murmura celle-ci, je les ai déjà vus cette nuit dans le bar... ils savent votre nom... Je les ai entendus qui le demandaient au patron avant que vous n'arriviez.

— Va... va... ordonna-t-il. Prends sur le bord du trottoir... ils me verront pas derrière toi. Y a qu'à pas avoir l'air qu'on sait qu'ils me cherchent et faire comme si on se parlait.

— J'ai peur, avoua Léontine.

Lampieur, plongeant ses deux mains dans les poches, tressaillit... Il observa pourtant, hargneusement:

— T'aurais pas discuté mon plan, on n'en serait

pas là... Ah! nom de Dieu... S'ils ne me ramassent pas, ce sera la veine...

— On n'a pas le choix, gémit Léontine.

— Va toujours!... gronda-t-il.

Ils firent, de la sorte, quelques pas, en surveillant, avec une horrible impression de crainte, les moindres gestes des agents en civil, et, plus ils avançaient vers eux, moins ils avaient l'espoir de tromper leur vigilance.

Lampieur, le long des murs, découpait une silhouette pesante: il tremblait, il était d'une pâleur affreuse et ses regards, sous le bord mou de sa casquette, essayaient sans y parvenir de déguiser l'effroi dont ils brillaient.

— Ils me reconnaîtront... prononça Léontine. Ils vont me reconnaître...

Lampieur poussa un long soupir.

— Attention! C'est maintenant, prévint-il, qu'on passera ou qu'on sera faits... S'ils nous voient nous amener, on est bons...

— Les vaches! dit Léontine.

Ils étaient à cinq ou six mètres des agents et ceux-ci avaient l'air de se promener, innocemment, entre les boutiques qui, de chaque côté de la rue, ouvraient. Des commis enlevaient les volets des devantures. Une petite bonne se dirigeait vers la marchande de lait avec une bouteille vide. D'autres portaient les journaux du matin, du pain, des provisions.

— Doucement, doucement, fit Lampieur entre ses dents.

Les agents ne les avaient encore point remarqués. Ils tenaient, à eux trois, le milieu de la rue et ils jetaient, tantôt à droite, tantôt à gauche, des coups d'œil lents et interrogateurs.

— Ah!... chuchota Lampieur, ils se rangent pour la voiture...

C'était un fiacre de nuit qui rentrait au dépôt et qui, par une sorte de chance, obligea les agents à le laisser poursuivre sa route et céder une partie de la chaussée. Derrière ce fiacre, Lampieur et Léontine hâtèrent le pas. Ils se dépêchèrent d'avancer, et ils se croyaient, l'un et l'autre, déjà hors de danger quand Lampieur, à qui quelqu'un toucha l'épaule, se retourna.

— Quoi! quoi! balbutia-t-il.

Léontine l'appela.

— Vous aussi... dit une voix. Restez! Et pas de scandale!

Lampieur se laissa mettre les menottes sans opérer de résistance, puis on le poussa rudement en avant et il n'osait pas regarder Léontine qui marchait à ses côtés et qui pleurait sans bruit.

Brumes

© Editions Albin Michel 1935

A André Billy

I

Il n'était que trois heures de l'après-midi, mais une petite brume roussâtre flottait entre les antiques et sordides masures de la rue des Bouchers dont les façades aux frontons à redans et les toits de tuiles noires suintaient d'humidité. Sur les trottoirs, sur les pavés, la même humidité visqueuse faisait briller la terne lumière du jour. Vers le porche de la haute tour de briques des Réguliers, des degrés flanquaient un côté de la rue qui suivait la déclivité du terrain et formait une espèce de cuvette pleine d'une eau croupissante, semée de détritus.

C'était l'endroit le plus animé de ce quartier que, depuis des années, la municipalité avait inscrit au programme des démolitions sans jamais donner suite à son projet. Les crédits alloués se trouvaient reportés tous les ans aux travaux d'agrandissement du port et, soit qu'il y eût à cette substitution quelque raison d'intérêt général ou de combinaisons particulières, soit

que, par une sorte d'obscure soumission au vieil esprit qui régissait encore cette partie de la ville, personne ne se souciât de lui porter le premier coup de pioche, les choses demeuraient en l'état.

D'ailleurs, outre la Tour des Réguliers qui remontait au XII^e^ siècle, on comptait, parmi les ruelles tortueuses aboutissant comme des rigoles à la cuvette de la rue des Bouchers, plusieurs belles demeures assez bien conservées, l'Hôpital Sainte-Gudule appelé la Maladrerie, le château Kipdorp, l'Hôtel dit des Maçons et un énorme pan, à peu près démantelé, des anciennes fortifications. Il suffisait de prendre, à droite de la Maison de Ville, la direction des quais et d'errer un moment à travers toutes ces voies compliquées et secrètes pour comprendre à quel point il était difficile de vouloir en changer la disposition. On n'aurait pu venir à bout d'un pareil labyrinthe qu'en le jetant à bas, mais c'eût été supprimer en même temps les plus curieux et les plus anciens monuments qui s'y trouvaient, soudés inextricablement les uns aux autres, ou rattachés entre eux par quantité de constructions branlantes, bâtardes et misérables qui leur servaient de porte-à-faux en leur assurant l'équilibre. Aux yeux des armateurs, des banquiers, des bourgeois, des touristes, ce quartier constituait un endroit de promenade qui, selon ce qu'on y cherchait, permettait aux gens sages de s'absorber en une pittoresque rêverie et aux autres d'assouvir leurs instincts. Une ligne de

démarcation assez nette semblait être tracée, par la rue des Arquebusiers, entre ce que les premiers souhaitaient de trouver en ces lieux et ce que les seconds brûlaient d'y découvrir, car, à main droite de cette artère, se succédaient les vieilles et riches habitations à façades peintes et à pignon, les hôtels des corporations, la chapelle et la cour, aux sombres grilles, de Sainte-Gudule et, à main gauche, descendant vers le port, les ruelles malfamées de Vénus, des Trois-Jambons, du Fossé-aux-Remparts, de la Gouttière, d'Une-Seule-Personne et des Bouchers: c'était par cette dernière voie qu'on passait sous le porche de la sinistre Tour des Réguliers avant d'arriver aux bassins.

Les bassins, à eux seuls, composaient, avec leurs hangars, leurs cargos, leurs paquebots et les immeubles des compagnies, une grouillante et prodigieuse cité dont les échos retentissaient jusqu'au cœur de la ville. De la rue des Bouchers, on percevait les sifflements des remorqueurs et parfois, entre les roulements des trams et des fardiers, leur sourd et rude halètement. La plainte prolongée des sirènes pénétrait elle aussi toute la rue, certains soirs de brouillard ou de pluie, d'un déchirement douloureux. On eût dit qu'à l'intérieur même des boutiques, chacun éprouvait brusquement une angoisse de départ. Si familiarisés que fussent les habitants avec ces lugubres appels qui, à toute heure du jour et de la nuit, s'élevaient du

port, personne n'en avait assez pris l'habitude pour ne pas se sentir aussitôt saisi d'une sorte de détresse, de désir sans nom. Les femmes surtout. Certaines se rappelaient leur arrivée dans le pays; d'autres, qui ne connaissaient pas la mer, évoquaient des voyages et ne parvenaient point pourtant à se faire une idée de l'existence qu'on mène à bord de ces immenses bateaux éclairés et mystérieux. Ceux qu'elles avaient pu voir partir se confondaient dans leurs mémoires avec ces chimériques présences qui vous frôlent en rêve et soudain disparaissent. Elles eussent juré qu'ils ne reviendraient plus. Enfin, parmi ces créatures, il en était qui se tourmentaient sans espoir car la vie les avait à jamais ancrées dans cette rue basse où elles s'enlisaient chaque jour davantage, pour y pourrir définitivement. Alors presque d'eux-mêmes les phonographes se mettaient en marche et la rue s'emplissait d'une kermesse désespérée. Tous jouaient à peu près le même air. C'était lugubre, et lorsque, au fond de son bar, Feempje-à-la-main-coupée voyait une fille entrer et lui présenter en silence un pichet, il comprenait qu'il valait mieux faire bonne mesure que vanter l'origine du demi-setier de whisky qu'il tirait d'un petit tonneau.

Feempje était Hollandais. Ses clients prétendaient qu'il avait dû, jadis, aux temps reculés des barons, tuer son père puisqu'il avait, comme les parricides, la main droite tranchée. Feempje riait de cette his-

toire et profitait de la crédulité qu'elle éveillait chez les plus innocents pour les plumer avec autant d'adresse que s'il avait eu quatre mains au lieu d'une. Son bar était situé contre la Tour; cela lui permettait d'être informé le premier de ce qui se passait sous la voûte que devaient emprunter pour regagner leurs bâtiments les matelots et divers personnages qui venaient boire chez lui. On affirmait qu'il appartenait à la police, mais ceux qui colportaient ce bruit le faisaient à voix basse tant ils redoutaient la vengeance de cet homme souriant et madré dont la perpétuelle bonne humeur n'inspirait confiance à personne. Il avait baptisé son établissement Montparnasse. On lisait, sous le transparent, en caractères gauchement tracés: *Lokal de Dans* et contre le carreau de la devanture: *Miss Flossie.* Car Feempje possédait une maîtresse qu'il obligeait à s'exhiber dans plusieurs numéros au cours de chaque soirée. Sa boîte se composait d'une première salle où était le comptoir, puis d'un corridor fermé par un rideau palpitant de perles et, enfin, d'un réduit assez vaste et vitré qu'il avait conquis sur la cour du misérable immeuble où il logeait. Un poêle de faïence qu'on allumait le soir, vers six heures, ornait le dancing, mais il en existait un autre, en fonte et de proportions moindres, dans la première salle: il brûlait toute la journée. Les murs de cette salle avaient été jadis peinturlurés par Feempje en personne, d'une couleur rouge qui don-

nait soif et qui rappelait aux ouvriers le ton du minium dont sont enduites pour les protéger de la rouille la coque et les parties en fer des bateaux. Le Hollandais s'était procuré les pots de cet enduit sans informer quiconque du marché qu'il avait dû conclure avec un couple de Japonais qui, par la suite, avait totalement disparu. La décoration de son bar lui revenait de la sorte à bas prix. Pour le dancing, Feempje, adoptant une autre méthode, avait profité du séjour de deux musiciens allemands qu'il employait dans son orchestre, et qui, rompus aux métiers les plus divers, maniaient aussi bien l'archet que le pinceau. Sur un fond vert presque agressif, on voyait des paquebots et des femmes nues, des palmiers, des fleurs exotiques, et une immense glace rongée par une manière de lèpre s'étendait le long d'un panneau. Au-dessus, des lanternes recouvertes de lettres chinoises. Trois nègres, travaillant quai du Rhin à décharger les navires, et un pianiste belge, à peu près décoloré par une maladie d'estomac, constituaient le jazz. Le Belge habitait en face du Montparnasse dans un logement tenu par une énorme commère couperosée, toujours ivre, qui louait la plupart de ses chambres à la semaine ou, plus souvent, à la journée. Ces chambres étaient sordides, comme, d'ailleurs, l'escalier et l'entrée du logement, mais la mère Kœtge ne s'en souciait guère car sa clientèle, composée de dockers, de coquins et de filles, n'éprouvait aucun besoin de propreté. Comparé

à ce bouge et aux boutiques à femmes qui occupaient, en une suite ininterrompue de petites loges meublées d'un lit, d'une cuisinière et d'une table de toilette, les deux côtés de la rue, le bar de Feempje faisait figure d'établissement de luxe. Les consommations n'y étaient cependant pas plus coûteuses que dans les autres estaminets de la rue de Vénus, par exemple, ou de l'infect passage d'Une-Seule-Personne dont les ordures ménagères restaient fréquemment près de quarante-huit heures devant les portes, sans qu'un boueux les enlevât.

Il fallait voir, le samedi soir, à la fermeture des chantiers maritimes, la fine fleur des ouvriers du port en cotte bleue et des débardeuses, qui portaient sur la tête des mouchoirs rouges à pois blancs, se réunir pour festoyer. Des grognements de galoches mettaient la rue en joie. Feempje possédait lui aussi des galoches, mais, comme il devait, particulièrement ce soir-là, faire sa police, tout en servant à boire et en veillant au poêle, il arborait à son poignet tranché un redoutable crochet en fer, fixé par un étui et des lanières de cuir à son musculeux avant-bras. D'un coup de ce crochet, il eût défoncé la poitrine du plus dangereux adversaire. C'était une arme qu'un pareil instrument. On le savait. On n'insistait pas. Au demeurant, Feempje ne s'en servait que pour frapper le zinc de son comptoir quand des ivrognes commençaient à se quereller ou encore pour heurter, avec un

rien d'humeur, le marbre d'une table à laquelle un client oubliait de payer. Ce robuste et gros homme avait une manière à lui d'être compris par tout le monde. Invariablement coiffé d'une étonnante casquette anglaise de drap verdâtre, il ne portait jamais de veston. Une chemise kaki à poches plaquées sur la poitrine moulait son torse adipeux et puissant. Avec son cou nu, son visage empâté par l'alcool, ses épais sourcils, ses yeux clairs, enfoncés dans de sombres orbites, avec on ne savait au juste quoi de trivial, de cruel, de jouisseur et d'inquiétant au fond du regard, ce personnage était de ceux qu'il suffisait de voir une fois pour se le rappeler. Ce n'était point son bar ni son orchestre, ni l'atmosphère de lourd et bestial plaisir qui attiraient les femmes: c'était lui, Feempje. Il exerçait une hystérique fascination. Quelques-unes de ces malheureuses baissaient les yeux, secouées d'un rire canaille, à l'idée qu'il eût pu les saisir de son crochet et les attirer contre sa poitrine. Il entrait dans la sensation qu'elles imaginaient un mélange d'horreur et d'extase pour son énorme main vivante et pour son avant-bras mutilé. La chaleur de la chair et le froid du métal, en même temps que leur double contact, les oppressaient. Or Feempje ne s'occupait jamais des femmes. C'est pour l'une d'elles, jadis, lorsqu'il naviguait sur un cargo de la Compagnie des Indes de Rotterdam, qu'il avait perdu la main droite, et il s'en souvenait comme si la scène avait eu lieu

la veille. Feempje était jeune alors. Il s'était amouraché de la serveuse du Bar Baltic, à Amsterdam, dans le quartier du Kolk, et cette fille, qu'il avait au début terrorisée, s'était libérée de son joug durant un de ses voyages. Au retour, Feempje l'avait cherchée. Il s'était mis, quinze jours durant, à sa poursuite et avait fini par la découvrir au bras d'un matelot allemand. Les deux hommes s'étaient empoignés. Puis, après une bagarre épique au cours de laquelle l'Allemand avait eu un œil arraché, la fille s'était enfuie. Feempje, ne pouvant vivre sans elle, avait refusé de reprendre la mer et s'était plusieurs fois rencontré avec cette créature qu'aucune menace, aucune supplication n'avait fléchie. Il n'était plus rien devant elle. Sa force, sa brutalité lui inspiraient une sorte de honte. Il avait beau se soûler et se jurer qu'il posséderait, avant de l'étrangler, cette femme, à peine en sa présence il perdait ses moyens. Elle était revenue au Baltic. Feempje l'avait suivie dans l'établissement et s'y enivrait chaque nuit. Cela faisait certes l'affaire du tenancier, mais le soir de la Saint-Nicolas — qui est la grande fête en Hollande — Feempje s'était mis à boire plus que de coutume et, comme la serveuse déclinait ses avances, il avait commencé à briser des verres à coups de poing. Il frappait et voyait son sang ruisseler sur la table. Après les verres, il cassa la carafe. Personne n'osait s'interposer et lui-même ne sentait, n'éprouvait aucune douleur. Une excitation insensée s'était empa-

rée de son cerveau, et jusqu'à ce qu'on eût prévenu l'homme de police en faction dans la rue, sa folie ne le quitta point. On le mena à l'hôpital. Il y passa onze jours et en sortit, par un jour froid d'hiver, blême, dégoûté de l'amour et amputé d'une main. La femme responsable de cette pénible histoire avait essayé de lui rendre visite; il s'y était refusé, et comme, dans le vieil argot d'Amsterdam, *Feem* signifie « main », il avait accepté le surnom de *Feempje,* quitté la ville et fait sa vie ailleurs sans jamais se permettre, même ivre mort, une allusion à sa stupide mutilation.

Ce soir-là, vers trois heures, l'homme au crochet regardait, à travers les vitres de son bar, le soir tomber. Plusieurs individus suspects, qu'il savait être des marchands de drogue, se tenaient postés près de la Tour, attentifs ainsi que tous les soirs aux passants. Selon que ces derniers portaient ou non un ruban à la boutonnière de leurs pardessus, les pisteurs savaient qu'ils pouvaient les suivre ou s'écarter d'eux sans avoir l'air de comprendre. Des chasseurs d'hôtel, des garçons de café, un vieux monsieur très propre aux guêtres claires, une herboriste de la rue aux Remparts et cinq ou six marchandes à la toilette composaient le gros de leur clientèle. Il y avait également Jorris, qu'ils ravitaillaient quand il arrivait, mais beaucoup plus tard, avec sa petite cuisinière de faïence attachée

autour du cou par une courroie. Jorris était un marchand de saucisses et de choucroute qui allait toute la nuit de bar en bar. On le voyait sans cesse pressé. Un tablier de cuir l'empêchait de brûler ses vêtements aux braises du fourneau et, quand il courait dans la rue, on pouvait le suivre à la gerbe d'étincelles qui étoilait l'ombre derrière lui. Feempje connaissait Jorris de longue date et savait qu'il appartenait à la police secrète, grâce à laquelle il pouvait se livrer sans crainte à sa coupable industrie. Durant un certain temps, Feempje avait trafiqué du même métier puis il avait jugé préférable de s'abstenir par crainte d'une dénonciation. Mieux valait de beaucoup, pour lui, compléter, de temps à autre, la somme que des grossistes cherchaient à réunir lorsqu'un arrivage plus important que celui qu'ils attendaient leur était annoncé. Diverses avances, habilement faites, avaient ainsi triplé en quelques jours les mises de fonds de Feempje sans qu'une seule fois ce dernier se compromît en rien.

Le Hollandais regardait donc la rue et suivait machinalement des yeux chaque passant. Il vit ainsi la mère Kœtge sortir de son antre et se diriger, en raclant les pavés de ses sabots, vers la boutique de l'épicier. La vieille femme tenait à la main un cruchon qu'elle allait faire emplir de whisky. Tous les jours, entre chien et loup, elle accomplissait le même trajet avec le même cruchon, et sur sa trogne, hébétée par l'alcool, on pouvait lire une morne jubilation.

Feempje cogna de son crochet le carreau du bar et adressa à l'ivrognesse un petit geste d'amitié. La mégère répondit par un hideux sourire. Puis ce fut le tour d'une fille, qui s'appelait Lulu-la-Parisienne, de s'acheminer, en longeant la devanture du Montparnasse, vers le porche de la Tour. C'était une créature déconcertante. Tantôt gaie, tantôt triste, elle tranchait, par ses sautes d'humeur, sur la placidité de ses semblables. Elle portait un tailleur bleu marine, des bas de soie et d'élégantes chaussures basses vernies. Un cache-nez beige et rose lui entourait le cou. Feempje s'abstint de la saluer. Il détestait la Française, qui l'avait, une nuit, traité en plein dancing d'indicateur. Sans le protecteur de Lulu, la malheureuse eût payé cher un pareil écart de langage, mais Feempje devait compter avec cet homme qui possédait dans le quartier huit « magasins ». Tunisien d'origine, François-le-Balafré vivait comme un caïd. Lulu n'était pas son unique femme. Chacune de ses huit locataires lui versait sur ses gains une part qu'il empochait, outre la somme du loyer. C'était lui qui avait donné aux boutiques le nom de « magasins ». Dans son pays, on les désignait par ce mot mais il y avait d'autres façons de les appeler. Feempje, par exemple, en souvenir de ses anciens voyages, disait en parlant d'elles « les baraquettes », et ceux qui avaient fait escale à Port-Saïd le comprenaient. Cependant « baraquettes, magasins, boutiques, lokal » ne changeaient rien aux

choses. Nul n'ignorait de quoi il s'agissait. Ces diverses dénominations ne faisaient qu'apporter un peu d'exotisme et de couleur au langage de la rue.

Or la rue était calme. Les lumières des petites loges occupées par les femmes répandaient le long des trottoirs leurs molles traînées luisantes. Dans ces loges, des brocs d'eau chauffaient sur de larges fourneaux, et à travers les vitres, dont les rideaux, ornés de faveurs bleues ou roses, étaient largement écartés, on apercevait, peintes et très dignes, des créatures qui, lorsqu'un passant s'arrêtait, cognaient à leurs carreaux toutes ensemble et lui faisaient signe d'entrer.

II

Il y avait près d'une heure que Feempje, assis à son comptoir, observait les allées et venues du dehors quand il aperçut un vieil homme qui, s'étant approché du logement de Kœtge, s'en éloignait à pas furtifs. Feempje n'avait jamais vu ce personnage dans le quartier et, chose encore plus surprenante, il ne s'expliquait point par quel côté il était arrivé. D'habitude rien n'échappait à Feempje des moindres faits qui pouvaient se produire dans la rue. Il entendait normalement qu'un homme qui tournait le dos à la Tour avait pris, sur les quais, la ruelle du Puits-Perdu, puis s'était engagé sous la voûte et l'avait traversée pour remonter le long de sa devanture. Si l'homme marchait au contraire dans la direction des Réguliers, le chemin qu'il avait suivi était facile à retracer. Enfin, quand il déboulait, presque à hauteur du Montparnasse, dans la rue des Bouchers, le tenancier du bar reconstituait aussitôt par les ruelles d'Une-Seule-Per-

sonne et de Vénus l'itinéraire qu'il avait adopté. Il n'existait point de chemin en dehors de ces trois-là, et si le vieillard, comme on était forcé d'en convenir, avait emprunté le premier, il demeurait inexplicable que Feempje ne l'eût point vu. Quoi qu'il en fût, l'inconnu se trouvait là. Il avait au surplus l'air de connaître les lieux. En effet, après avoir exploré d'un coup d'œil méfiant l'intérieur de plusieurs baraquettes, il fit lentement demi-tour puis changea de trottoir. Feempje put alors l'examiner à l'aise tandis qu'il passait contre la devanture du bar. C'était un petit homme courbé, coiffé d'un chapeau mou, crasseux, à larges ailes, et couvert d'une ancienne pèlerine dont le col remonté devant le visage ne permettait de distinguer, sous des sourcils roussâtres et broussailleux, qu'un œil perçant de couleur jaune, et que la naissance d'un nez puissamment busqué.

« Quelque juif », se dit Feempje, surpris soudain par l'intérêt qu'il vouait à cet individu.

On en voyait quelques-uns, le matin, vers huit heures, qui revenaient de la synagogue et qui, sans regarder personne, traversaient le quartier. Passé la tour des Réguliers, la synagogue occupait l'angle d'une vaste place rectangulaire dont elle était le monument le plus curieux et le plus riche. Elle datait du XV^e^ siècle, lors de l'établissement d'une colonie portugaise dans le pays. A côté d'elle, la vieille église de Moïse et d'Aaron, dédiée au culte catholique en témoignage

de tolérance mutuelle, ne jouissait d'aucun prestige. Elle était même à vendre, mais Feempje n'y songeait guère.

— Qu'est-ce que c'est que ce type? prononça-t-il tout haut.

Il assena un coup de crochet sur son zinc et appela:

— Flossie!

Une jeune femme accourut de la salle du dancing où elle inscrivait dans la glace, au blanc d'Espagne, le tarif des consommations, écarta le rideau de perles et s'informa:

— Que veux-tu, Feempje?

— Je dois sortir, répondit-il. Veille à la caisse.

— *Da!*

Feempje, au moment d'ouvrir la porte, se retourna:

— Tu empliras le tonneau de whisky et tu monteras trois cruchons de genièvre. Voici la clé de la cave, ajouta-t-il en lançant à la fille la clé attachée par une corde à un gros os percé.

Flossie attrapa l'objet au vol et inclina la tête affirmativement.

Jamais elle ne posait une question à Feempje, qui l'avait habituée à ne point se mêler de ses affaires. Blonde, passive, encore belle en dépit de son goût marqué pour les liqueurs, Flossie n'avait guère que vingt-trois ans mais elle semblait moins jeune, car elle ne prenait soin ni de sa personne envahie par la graisse ni de ses vêtements. Pourvu qu'ils fussent de cou-

leurs éclatantes, elle s'en accommodait. La mère Kœtge, qui était vendeuse à la toilette, la fournissait de robes, de linge, de bijoux faux, d'escarpins et de châles. Flossie ne payait pas: elle s'en remettait à Feempje, qui, lorsque la vieille femme jetait des cris au cours des règlements de compte, assenait sur le comptoir un coup sec de crochet afin de clore la discussion. Affublée d'une jupe de satin vert éraillé, à volants, d'un corsage de dentelles graisseuses, les jambes gainées dans des bas de soie qu'elle raccommodait elle-même, souvent sans les laver, et qu'elle conservait pour dormir, Flossie traînait toute la journée d'une salle à l'autre, en savates, son sensuel désœuvrement. Elle ne s'occupait point de la cuisine, non par dégoût mais par paresse. C'était le pianiste belge qui, le matin, se rendait au marché, allumait le fourneau, épluchait les légumes et, finalement, passait son tablier à Feempje, dont un des grands plaisirs consistait à confectionner quelque ratatouille épicée, au vin rouge, de sa composition. Cela n'allait point sans bagarres quand Flossie par exemple était encore au lit à l'heure du déjeuner ou que, soûle de ses excès de la veille, elle manquait d'appétit. Son maître la traitait comme le dompteur un fauve, et elle avait parfois des réveils brusques traversés de fureurs ou de crises d'hystérie dont on ne venait à bout qu'à coups de trique. Feempje ne s'en privait pas. Flossie fondait alors en larmes et dix minutes plus tard, apaisée, détendue,

souriante, elle se montrait docile aux moindres ordres. Comme elle était belle fille, le Hollandais l'obligeait à se produire le soir, tantôt en danseuse orientale, tantôt en excentrique coiffée d'un chapeau haut de forme et vêtue d'un cache-sexe. Flossie ne discutait pas. Les habitués du dancing lui offraient à boire: elle n'en demandait pas davantage. Quant à Feempje, il tenait la caisse et, satisfait de la recette, en déposait le lendemain le montant à sa banque sans s'émouvoir de rien.

Or, ce soir, une curiosité singulière l'emplissait et, sans qu'il en démêlât exactement la cause, le lançait à la poursuite de l'homme qui, tout à l'heure, avait remonté la rue. Feempje discernait sa silhouette parmi les lumières des boutiques. Il y avait peu de monde sur les trottoirs et c'était un jeu pour lui de ne point perdre la trace de l'inconnu. Il le voyait quelquefois s'effacer dans certaines zones obscures puis reparaître un peu plus loin, cessant par moments d'avancer et s'attachant à inspecter plus attentivement l'intérieur des maisons. Sa longue et vieille pèlerine oscillait à la façon d'un balancier de pendule ou plutôt des lourdes capes de bure que portaient les béguines sur les anciennes gravures. Feempje n'en revenait pas. L'idée que cet individu devait être un juif en quête d'un débiteur ou d'une intrigue secrète avait fait place en lui à d'autres suppositions. En effet, la manière dont le personnage examinait les femmes, derrière leurs

vitres, sans qu'aucune de ces malheureuses lui adressât un geste, était si surprenante que le Hollandais fut sur le point de franchir le seuil d'une baraquette et de s'informer des raisons pour lesquelles personne ne tentait de capter l'attention du vieillard. Mais Feempje se ressaisit. Ni Bertha, ni Flora, ni Hedwigue ne devineraient le sens de sa démarche. Elles étaient toutes trop bêtes pour comprendre ce qu'il désirait et ensuite elles colporteraient des bruits absurdes qui augmenteraient la méfiance dont il n'était déjà que trop l'objet.

— Va toujours! grommela-t-il entre ses dents. Où que ce soit, tu ne peux m'échapper.

Il y avait, à l'extrémité de la rue, une cage vitrée qui portait peinte sur les carreaux cette inscription: *Patat frit.* Feempje crut que le promeneur aurait recours au marchand pour obtenir des renseignements et il se préparait lui-même à les fournir, mais l'inconnu, après une brève hésitation, poursuivit son chemin.

— Hé! bonsoir! cria le marchand de pommes de terre, en apercevant le Hollandais. As-tu besoin de quelque chose?

— Non. De rien, répondit Feempje.

Il dut serrer la main que le commerçant lui tendait à travers son guichet, puis, comme il se trouvait à la bonne place pour épier l'homme à la pèlerine, il tira de sa poche une poignée de sous et l'étala devant lui.

— Donne des frites, grogna-t-il.

L'autre, aussitôt, plongea sa pelle dans l'huile bouillante.

— A quoi penses-tu? s'informa-t-il, frappé par le regard attentif du gros homme.

Feempje éclata de rire et, soudain, il hocha la tête, devint grave, car celui qu'il ne quittait pas des yeux avait fait halte devant la dernière baraquette de la rue. Une agitation surprenante semblait s'être emparée de lui. Feempje le vit qui tentait, craintivement, de s'arracher à la contemplation de la devanture et, surtout, de la femme qui, le front contre la vitre, regardait fixement devant elle. Plusieurs secondes s'écoulèrent de la sorte. Enfin la femme poussa le rideau de sa loge et, entrouvrant la porte, s'avança sur le seuil.

C'était une grande créature blonde, bien en chair, habillée d'un peignoir à fleurs imprimées sur fond cerise.

— *Gut!* approuva ironiquement le marchand.

Feempje ne sourcilla point. Il attendit que l'inconnu, qui s'était peureusement reculé, se décidât à pénétrer dans la boutique.

Le débitant de friture reprit à voix basse:

— On l'appelle Geisha, mais ce n'est pas son nom: c'est une fille du Nord. La connais-tu?

Peu importait à Feempje: son attention était concentrée sur l'homme que tentait d'attirer cette

Geisha et qui, du trottoir opposé à celui d'où elle l'appelait maintenant, la dévorait des yeux.

— Oh! elle sait s'y prendre, affirma le marchand. J'en ai vu d'autres. Elle les laisse lui résister puis elle fait semblant de refermer sa porte... Tiens, qu'est-ce que je disais? déclara-t-il en désignant d'un air narquois le personnage à la pèlerine qui traversait la rue.

— Oui, dit Feempje.

Il ne sut point d'abord s'il éprouvait du plaisir ou de la déception à voir la scène se dérouler ainsi que son interlocuteur venait de l'annoncer, mais, dès que le vieillard eut pénétré dans la boutique, la déception l'emporta.

— Tous les mêmes! grogna-t-il. On croit qu'ils viennent ici pour...

Il n'acheva pas sa phrase et se mit à manger, silencieusement.

— Que veux-tu dire? s'informa le marchand.

Feempje haussa les épaules; il était vexé de s'être intéressé à une aventure si médiocre et hésitait à retourner chez lui. L'inconnu ne l'intriguait plus. Il le classait parmi cette catégorie d'hommes qui ne se rendaient rue des Bouchers qu'afin d'assouvir leurs vulgaires appétits. Cela le décourageait. Pourtant, à en juger par ses manières, le personnage promettait autre chose. Feempje avait l'habitude de ces promeneurs incertains qui rôdent le soir à travers le quartier et qui, leur fringale charnelle apaisée, s'en retournent

tranquillement. Il n'ignorait rien du désir qui les poussait, au risque d'une mauvaise rencontre, jusqu'en ces cases sordides et chaudes. Cette fois, il s'était trompé. Et il devait en convenir: cela lui donna de l'humeur.

— Ecoute, dit le marchand en agitant sa passoire dans la bassine puis en retirant des frites qu'il mit à égoutter, la Geisha n'est pas ici depuis longtemps. Elle a un type du port qui passe la nuit deux fois par semaine. C'est à peu près le seul qui couche régulièrement. François m'en a parlé. Comme la boutique lui appartient, il voudrait que la femme...

— Je me fous de la femme et du Balafré! répliqua Feempje en ouvrant et en refermant son unique main valide, ce qui était un signe chez lui d'énervement. Qu'est-ce que tu penses que ça me fasse?

— Ne te fâche pas! riposta l'autre. Je n'ai voulu que t'avertir. Du moment que cela ne t'intéresse pas, tant pis!

— Moi aussi, je t'avertis! dit Feempje en ricanant. Comprends bien; si jamais tu racontes ce qui vient d'avoir lieu entre nous à propos de... (il indiqua la devanture de la Geisha), ta baraque et toi dedans, je vous écrase... D'accord?

— Oh! oui, d'accord! gémit le malheureux.

Feempje, brusquement rasséréné, s'enquit:

— Cette Geisha, ça fait combien de temps qu'elle est ici?

— Un mois et demi à peu près. Mettons deux. Elle est venue par le bateau de Dantzig. Le type du port l'attendait sur le quai: il l'a menée la première nuit chez Kœtge, puis il a loué la boutique.

— Tu dis deux mois?

Le marchand inclina la tête d'un air affirmatif et, se remettant à égoutter ses frites, ne prononça plus une parole. En lui-même, il souhaitait que Feempje déguerpît, car les colères brusques du Hollandais le faisaient trembler pour ses vitres.

Cependant Feempje ne s'en allait pas. Il se tenait debout, près du guichet, et regardait attentivement la porte fermée du magasin. Un rai de lumière passait sous cette porte et une faible lueur poudroyait également, à l'interstice des deux rideaux que la Geisha avait tirés quelques minutes plus tôt. La scène qui se déroulait à l'intérieur de la boutique était facile à évoquer. On eût pu, même, en s'approchant, entendre la fille verser l'eau de son broc et s'entretenir à voix haute avec le visiteur.

— Es-tu certain que le Balafré essaie d'avoir cette femme pour lui? questionna Feempje négligemment.

A cet instant, un nègre se présenta devant le guichet et acheta un cornet de frites. Feempje le laissa s'éloigner.

— C'est bien ce que j'ai cru démêler, reprit le marchand à contrecœur. François m'a demandé si je connaissais le type du port. Naturellement, je n'ai rien dit.

— Pourquoi?

— Je parle à qui me plaît, riposta d'un air hypocrite l'homme à la passoire. François a une grande gueule: il m'attirerait des ennuis.

Les yeux de Feempje se fixèrent sur ceux de son interlocuteur.

— Tu as raison, fit-il après un bref silence. Allez, bonsoir!

— Bonsoir!

— Et... tu la boucles? conclut Feempje en posant un doigt sur ses lèvres. Pas un mot! A personne.

Il tourna le dos au débitant, qui, poussant un soupir de soulagement, affecta de ne pas le voir s'arrêter quelques mètres plus loin, au milieu de la rue.

La nuit était tombée. Une nuit d'hiver, poisseuse, opaque, feutrée d'une brume roussâtre qui pochait les lumières.

Au fond d'un bar fallacieusement intitulé La Jeunesse, un phonographe tournait et répandait des gargouillements sonores d'accordéon. Le long des boutiques éclairées, des ombres se succédaient sans hâte. Il y avait des nègres, quelques Chinois, des Blancs. Tous reluquaient les filles. Par moments, la rumeur des tramways couvrait l'air saccadé du phono. On ne voyait pas les tramways. Des palissades et les façades des maisons basses les cachaient. Pourtant les quais où ils roulaient, avec des piaulements plaintifs,

n'étaient guère éloignés, car la rue, quelquefois, tremblait à leur passage et les feux des pylônes de ciment et des toits des hangars émergeaient, çà et là, entre les murs où leurs reflets mettaient de soudaines fulgurations. Au fracas grinçant des roues se devinait le cheminement des camions. Quand on n'était pas habitué à cette présence si proche mais en même temps si mystérieuse d'une des voies les plus animées de la ville, on ne pouvait s'empêcher de ressentir un sourd, un indicible malaise. Enfin, comme à dessein de le rendre plus complexe, des odeurs de caroube, de denrées coloniales, de goudron, d'air marin arrivaient puissamment du port et se mêlaient à celles qui montaient des pavés et des caves.

Feempje, immobile, les yeux rivés à la devanture de Geisha, attendait que la prostituée écartât ses rideaux. Ce n'était pas la femme qui l'intriguait, mais l'homme. Un vague pressentiment le ramenait vers lui, et bien qu'il risquât, à pareille heure, d'être reconnu par quelques-uns de ses clients qui se rendaient au bar, il ne parvenait point à bouger de place ni même à essayer de se dissimuler. Il ne craignait qu'une chose: que l'individu à la pèlerine, en se coulant adroitement dans la rue, ne se perdît ensuite au milieu des piétons. Feempje se rapprocha de la boutique, mais, à la minute même, la porte céda et livra passage au vieillard, qui, sans se soucier de rien, avança dans la direction du Hollandais.

« Ah! pensa Feempje, qui tressaillit. J'ai déjà vu cet homme. »

Il le laissa passer et lui emboîta le pas, mais il n'avait guère fait trente mètres que le vieillard s'était éclipsé. Ahuri, le Hollandais se frotta les yeux: il regarda de tous côtés.

— Nom de Dieu! Feempje, qu'est-ce que tu fous? s'informa joyeusement un passant en lui bourrant l'épaule d'une tape.

Il se retourna sans comprendre; c'était M. Paul, un commissionnaire qui, tous les soirs, venait à Montparnasse vider un gobelet de whisky.

— Je rentre, dit Feempje laconiquement.

III

Le lendemain, lorsque François, qui encaissait lui-même l'argent de ses loyers, se présenta chez Geisha, il se dit que sa locataire avait passé une mauvaise nuit. La fille était encore couchée et l'électricité brûlait. Cependant, la cuisinière, qui répandait d'habitude une douce chaleur à l'intérieur de la boutique, n'avait point été allumée.

— Tu vas prendre froid, fit observer le Balafré en s'asseyant au pied du lit. Qu'est-ce qui t'arrive?

Pour unique réponse, Geisha s'étira paresseusement et demanda une cigarette. François s'exécuta, puis, d'un coup de pouce, il enflamma son briquet d'amadou et le tendit, en silence, à la fille.

— Il a neigé jusqu'à ce matin, dit-il enfin en se dressant et en s'approchant d'un miroir.

La cicatrice qui lui avait valu son prestigieux surnom était d'un rose acide, presque flatteur. Elle s'étalait du coin d'une oreille au menton et on ne

pouvait s'empêcher de penser, à la voir, qu'il s'en était fallu de la largeur d'un pouce pour que le beau garçon qu'était le Balafré ne fût plus de ce monde. Celui qui lui avait porté cette rude estafilade s'était visiblement promis d'atteindre l'artère, mais François s'était dégagé et il tirait orgueil, auprès des femmes, de cette entaille révélatrice du genre d'existence qu'il menait.

Geisha n'y fit point attention.

— Avec la neige, reprit le loueur, tu dois balayer le devant de ta porte.

— Quand? demanda la fille.

— Avant midi.

Elle absorba et rejeta une bouffée de tabac.

— Il va être midi, dit alors sèchement François. Lève-toi. Si tu passes l'heure, tu auras une amende. Les flics ne rigolent pas.

Geisha, la cigarette aux lèvres, se coula hors du lit, empoigna sur une chaise une robe de chambre en laine qui avait autrefois été verte, l'enfila, mit ses bas et chaussa des savates. Ensuite, elle s'approcha de la toilette, saisit un peigne, se coiffa.

— Tu seras en retard, grogna le Balafré, qui, néanmoins, tendit une seconde cigarette.

— Bon, répliqua Geisha, j'y vais.

Elle sortit dans la rue et réprima une exclamation de surprise. Tout était blanc. Les toits, le haut des murs, la chaussée elle-même avaient entièrement dis-

paru sous une épaisse couche de frimas dont le scintillement rendait encore plus ternes, plus renfrognées les façades des maisons. Les degrés des frontons, découpés sur le ciel livide, détachaient leur profil en forme de fragiles pagodes chinoises, mais, des deux côtés des trottoirs, les femmes avaient déblayé les abords et de hauts tas croulants de neige s'élevaient le long des ruisseaux. Cela formait comme une tranchée. Geisha, machinalement, revint chez elle, s'empara de sa pelle à charbon et retourna sur le pas de la porte, qu'elle commença à dégager. François la regardait. Du seuil des magasins voisins, plusieurs femmes emmitouflées dans des chandails ou des manteaux sordides regardaient elles aussi. Une de ces femmes cria, sur un ton de défi:

— Sans blague, François, ça t'intéresse?

Geisha leva les yeux vers celle qui avait prononcé ces paroles et se remit lentement au travail. Les autres pouffèrent de rire.

— Laisse! dit le Balafré. Elles auraient voulu que je ne t'avertisse pas et qu'on te foute une contredanse.

Il remonta le col de son pardessus.

— Tu peux passer, j'ai fait le chemin, riposta simplement Geisha.

La femme qui avait parlé la première glapit:

— Est-ce que tu viens?

C'était Lulu-la-Parisienne: elle tremblait de froid devant son magasin mais ne se décidait pas à rentrer.

Depuis l'arrivée de Geisha, la jalousie s'était emparée d'elle. François la rejoignit.

— Alors? questionna-t-il d'un air goguenard.

Il avait traversé la rue et la trace de ses pas était restée profondément imprimée dans la neige qui craquait encore par endroits.

Lulu empoigna la manche de son pardessus et poussa François vers la boutique, mais il donna un coup sur la main de la femme et, comme tous les regards convergeaient dans sa direction, il déclara très haut:

— Ta gueule!

— Pour cette salope! hurla Lulu. Pour cette ordure!

Geisha ne fit pas mine d'entendre.

— Ecoute donc, lui dit une fille, on parle de toi.

— Oui, répondit Geisha, qui se redressa, s'essuya le front, prit sa respiration et haussa les épaules.

Il y eut un silence désapprobateur puis les témoins de cette scène, qui escomptaient vraisemblablement quelque complication, raclèrent les pieds sur le trottoir et regagnèrent leur gîte. Lulu, elle-même, n'insista point. Elle tenta d'entraîner François, et, comme celui-ci l'envoyait paître, elle l'abandonna, ouvrit sa porte et la referma violemment.

Les agents approchaient.

Tout ce jour, sans qu'elle eût conscience de ce qui s'opérait en elle, Geisha vécut dans une demi-torpeur, une crainte vague. Elle avait fait un rêve dont le souvenir l'obsédait. La présence de la neige amortissait les bruits extérieurs, les déformait, de même qu'elle déformait, en en rétrécissant la perspective, l'étendue de la rue. Assise près de sa cuisinière, la fille s'interrogeait. Ce n'était pas un rêve nouveau pour elle, mais il avait, soudain, pris à ses yeux une signification si ferme et si riche en images de toutes sortes, qu'il lui semblait en être encore comme imprégnée. Elle éprouvait un engourdissement qui ne s'expliquait pas. Entre les gestes qu'elle accomplissait et l'impression qu'elle avait de les accomplir, il y avait des trous, des vides. La rumeur de la rue, la résonance des pas et des conversations lui parvenaient au travers d'une brume, et, lorsqu'elle essayait d'en saisir la raison, elle demeurait perplexe puis finissait par se persuader qu'il n'y avait pas de raison. Cependant, au milieu de la chaussée, des nègres se poursuivaient à coups de boules de neige, et parfois une de ces boules, manquant le but, s'écrasait contre une devanture; aussitôt, toutes les filles jetaient des cris et menaçaient de prévenir les agents. Les nègres répondaient par des huées, une grêle de nouveaux projectiles, et le marchand de frites, qui s'attendait, du fond de sa cage de verre, à voir voler les carreaux en éclats, suivait anxieusement la trajectoire des

boules. Le bruit sourd qu'elles avaient en atteignant les murs lui faisait rentrer le cou dans les épaules; il en oubliait presque ses clients.

Près de son broc d'eau chaude, Geisha ressentait elle aussi, chaque fois qu'une boule heurtait la façade du magasin, un choc secret. Elle écoutait alors la neige pulvérisée retomber sur le sol avec un glissement et cela l'emplissait de la surprise qu'aurait pu lui produire le frôlement d'une présence suspecte. Son rêve n'avait été, durant à peu près toute la nuit, que présences du même ordre, fantômes narquois, ombres, soupirs. Elle en gardait une sensation que rien ne dissipait. Au contraire, tantôt sonores, tantôt étouffés ou craquants, les moindres mouvements de la rue semblaient s'ajouter à son rêve. Elle s'était d'abord trouvée dans une ville déserte, qui ne ressemblait à aucune de celles qu'elle connaissait. Il y avait un port, mais désert également, avec quantité de paquebots prêts à partir vers de mystérieuses destinations. Personne à bord de ces navires. Les feux qu'ils répandaient sur l'eau stagnante et dans la nuit la fascinaient. Pourquoi tant de lumières? Pourquoi cette solitude? Elle était demeurée longtemps debout devant les hautes coques dont les hublots laissaient voir l'intérieur des cabines éclairées. Cela l'avait plongée dans une méditation profonde, puis elle était retournée sur ses pas et, par une succession de ruelles et de maisons qui s'ouvraient d'elles-mêmes, se partageaient pour

demeurer ensuite béantes, comme des immeubles en démolition, Geisha s'était trouvée sur une place. Elle ne s'entendait pas marcher. Toutefois, elle éprouvait la certitude que ses talons heurtaient une surface solide comparable au ciment et il lui arriva même à plusieurs reprises de frapper cette surface de ses semelles afin d'en sentir le contact, la résistance. Or, elle avait beau faire, aucun écho ne répondait. En revanche, où qu'elle décidât de se rendre, elle devinait qu'à chaque instant quelqu'un d'invisible se reculait pour lui céder le passage et ce quelqu'un, qu'elle dérangeait, avait en s'écartant l'air de ramener soudain autour de soi des voiles ou les pans d'un suaire. Un léger souffle l'avertissait de ces présences. Geisha le comparait à ces vagues vents coulis traversant certaines pièces bien closes sans qu'on puisse découvrir d'où ils viennent. Ces souffles la frôlaient, puis ils s'étaient accompagnés de glissements, de flottements, de chuchotements à peine distincts. Alors la malheureuse avait eu peur et elle s'était mise à courir, en appelant.

Combien de temps avait duré ce rêve? Geisha l'ignorait. D'ailleurs ce n'était pas un rêve: c'était plutôt le prolongement de plusieurs autres aspirations à peu près identiques mais fragmentaires. Enfant, elle avait toujours eu, la nuit, dans son sommeil, la vision d'un havre plein de bateaux silencieux et vides. Cela ne l'étonnait donc pas. Un besoin d'évasion que rien

ne justifiait s'emparait toujours d'elle aussitôt qu'elle dormait. On eût dit que sa véritable nature attendait ce moment pour se frayer la route à travers un monde immobile, semé d'obstacles qu'elle contournait pour revenir souvent à son point de départ. Cependant, à la découverte de ce port s'était jointe celle d'une ville qui elle aussi, déjà, lui avait été révélée, et cette combinaison d'éléments jusqu'ici dissociés, auxquels s'étaient surajoutées les palpitations de l'ombre, envahissait la fille d'une obscure perplexité. En cherchant bien, peut-être, ces flottements furtifs de voiles ou de suaires pouvaient se comparer à ceux de la pèlerine de l'individu qu'elle avait attiré la veille, dans sa boutique. Mais celui-ci n'avait exercé sur Geisha nulle impression. C'était un homme après tant d'autres et il restait fort improbable qu'il eût, en se montrant, dégagé une telle atmosphère et animé tant d'images malsaines, décousues et déconcertantes.

Durant la même nuit, Feempje, qui n'avait jamais de cauchemar, s'était débattu, en grognant et en poussant des plaintes, contre il n'aurait pu dire quelles terrifiantes figures. Il lui avait semblé qu'un personnage incroyablement fort était entré dans sa boutique afin de boire un verre. Feempje l'avait servi et, sans qu'il s'expliquât comment ils s'étaient introduits chez lui, plusieurs gaillards aussi forts que le premier

avaient poussé la porte du bar et réclamé une consommation. Tous ces nouveaux venus se ressemblaient. On eût juré, s'il y avait eu des glaces, que c'était le même type multiplié par elles. Après avoir bu, ces messieurs avaient exigé qu'on montât de la cave les tonneaux de bière et de whisky, puis, sur leur ordre, Feempje s'était vu contraint de vider dans le ruisseau le contenu de ces barriques et jusqu'à celui des bouteilles qui garnissaient les étagères. Rien n'avait pu fléchir le cœur de ces hommes redoutables. Feempje s'était mis à geindre. Un double flot de bière et d'alcool avait coulé au long du trottoir et, soudain, ne l'ayant point vu approcher, le cabaretier s'était récrié en apercevant couché sur le pavé le petit vieux qui l'avait si bizarrement intrigué quelques heures auparavant. Armé d'un chalumeau, le gnome absorbait à même le ruisseau la boisson répandue. C'était grotesque, révoltant. Finalement, le Hollandais avait juré le nom de Dieu dans toutes les langues et s'était réveillé en sueur, près de Flossie, complètement soûle, qui ronflait.

Le jour naissait. Feempje se dressa sur son séant et ne reprit lourdement ses esprits qu'après plusieurs minutes. Un léger grésillement venait de la fenêtre. Le gros homme quitta son lit: c'était la neige. Pieds nus et en chemise, il souleva le rideau et regarda. Dans l'aube blafarde, il avait l'air d'un prisonnier qui attend l'arrivée du bourreau, et, de sa lourde patte,

il se caressa la nuque, comme si, véritablement, il eût craint d'y sentir le froid enroulement d'une corde.

— Ce mal foutu! grommela-t-il.

Il pensait au vieillard qu'il avait suivi dans la rue et qui s'était moqué de lui comme d'un jeune chat qu'on amuse avec une ficelle. Puis on avait retiré brusquement la ficelle. Feempje se rappela son ahurissement. Il se dit: « J'irai voir la Geisha. »

Et, laissant échapper le rideau, il s'approcha du lit. Flossie continuait de ronfler, la bouche ouverte. Elle n'avait point entendu Feempje se débattre durant son cauchemar, ni se lever. Etendue sur le dos, elle tenait l'oreiller contre une joue et ses gras cheveux blonds retombaient sur une partie du visage qu'ils cachaient. Elle était hideuse ainsi. On voyait derrière ses lèvres relevées, débarrassées de rouge, décolorées et molles, ses dents malpropres; un bourrelet de graisse saillait sous le menton. Quant à la poitrine déjà lourde, elle ne formait qu'un double amas de chairs flasques que la respiration de la dormeuse agitait par intervalles d'un tremblotement épars sous la chemise crasseuse, aux grossières broderies. Feempje se pencha sur sa maîtresse, l'examina. D'habitude, quand il se tournait contre elle, c'était pour glisser sournoisement un genou entre ses cuisses puis s'insinuer dans la place et s'en délecter en silence. Une chaleur puissante l'accueillait, se propageait en lui par ondes épaisses et bienfaisantes. Flossie, souvent, ne s'en apercevait

même pas. Il la pénétrait bestialement, dans une hébétude sensuelle qui n'atteignait à la lucidité qu'à la minute où l'on voit, par une nuit d'été, la fusée d'un feu d'artifice fondre en un riche bouquet d'étoiles pâmées qui retombent au néant. Mais la même stupeur vague, la même déception qui succèdent à cette floraison s'emparaient ensuite de Feempje et il retombait lourdement à côté de Flossie de tout son poids.

Or, tandis qu'il la considérait, un sentiment nouveau s'emparait peu à peu de lui. Le gros homme n'en était pas tout à fait conscient. L'effroi qu'il avait ressenti durant son cauchemar et l'impression lugubre que la chute de la neige avait produite sur son esprit duraient encore. Il se disait qu'il était seul au monde, affreusement seul, misérable. Cette idée l'affligeait. Dans la chambre, tel un clair de lune à l'envers, la lumière de la neige se réverbérait au plafond. Feempje poussa un grognement puis, avec une tendresse maladroite, il écarta le drap qui couvrait la jeune femme, la contempla. C'était donc ça, Flossie! un corps défait, aux membres lourds, à la chair abondante et molle, d'un blanc douteux. Feempje fit glisser le drap plus bas. Il n'osait point toucher la femme, qui se replia sur elle-même en exhalant un soupir. Elle avait conservé ses bas comme d'habitude, mais sa chemise était remontée jusqu'au-dessous des seins et laissait apparaître le ventre, un ventre énorme, gonflé, pesant,

mystérieux. Feempje se pencha davantage. Il était attiré par cette forme anormale et il se demanda comment s'y prenait sa maîtresse pour qu'une fois habillée cela ne se vît point. Une foule de pensées s'agita dans sa tête et, brusquement poussé par la curiosité, il posa les doigts sur le ventre puis se mit à le caresser. Flossie dormait toujours. Enfin, le Hollandais retira vivement la main, de même que s'il s'était brûlé, et l'examina: un tressaillement obscur, lointain, l'avait effleuré.

— Comment! s'exclama-t-il. Enceinte?

Il remonta le drap et se demanda:

— Enceinte de qui?

Ce n'était pas de lui. Ce ne pouvait pas être de lui, car jamais, de son existence, il n'avait engrossé aucune des créatures dont il avait été l'amant. Non, aucune. Il eut beau chercher. Un accident stupide l'avait garanti, jeune encore, contre les risques de cette nature. Feempje, en tombant d'un mât, au cours d'une manœuvre en mer, s'était trouvé douloureusement assis à califourchon sur la rambarde d'une passerelle et durant trois semaines on l'avait soigné à l'infirmerie. Donc, si Flossie se trouvait enceinte, elle l'était d'un autre que de Feempje. Le gros homme fit le tour de la chambre à pas lents, son bras coupé derrière le dos. Rêvait-il ou non? Il se secoua, revint vers la fenêtre. Les flocons qu'il voyait tourbillonner avant de se poser, avec une légèreté de duvet, sur la nappe

déjà haute de neige qui recouvrait la toiture du dancing, l'absorbaient dans une sombre, une confuse songerie.

— Enceinte... répétait-il parfois. Enceinte! Ah! nom de...

Une rancune montait en lui, comme la neige qui s'accumulait sous ses yeux sur le toit, et il dut s'interdire de retourner à sa maîtresse de peur de l'étrangler. Au fond, il n'éprouvait pas une ombre de jalousie. C'était ce qu'on raconterait du gosse et de son père qui l'irritait. « Le gosse à Feempje! » Quelle blague! Il tourna la tête vers le lit, ricana puis, subitement, prenant sa décision, alla jusqu'à la porte, l'ouvrit et descendit.

Le jour s'était levé. Par les carreaux du bar, le tenancier jeta dans la rue un bref coup d'œil. Personne. Toutes les boutiques avaient leurs contrevents fermés et, en face, le logement de Kœtge semblait dormir, volets bien clos, d'un rude sommeil d'ivrogne. Feempje vida les cendres du poêle, les déversa dans un journal, sur les carreaux. Ensuite il empoigna sa hache et commença de casser du bois. Le seau de charbon était à demi plein.

— Ça va, chantonna le gros homme...

Ça va... ça va... ça bi-i-che!

Il avait la voix fausse mais ce détail ne le gênait point. Bientôt le grondement du poêle accompagna le refrain de Feempje, qui, pour se réconforter, emplit un verre de rhum et l'absorba.

— *Da!* fit-il. *Da! gut!*

S'emparant d'un balai, il entreprit de nettoyer la salle, plaça une casserole d'eau sur le feu et prépara le café. Des ombres rapides se coulaient au-dehors dans la direction de la Tour, dont les briques brunes étaient d'un rouge de sang caillé. Sous le porche, un boueux attendait l'arrivée de la voiture en songeant que, par un temps pareil, elle ne viendrait sans doute pas. Le cabaretier fut sur le point de faire à l'homme signe d'entrer se chauffer, mais un docker heurta du poing les carreaux de la devanture et Feempje s'aperçut qu'il avait omis de tourner le verrou de la porte. Il répara aussitôt son oubli. Le docker s'ébroua sur le seuil, pénétra dans la pièce et, s'approchant du poêle, grommela un salut.

— Tu auras le premier café, dit Feempje, qui déposa deux verres à pied sur le comptoir, avec la coupe à sucre et deux petites cuillers.

— Tout est gelé, la neige tiendra, fit observer le nouveau venu d'un air maussade.

Feempje n'eut pas l'air d'entendre; il versa le jus bouillant et, sans attendre que l'homme bougeât, saisit son verre, le porta à ses lèvres.

— Où travailles-tu? demanda-t-il, ragaillardi.

— Quai du Rhin.

Le glapissement d'une sirène leur parvint alors faiblement, comme au travers d'un songe.

Le docker déclara:

— Allons! C'est l'heure.

Il s'approcha du comptoir, avala d'un trait son café, puis jeta sur le zinc plusieurs gros sous. C'était un Sicilien verdâtre, à moustaches noires. Feempje le suivit dehors des yeux et, décrochant son appareil suspendu près de la caisse, introduisit son moignon à l'intérieur de la gaine de cuir avant de commencer à se ligoter. Cela fait, il frappa le comptoir de son crochet pour s'assurer que les courroies tenaient et, d'un coup de pied, il rabattit le tablier du poêle, dont le couvercle et les parois avaient suffisamment rougi.

Il ne pensait à rien. Flossie qui dormait dans la chambre, avec son ventre énorme, ne le tracassait plus. Du moins, pour le moment. Car, tout à l'heure, en regardant la façade du logement de Kœtge, il s'était dit que la vieille femme, moyennant quelques tasses de whisky, le tirerait d'embarras. Elle avait en effet la réputation de délivrer les filles qui, comme cette idiote de Flossie, se mettent en pareil cas. « Le gosse à Feempje! » Cette fois, Feempje rigolait. Il n'aurait pas de gosse, voilà. Quant à Flossie, elle retournerait où il l'avait prise, dans une des gargotes du port. Bonniche! C'est tout ce qu'elle était fichue d'être. Pas autre chose. Tant pis!

La porte du couloir s'ouvrit discrètement et le rideau de perles se mit à s'agiter. Le Hollandais dressa l'oreille. Quelqu'un, de la salle du dancing, s'écria sur un ton de surprise:

— Comment! C'est vous, patron?

— C'est moi, répondit Feempje.

Le pianiste écarta le rideau.

— Toujours exact! grommela le cabaretier.

L'autre crut à un compliment et esquissa un blême sourire, mais la façon dont Feempje le regardait lui fit baisser les yeux. Ce long garçon osseux et triste, aux mains moites, aux cheveux d'un blond fadasse, se nommait Edgard Heick; Feempje l'employait à tout et, d'instinct, le méprisait. Un lourd silence régna. Le Hollandais paraissait jouir de la confusion du pianiste et, loin de prononcer un mot quelconque d'encouragement, il se taisait. Edgard comprit que Feempje n'était pas dans ses bons jours et craintivement il s'approcha du poêle pour le charger.

— C'est fait, dit le gros homme.

Edgard n'eut garde de le contrarier et, saisissant un entonnoir, il alla l'emplir d'eau au robinet du bar, puis, attentif à sa besogne, arrosa les carreaux. Feempje, immobile, ne cessait de l'examiner. Une colère froide montait en lui: une espèce de rage féroce, presque homicide.

« S'il se permet de parler de Flossie, je le crève! » se promit-il intérieurement.

L'idée qu'Edgard avait couché avec Flossie, qu'il l'avait mise enceinte, exaspérait le Hollandais. Il ne doutait plus maintenant que le coupable ne fût ce pauvre hère, et il dut se reprendre à cinq ou six reprises pour ne point l'insulter. Dehors la neige tombait toujours en épais flocons et paraissait vouloir ensevelir, vivants, à l'intérieur du bar, les deux hommes et les isoler. Lorsque Feempje pour se dominer tournait les yeux du côté de la rue, il songeait qu'en assommant le Belge d'un coup de crochet et qu'en jetant ensuite le corps sur la chaussée, la neige le recouvrirait et qu'au surplus le froid l'achèverait. Or il était trop tard. Il y avait des gens dehors. Ils assisteraient à la scène, dénonceraient Feempje.

— Dommage! dit-il.

Edgard empoigna le balai et, se rendant à la porte, fit mine d'en ouvrir le battant.

— Non, cria Feempje. Laisse cette porte!

Le pianiste obéit, mais, au moment qu'il se retournait, il aperçut Feempje qui venait vers lui. Ses yeux brillaient: il contractait les mâchoires et une expression de haine se lisait hideusement sur ses traits. Edgard, tremblant de peur, recula jusqu'au mur.

— Patron! gémit-il sans comprendre. Monsieur Feempje!

De son énorme main, Feempje le prit à la gorge avec la volonté de l'étrangler lentement, sauvagement, sans mot dire. Déjà il refermait les doigts, resserrant

leur étreinte. Une femme ouvrit la porte du Montparnasse. C'était Kœtge. Elle devina qu'elle tombait au mauvais moment et, secouant son châle, elle laissa les deux hommes se séparer.

— Quel temps! constata-t-elle ensuite. Crois-tu!

— Oui, dit Feempje, qui, d'une claque vigoureuse, envoya le crâne du Belge cogner contre la paroi. Un temps de nom de Dieu... de Dieu de vache!

IV

Et c'était le même rêve... mais, cette fois, tout s'expliquait. Geisha marchait sur la neige: la ville qu'elle traversait lui devenait familière. Aux murmures étouffés succédaient, certaines nuits, des remuements de cloches, et il arriva qu'au détour d'une rue la fille aperçut un lugubre cortège d'ombres. Le cortège, il est vrai, s'évanouit bientôt, mais Geisha avait eu le temps de le voir, et, par la suite, il advint qu'à la tombée du jour elle reconnut les mêmes ombres silencieuses qui s'avançaient d'un pas d'enterrement. Elle ne rêvait point alors. Tous ces gens à la queue leu leu remontaient lentement la rue des Bouchers et, par la ruelle de Vénus et celle d'Une-Seule-Personne, avaient l'air de se diriger vers l'hôpital. Les cloches sonnaient. On les entendait mal à cause de la neige qui amortissait les bruits et cependant leurs tintements se mêlaient sans cesse à la sourde rumeur des tramways, des camions,

des fardiers du port et aux glapissements des sirènes.

Un matin, en venant toucher le prix de sa location, François-le-Balafré remit un papier à Geisha en lui intimant l'ordre de l'épingler chez elle contre un des murs. Toutes les filles du quartier devaient se soumettre aux nouveaux règlements de police.

Article premier. — *Lors de l'affichage dans les boutiques, il sera donné lecture à l'intéressée des dispositions qui la concernent.*

Art. 2. — *Toute fille inscrite devra se présenter au dispensaire trois fois par semaine, munie de son livret, et subir la visite prescrite par l'article. 4 du règlement.*

Art. 3. — *Aucune fille inscrite ne pourra changer de domicile ni de catégorie.*

Art. 4. — *Lorsqu'une fille publique voudra s'absenter de la ville...*

— Pourquoi trois visites par semaine? questionna Geisha en regardant le Balafré. Qu'est-ce qui leur prend?

— C'est comme ça, répondit l'homme. Tout le monde doit aller au toubib. Moi comme les autres. Pour le vaccin.

— Pour le quoi?

— Le vaccin, répéta François. On a commencé par

les nègres, les Chinetoques. Y en a qu'étaient malades; même à bord, tu peux pas descendre sans qu'on t'ait piquousé.

Geisha poursuivit sa lecture:

Art. 5. — *Les visites dont il est question à l'article 2 seront faites avec soin et se paieront comme par le passé: un franc pour les filles en maison et vingt-cinq centimes pour les filles éparses.*

— Une veine, constata-t-elle, que je ne sois pas en maison.

— Oui, dit François.

Il sortit sur cette brève réponse, et Geisha fut frappée par la manière dont, avant de se retirer, il avait frileusement remonté le col de son pardessus. François n'avait pas bonne mine. La fille en avait fait la remarque dès son entrée dans la boutique. Le luxueux foulard de soie bleu marine à pois rouges qu'il croisait sous le menton accentuait son teint terreux. Qu'est-ce que cela signifiait? Quel vaccin? Geisha s'approcha d'une glace et se regarda... Mais non. Elle n'était pas malade. Elle n'avait pas envie de l'être. Cela la plongea dans une muette méditation, puis elle retourna tristement le papier entre ses doigts avant de chercher une épingle et de le fixer, en évidence, à la tête de son lit.

— Naturellement, soupira-t-elle. Y a trop long-

temps que les choses allaient toutes seules. Faut qu'ils vous trouvent des embêtements.

« Ils », c'étaient les internes: des gigolos en blouse et à lunettes qui, lorsqu'on va les voir, vous font attendre, prennent des airs importants et vous traitent comme des automates. Geisha n'éprouvait pour aucun d'eux la moindre sympathie. Elle avait un jour protesté contre leurs procédés qui consistaient à passer la visite, en premier, aux vénériennes, puis à examiner les autres en se servant d'un spéculum que, par paresse, ils négligeaient de désinfecter.

— Si tu n'as rien, à ce jeu-là, tu paumes! s'était-elle récriée en refusant de monter sur la table.

On avait voulu la punir, mais elle s'était inscrite pour que le médecin de service se rendît chaque semaine chez elle, et, de la sorte, elle avait eu la paix.

Or, en raison des nouveaux règlements, il faudrait désormais qu'elle se prêtât aux caprices de ces messieurs. Celui dont elle était la cliente ne pourrait plus sans doute se déranger. Puisque la visite était obligatoire pour tout le monde, les docteurs ne suffiraient point à la tâche. Geisha se résigna. Si indépendante qu'elle fût, sa nature la portait à ne pas s'insurger contre l'inévitable. Toutefois un dernier paragraphe, qu'elle avait négligé de lire, requit son attention. Il était stipulé:

Art. 6. — *Les filles éparses des rues des Bouchers, de Vénus et d'Une-Seule-Personne se présenteront au Dispensaire Sainte-Gudule les lundi, mercredi, vendredi, de trois à cinq heures: elles recevront un numéro d'ordre qu'elles devront rapporter lors de chaque visite.*

Geisha comprit que, cette fois, elle n'échapperait point au sort.

« C'est bon! se dit-elle. Nous sommes aujourd'hui mercredi. »

Elle bourra la grille de la cuisinière, la couvrit de cendres et, résignée, se prépara.

Il y avait foule au dispensaire. On piétinait dans la cour, derrière les grilles, et toutes les quatre ou cinq minutes un agent de police faisait entrer dans une première salle dix femmes, qui se déshabillaient. Devant chaque porte des patientes attendaient, sur la neige. Une bise coupante soufflait. Sous le porche du bâtiment central, des voitures d'ambulance se succédaient sans arrêt. La neige durcie par le gel scintillait cruellement: on voyait les pneus patiner à la mise en marche des moteurs et quelquefois un vieux ou un enfant, qui se hâtait, glissait, tombait et se relevait gauchement. Personne ne riait ni ne s'occupait de personne. On se pressait plutôt afin de ne pas perdre

son tour, et quand l'agent ouvrait la porte, il devait s'arc-bouter contre un portant et protéger de son corps les femmes qu'il avait appelées.

Un silence angoissé pesait dans l'air, mais le ciel restait pur, lumineux. Le drapeau de l'hôpital gonflait ses plis mouvants aux couleurs palpitantes. Des mouettes, parmi les grisailles du port, décrivaient de grands cercles et des corneilles, qui entouraient le clocher de la chapelle, voletaient, affamées. A chacun des carillons de l'horloge, elles répondaient par des croassements plus rauques, plus nombreux. C'étaient les seuls bruits qu'on entendît, ou encore, mais par intervalles irréguliers, le pleurnichement d'un gosse qui avait froid. Geisha, serrée dans son manteau, sentait de brusques frissons la parcourir. Elle avait emporté des cigarettes et plusieurs morceaux de sucre qu'elle suçotait en fumant. Cela l'aidait à prendre patience. La file dans laquelle elle était se rapprochait lentement de la porte du dispensaire. Il n'y avait que des femmes. Quelques-unes portaient des sabots, les autres des chaussons, des bottes, des caoutchoucs. Geisha était en bottes. Elle avait passé sur sa robe un pull-over, mis un foulard de laine et enfilé un vieux manteau à carreaux verts et jaunes, décolorés. Une frange de cheveux blonds s'échappait de sa toque de fourrure. Elle avait ainsi l'air d'une femme entretenue plutôt qu'une de ces filles éparses rassemblées dans la cour, mais le

livret qu'elle tenait à la main révélait sa condition.

Après une heure et demie d'attente, son tour vint d'être introduite dans une pièce assez vaste où l'infirmière de garde la fit se ranger de nouveau à la suite d'autres créatures qui avaient conservé leur jupe et leur chemise. Bras nus, elles pénétraient alors à l'intérieur de la salle de visite et se présentaient à un interne en blouse qui délivrait des numéros. Près d'une fenêtre, un médecin de l'hôpital opérait un prélèvement de salive au fond de la gorge et dirigeait ensuite l'intéressée, dont on enregistrait le nom, vers un second docteur qui vaccinait, assisté de deux aides. En sept minutes tout était accompli. On allait vite. Un infirmier apposait le timbre à date sur une page du livret qu'une derrière l'autre les filles lui présentaient.

Geisha se retrouva dehors et descendit la rue. Les femmes avec lesquelles elle longea un moment le mur de l'hôpital ne parlaient pas. Toutes avaient hâte de retrouver leur gîte et de s'y rembûcher au chaud. Elles ignoraient les causes de cette visite, ou plutôt elles en éprouvaient une imbécile frayeur qui les détournait de se communiquer leurs impressions. Des portes battaient. Des passants, tête basse, se coulaient le long des façades. Aucun ne s'attardait à contempler les filles, et celles-ci, d'ailleurs, une fois chez elles, se tenaient au fond de la chambre, auprès du feu. Seuls

les bars conservaient leur physionomie habituelle. Au Montparnasse, toutes les tables étaient prises et le gros Feempje n'avait pas même le temps de regarder de son comptoir les allées et venues du quartier. Lui aussi s'était fait vacciner et, par forfanterie autant que par superstition, il avait attaché son numéro de visite à un bouton de sa chemise comme un coupe-file un jour de courses. Si informé qu'il fût de tout, il ignorait encore ce qui se passait. Des clients prétendaient qu'on ne laissait plus débarquer au port les équipages et que les passagers n'avaient que le choix de se soumettre à une semaine d'observation au lazaret ou de prendre immédiatement le train sans séjourner en ville. Les rumeurs les plus effarantes circulaient. Deux Chinois étaient morts, chez la mère Kœtge. On avait fait évacuer le logement. Une affiche jaune, apposée sur le seuil, interdisait de le franchir, et la vieille femme, échouée, ivre morte devant un guéridon, racontait à qui voulait la croire que c'était pour avoir refusé à la police de lui fournir des renseignements qu'on avait consigné son hôtel. Un vague et déprimant malaise planait. Sous le porche des Réguliers, personne. Les trafiquants de drogue qui s'y postaient le soir s'étaient, prudemment, éclipsés. Quant au petit marchand de saucisses, il était là, chez Feempje, muni de son fourneau de faïence aux braises duquel il se chauffait les doigts. Nul ne pouvait tirer un mot du jeune garçon. Il avait cependant assisté,

selon les uns, à une descente du service sanitaire opérée nuitamment dans une maison publique du Fossé-aux-Remparts et, selon les autres, à une rafle sur les quais de tous les mendigots et clochards qu'une brigade de flics avait cernés. Pour les nègres, plus question de les revoir avant longtemps. Ils étaient isolés, passé le quai du Rhin, dans les casernes du quartier ouest. Enfin toute la partie avoisinant le bassin au charbon et le bassin aux huiles était — sans qu'on en sût la cause — elle aussi consignée. Chinois et Japonais formaient la masse de la population dans ce secteur. Ils l'avaient, insensiblement, pour ainsi dire foré et transformé en un vaste labyrinthe où les maisons communiquaient entre elles, soit par les caves, soit par les toits, ainsi qu'une fourmilière d'hommes jaunes, aux galeries cachées, compliquées, pleines de chausse-trapes et de réserves d'opium.

De tels propos n'étaient point de nature à calmer les esprits, et le gros Feempje, qui d'ordinaire prenait jovialement son parti de tout, avait l'air soucieux. Flossie était allée, une des premières, à l'hôpital, puis elle avait regagné sa chambre, qu'elle entendait ne pas quitter. Feempje lui avait fait une scène abominable. Il ne donnait plus à danser. Les musiciens noirs ne pouvaient revenir chez lui. Quant à Edgard, il avait, voilà quatre jours, déménagé du logement de la vieille Kœtge pour se réfugier on ne savait où. Le froid pinçait. De huit degrés au-dessous de zéro, le

thermomètre était tombé à vingt en une seule nuit. La neige ressemblait à une carapace résistante et compacte d'où s'échappaient à l'angle des toits de scintillantes aiguilles de glace. Devant les portes des bars et des boutiques, sur toute la largeur des trottoirs, on avait répandu des cendres. La voiture municipale passait un jour sur trois avec des équipes réduites en raison de la défection du personnel de couleur que le service employait presque uniquement. La rue était jonchée de papiers sales, de détritus et, placardées à l'entrée de plusieurs maisons, des affiches jaunes achevaient de donner au quartier une impression lugubre contre laquelle il était difficile — quoi que l'on fît — de réagir.

Geisha, ne sortant de chez elle que pour se rendre au dispensaire, à l'épicerie, à la boucherie et à la boulangerie voisines, vivait en marge des événements. Les rares clients qu'elle recevait évitaient de répondre quand, quelquefois, elle les interrogeait. Ils prenaient leur plaisir et s'enfuyaient rapidement. Le plus souvent, ils étaient ivres. Quelques-uns travaillaient au port, les autres dans les bureaux des compagnies dont les hautes lettres d'or se détachaient sur les façades des immeubles en pierres de taille. Tous ces gens qui venaient chez les femmes paraissaient préoccupés. On avait dû leur interdire de répéter ce qu'ils pouvaient avoir appris ou entendu, et, de peur d'une dénonciation, ils laissaient voir, au moment de payer,

leur livret individuel avec leur numéro. Geisha avait placé le sien en évidence, près du lit, sur la table de chevet. François l'avait engagée à le faire pour éviter toute discussion et elle s'en trouvait bien, car elle voyait chaque homme chercher des yeux en franchissant le seuil une preuve de garantie. Le docker que le marchand de frites s'était permis de signaler à Feempje comme un familier de cette fille venait souvent. C'était un Polonais. Geisha lui remettait une partie de ses gains. Grand, roux, solide et fruste, il portait un maillot à raies, un pantalon de velours, une veste bleue et une casquette de drap à la courte visière vernie. Une peau de mouton le protégeait du froid. Ses gros souliers ferrés grinçaient sur les carreaux et, lorsqu'il les ôtait, il était aussitôt pieds nus. On le disait fiancé à Geisha et possesseur d'un compte en banque où il déposait, honnêtement, l'argent qu'il recevait. Personne ne savait rien de ses affaires ni de ses pensées. Employé quai du Rhin, au déchargement des navires, on ne l'avait jamais vu soûl. C'était un homme renfermé, taciturne, qui se nommait Adolf Soter. Il occupait une petite chambre rue du Viaduc, chez une logeuse, ne possédait aucun ami et n'appartenait qu'en simple qualité d'adhérent au syndicat des ouvriers du port. Ses compatriotes, férus de politique, avaient voulu l'inscrire au Parti communiste. Soter s'y était refusé. Il vivait seul. Ses uniques sorties consistaient à se rendre chez Geisha, dans la boutique

qu'il avait louée lui-même le premier jour, de son propre argent, au Balafré.

Les deux hommes s'étaient entendus. François, si retors d'habitude, avait compris qu'avec Adolf mieux valait tenir sa parole et ne point essayer d'extirper un centime dont il n'eût pu justifier la raison; mais cela, malgré lui, l'emplissait de regret et il tentait parfois d'user, sournoisement, de son charme pour émouvoir la fille, la troubler et éveiller en elle d'obscures complicités. La façon dont, par exemple, il l'avait incitée à balayer la neige devant sa porte constituait à ses yeux un premier et notable essai. Geisha n'y avait pas pris garde: elle s'était contentée de lui faire un chemin puis de se reculer pour le laisser passer. François avait failli pousser plus loin le jeu: c'était même pour procurer une satisfaction d'amour-propre à la femme de Soter qu'il avait rudoyé Lulu.

— Ça va mal, dit Soter en entrant, ce soir-là, chez sa fiancée.

C'était un vendredi. Geisha revenait de sa cinquième visite au dispensaire et se sentait un peu de fièvre.

Soter reprit:

— Qu'est-ce que tu en penses?

Il avait apporté pour dîner une bouteille de vin du Rhin, des saucisses, un morceau de pâté, deux oranges et tendait ses mains calleuses à la flamme

de la cuisinière. Geisha préparait le couvert sur une petite table qu'elle avait, silencieusement, débarrassée d'une pile de serviettes, d'une poupée et d'un vase de plantes artificielles. Elle regarda Soter sans répondre. La nouvelle ne l'étonnait pas. Ce n'était point seulement au port que les affaires devenaient difficiles. Elles n'étaient brillantes nulle part, sauf dans les bars peut-être où les gens s'enivraient. Soter dit lentement:

— Les bassins sont gelés. Si le froid dure, on débauchera. Les bateaux restent à quai. Ils sont pris par les glaces.

— Ah! fit Geisha.

L'homme haussa les épaules.

— Ici aussi, exposa tranquillement la fille, ça ne va pas bien. Je reste des jours sans voir personne.

— Et tes piqûres?

— Justement, grogna-t-elle. Ça rime à quoi, ces piqûres. Elles ne te fatiguent pas, toi?

— Y a des jours. Des autres, je ne m'en aperçois pas.

— Tu as de la chance.

A cet instant quelqu'un frappa doucement à l'extérieur.

— Entrez! cria le Polonais.

La porte céda. Soter, qui s'était retourné et se chauffait les reins, vit un petit vieillard vêtu d'une pèlerine hésiter sur le seuil.

— Amenez-vous donc! proposa-t-il, pensant qu'il s'agissait d'un voisin. Vous demandez Geisha?

Geisha parut gênée.

— J'étais venu rendre visite à Mlle Geisha. En effet! dit le vieux.

Et comme Soter se frottait vigoureusement les paumes sans paraître attacher d'importance à la personne de l'inconnu, celui-ci murmura:

— Je ne veux pas vous déranger.

— Vous ne nous dérangez pas, dit Soter. Approchez-vous du feu.

Lui qui ne parlait jamais d'habitude ou ne s'exprimait que par monosyllabes, il se mettait en frais pour l'homme à la pèlerine et paraissait ravi.

— Hein! s'informa-t-il rondement, on n'est pas trop à l'aise dehors, avec la bise? Il y a plus de vingt-cinq degrés.

— Vingt-sept, précisa l'autre.

— Raison de plus pour prendre un air de feu. Tenez, je vous cède ma place.

— Laisse! grommela Geisha impatientée.

Le vieillard enleva poliment son chapeau, puis s'approcha de la cuisinière. Soter, consultant la fille du regard, se tint coi.

— Mais vous alliez dîner! constata soudain le visiteur.

— Oui, répondit Geisha.

Soter ajouta sottement:

— Ça ne fait rien.

Puis, après un silence:

— Vous permettez?

Il s'assit à la table tandis que la femme le servait. Elle avait mis, au four, les saucisses dans un plat où elles mijotaient avec des choux et des morceaux de lard, et le fiancé, se sentant en appétit, tira de sa poche un couteau, l'ouvrit et le plaça, près de son assiette, sur la toile cirée. Au déclic de la lame, le nouveau venu sursauta et s'approcha de Soter.

— Eh bien? fit celui-ci. Qu'est-ce qu'il y a?

Le vieillard se pencha sur le couteau.

— Je l'ai acheté à Dantzig, expliqua le docker, surpris d'une telle curiosité. Voyez: la marque est dans l'acier.

— Oh! très bien. C'est ce qu'on peut appeler une arme.

— *Ia. Gut!*

— Allons, mange! ordonna Geisha, qui déposa le plat devant Soter.

Aussitôt l'intrus se recula, baissa les yeux et, relevant les pans de sa pèlerine, affecta de se chauffer. L'odeur des choux et des saucisses ne paraissait point chatouiller son odorat. En revanche Soter grogna de contentement. Il empoigna la bouteille.

— A votre santé! dit le vieillard.

Geisha riposta sèchement:

— Merci!

Elle se mit néanmoins à table et saisit sa fourchette, mais elle n'avait pas faim. Les piqûres la travaillaient, lui faisaient comme « bouillir le sang ». Elle ressentait des bouffées de chaleur. Soter emplit les deux verres, d'un air grave. Ses regards, un instant, cherchèrent ceux de la fille comme pour lui demander s'il devait inviter le vieux, mais Geisha, éludant la question, baissa la tête.

— Es-tu malade? demanda l'homme.

— Va... répliqua-t-elle. Ce n'est rien... Ça passera!

— Vous parlez du traitement? s'informa poliment l'homme à la cape. Beaucoup ne le supportent pas.

— Cela est juste. Oui. J'en connais, dit Soter.

Il regarda Geisha, puis son attention se concentra sur la chétive silhouette du personnage qui se tenait toujours près de la cuisinière, et une idée bizarre lui traversa l'esprit.

— Comment vous appelez-vous? murmura-t-il.

— M. Poop.

— Et votre prénom?

— Lionel. Lionel Poop, répondit lentement l'autre.

Il y eut un silence.

Soter reprit:

— Habitez-vous le quartier?

— Je l'habite.

Geisha écoutait sans comprendre. Finalement, elle leva les yeux sur Soter, qui, rencontrant les siens, crut

lire dans les prunelles de la fille une expression de reproche et d'ennui.

— D'où souffres-tu? s'enquit-il.

Lionel Poop prit alors la parole.

— Remarquez, exposa-t-il, que mon nom peut aussi bien s'écrire en commençant par la fin.

— Tiens! s'écria Soter, pour quelle raison?

— Pour la raison, en tout point symbolique, que d'un côté je tiens aux années mortes par mes études et de l'autre aux années nouvelles sur lesquelles s'ouvre la vie. Avez-vous quelquefois pensé, monsieur...?

— Adolf Soter, déclina l'homme.

— Avez-vous donc une fois pensé, monsieur Soter, à ces étonnantes choses qui font que nous sommes tous entre la vie et la mort, encastrés dans une vaste chaîne, tel un maillon?

— Oui, admit Soter surpris par l'observation saugrenue du vieillard. Tant que nous sommes, c'est la pure vérité.

Il contempla son verre, où la lumière de la lampe se réfractait, et soupira:

— Nul n'y peut rien!

Geisha dit tout à coup:

— On vous vaccine aussi, n'est-ce pas, monsieur Poop?

— Comme tout le monde.

— Trois piqûres par semaine?

Lionel Poop inclina la tête affirmativement.

— Eh bien! poursuivit la fille, connaissez-vous la cause de ces visites? On raconte de telles choses qu'on ne sait lesquelles croire. S'agit-il de la peste?

— La peste! grogna Soter sans détacher ses yeux du verre de vin.

— Je ne pense pas, prononça Poop.

— Pourtant plusieurs Chinois sont morts, paraît-il, dans la rue. On prétend que c'est de la peste: ils avaient le visage presque noir, un très gros ventre, les mains, les pieds enflés...

Soter se mit à boire.

— On vous aura mal renseignée, rectifia le vieillard. Pour ma part, j'admettrais plutôt qu'un commencement de choléra s'est déclaré, mais que, dans quelques jours, les services de l'hygiène...

— Oui. Parlons-en, des services de l'hygiène! fit amèrement Geisha. Ils devraient s'occuper d'enlever les ordures.

— C'est comme chez nous, grommela Soter. Ils laissent les bêtes crevées dans le ruisseau.

— On ne peut pas tout régler en une fois, mentionna Poop. Cependant, vous n'avez pas tort de protester contre de pareilles négligences. S'il arrive qu'une nuit le froid cesse, le mal sera plus grand.

— Oh! pour le froid, dit le docker en s'essuyant la bouche du revers de la main, il n'est pas près de finir. La mer roule des glaçons. Et le vent souffle. Plein nord!

Il avait lancé ces paroles sur un ton légèrement hostile pour le vieil homme, car une idée, d'abord confuse, s'était insinuée en lui. Geisha s'en aperçut. Elle regarda Soter afin de l'empêcher d'élever la voix, mais Soter haussa les épaules et, stupidement, se mit à rire.

— Tais-toi! ordonna Geisha. Pourquoi ris-tu?

— Je ris de ma propre bêtise, repartit le docker. Nous sommes bêtes dans mon pays... bêtes comme des porcs... Hein! n'est-ce pas vrai?

Un moment, il saisit son couteau et en pétrit la lame, la fit plier entre ses pouces, puis, brusquement, il ferma le couteau et le mit dans sa poche.

— Oui... bêtes! répéta-t-il d'un air désenchanté. Mais cela doit être ainsi. N'est-ce pas naturel, monsieur Poop?

L'interpellé ne daigna pas répondre.

— Tu ferais mieux d'achever de dîner, suggéra Geisha sans conviction. Prends une orange.

— Non! dit Soter.

Il se leva, le front soucieux, se frotta machinalement les mains, s'étira, puis, se décidant tout à coup:

— Allons! proclama-t-il. Je vais rentrer.

Geisha n'eut garde de le contredire et le laissa ramasser sur le lit sa casquette et sa peau de mouton.

— Bonsoir! maugréa Soter en enveloppant d'un regard ironique la fille et son visiteur. Je reviendrai un autre jour.

— A quoi penses-tu? lui demanda Geisha toujours assise.

— Je pense, riposta-t-il, prêt à éclater de colère contre lui-même, que je suis la plus stupide bête qui soit... Mais j'ai compris... J'ai maintenant parfaitement compris. Monsieur Lionel Poop, conclut-il, une main sur le loquet de la porte, au plaisir de vous rencontrer bientôt!...

Et, avant que l'autre eût trouvé la réponse que méritait une semblable insinuation, il poussa le battant, le referma et s'éloigna seul, dans la nuit.

V

C'était lui, le navire: il se trouvait pris au milieu des glaces qui craquaient en pressant sa coque, de plus en plus étroitement, de toutes parts. Qu'il le voulût ou non, cette carapace de glace l'enserrait, le pénétrait jusqu'aux fibres, jusqu'aux moelles, et il avait beau se dire, par instants, que si le thermomètre baissait, il se réveillerait dans la douce tiédeur de son lit, Soter n'arrivait point à concevoir précisément que le thermomètre pût descendre. C'était tout à fait impossible. On patinait autour de lui. Des enfants, le col entouré de cache-nez écarlates, blancs, verts, bleus, glissaient et tournoyaient. Une vieille femme avait installé sur le bassin une sorte de cambuse où elle vendait des boissons chaudes. La glace étant solide, elle avait enfoncé à coups de hache trois pieux qui soutenaient une bâche afin de s'abriter du vent. Le vent venait du large, où la mer ballottait des icebergs, puis il passait sur le chenal du port entièrement gelé

et son souffle vous coupait le visage comme au fil d'un rasoir. On le sentait mordre et brûler. La mer, le ciel étaient gris. Et la glace, elle aussi, sur laquelle les gamins décrivaient des cercles, était de la même couleur mais plus dense, plus rare, presque minérale, telle qu'on la voit peinte par Breughel dans ses paysages d'hiver à la magique réverbération. Des prêtres, la soutane remontée entre les jambes, s'élançaient à la poursuite des gosses, tels de rapides oiseaux noirs, et de l'autre côté du quai, sur un second bassin, un groupe de séminaristes accomplissait de semblables figures entrecroisées, mais en silence, avec une sage application.

La ville se profilait à travers une lumière figée d'aquarium. Seule apparaissait la ligne des maisons, et, çà et là, certains détails d'une façade dont les vitres rapprochées luisaient à la manière de l'étain. Des cloches tintaient dont se percevaient, par contraste avec l'éloignement factice de la ville, jusqu'aux moindres vibrations. L'air sec portait chaque bruit à des distances nouvelles, insoupçonnées, et lorsque, par moments, près du clocher de Sainte-Gudule, les croassements des corneilles s'élevaient, vous eussiez juré que c'était juste au-dessus de votre tête. Ces croassements formaient une plainte sans fin. Quant aux mouettes, affamées et féroces, leurs cris étaient si durs, si perçants qu'ils vous déchiraient le tympan comme un grincement de scie. Une quantité d'oiseaux de

haute mer, réfugiés le long du môle, ajoutaient à ce grincement des appels discordants et, prenant tout à coup leur vol, accomplissaient dans le ciel froid des cercles parallèles à ceux que, sur la glace, les patineurs entrecroisaient. Soter entendait ces appels et ces cris comme s'il eût été seul au milieu du bassin gelé, mais l'idée tout à fait absurde de se sentir devenu un bateau enserré par les glaces l'empêchait de préciser ses impressions. Il ignorait s'il faisait jour ou nuit. C'était tantôt le jour, tantôt la nuit, ou plus exactement, ainsi qu'en certains rêves, le jour et la nuit en même temps, mais il pensait à autre chose. Une certitude étrange l'habitait. Elle avait mis longtemps à s'emparer de lui et, maintenant, il était comme un homme à qui un être insaisissable et infiniment sournois avait jeté un sort.

En revenant de la rue des Bouchers, Soter était pourtant rentré chez lui sans s'attarder. Il avait pris par le plus court, traversé le bassin où le cargo à bord duquel il travaillait dressait sa masse sombre piquée de feux. Un fanal accroché au portant de la passerelle clignotait sous le vent. Autour du bâtiment, tout semblait mort. Les bars, les estaminets du quai ne répandaient à l'extérieur que de vagues clartés transies sans qu'aucune des conversations qui se tenaient derrière les vitres emperlées de givre s'en échappât. Un silence étonnant régnait sur ce quartier naguère débordant de rumeurs, de chants, de nasillements de phonogra-

phes, de claquements de sabots et de rires. Soter avait gagné sa chambre, rue du Viaduc, s'était couché.

Il pensait à Geisha. Il se disait qu'elle aurait dû le prévenir des intentions de ce M. Lionel Poop et non pas le laisser, lui, Soter, beaucoup plus vigoureux que ce vieillard, faire les frais de la conversation. Geisha savait très bien ce que M. Lionel Poop désirait. Bon! Soter le savait aussi. Il avait fini par le savoir, mais il était le fiancé de Geisha. Un jour, lorsqu'elle aurait assez d'argent, elle deviendrait sa femme et tous deux regagneraient leur pays. Le Polonais ne protestait nullement contre les nécessités du métier. Une seule chose lui avait déplu: le rôle profondément grotesque, humiliant pour un homme de sa force, que la fille et cet équivoque M. Poop lui avaient fait jouer. Etait-il bête vraiment! Bête à manger de la paille, du foin, des pommes de terre crues. Bête à mériter d'être bête toute la vie.

Il souffla sa chandelle. C'était trop fort pourtant d'avoir à dormir dans une pièce sans feu au lieu de partager le lit de Geisha. On l'aurait averti de la démarche de M. Poop, avant qu'il s'en fût avisé, il serait allé boire un genièvre à Montparnasse. Mais non, il avait fallu que peu à peu, de lui-même, il découvrît que l'antique godelureau n'était point un voisin. Cela le révoltait.

« *By God!* se jura-t-il. Demain j'irai voir ça, chez elle, et avec elle. J'empêcherai qu'on se foute de moi. »

Il chercha le sommeil et se retourna plusieurs fois, sans parvenir à le trouver. Les attitudes, l'accent, l'air frileux du chétif M. Poop, sa longue pèlerine l'obsédaient. Soter n'avait pas l'habitude de rencontrer des gens de cette espèce. Celui-là devait être un banquier, un changeur, un horloger ou un prêteur sur gages: il n'exerçait pas un vrai métier d'homme. A première vue, on pouvait parier qu'il gagnait son argent par mille ruses coupables. Poop! Belle idée de posséder un nom pouvant s'écrire des deux côtés. Oui. Belle idée! Un piège! Soter ferma les yeux.

« Demain... répéta-t-il intérieurement. Demain... j'irai... »

Mais il avait froid entre ses draps et il se rappela la croûte de glace, épaisse comme une banquise, du bassin où les lumières du cargo brillaient. Il se rappela le fanal de la passerelle et, insensiblement, tandis que le sommeil finissait par venir, l'image de ce bateau demeura seule fixée dans son esprit.

« Oui, demain... »

Quelques instants plus tard, la transformation était faite. Soter rêvait: un sort pesait sur lui.

Il y avait comme un symbole en tout cela. Cette idée de bateau pouvait laisser entendre au dormeur qu'il était, lui aussi, prisonnier dans cette partie du port puisque, durant le jour, son travail lui interdisait

de s'en éloigner. En échange, la présence des patineurs représentait la liberté d'une foule de gens livrés à leurs plaisirs. Geisha lui avait parlé, récemment, d'un de ses rêves en décrivant avec une curieuse minutie le passage où elle s'était arrêtée près d'un navire très éclairé. Peut-être était-ce le même navire? Peut-être cela signifiait-il qu'elle avait pensé à Soter durant son rêve. Mais pourquoi n'existait-il personne à bord? Cette combinaison d'images n'offrait aucun sens raisonnable: elle n'en frappait pas moins Soter, qui trouvait surprenant d'emprunter au rêve de sa fiancée les propres éléments du sien. Comme dans le quartier chinois, où les maisons communiquent entre elles par la cave et par les toits, Soter communiquait avec Geisha par des chemins encore plus détournés. Il l'admettait d'ailleurs. La première surprise passée, il en venait presque à se dire que ce bateau était l'emblème de leur prochain départ et que si le bâtiment était vide cela prouvait qu'il n'y avait place dans ses flancs que pour une seule femme et que cette femme était Geisha. Comment n'y avait-elle pas songé en lui décrivant le navire? Soter poussa un grognement; il s'agita sous ses couvertures et, retombant, inerte, sur le dos, s'enfonça davantage dans un épais sommeil.

Alors le sens qu'il avait découvert au symbole se modifia. Si ce bateau qu'il avait pris pour celui de Geisha était le même, pourquoi n'avait-elle pas eu

l'idée d'y monter pour partir? Pourquoi donc avait-elle attendu qu'il fût trop tard? Car il était trop tard. Soter ne pouvait rompre sa prison de glace. Elle le comprimait étroitement, comme entre les mâchoires d'un étau dont on tournait le pas de vis de plus en plus. Cette pression l'étouffait. L'homme gémit. Il éprouvait un découragement sans bornes. Sa fiancée se jouait de lui. Sous prétexte d'amasser un peu d'argent, elle l'avait laissé s'en aller seul, à travers la nuit, tandis que M. Lionel Poop prenait sa place. C'était ce misérable, cet avorton qui triomphait. Il n'avait eu qu'à paraître pour créer dans la tiède boutique de la fille une atmosphère de géne. Le docker ne s'en était pas aperçu tout de suite, mais il se remémorait l'expression résignée de Geisha, son embarras, son trouble, dès que le type à la pèlerine était entré. Elle avait eu un sourire triste. Et lui, Soter, au lieu de traiter l'importun avec sa rudesse habituelle, il l'avait invité à s'approcher de la cuisinière pour se chauffer. Comment n'avait-il pas compris, jusqu'à l'évidence, que ce ridicule personnage ne méritait aucun égard? Il aurait dû le renvoyer, l'empoigner comme un chat malade, par la nuque, et le jeter dehors. M. Lionel Poop ne serait plus revenu: il n'était pas de taille à réagir. On l'aurait entendu s'éloigner dans la rue en courant. Même pas! on n'aurait rien entendu du tout; il se serait enfui, volatilisé, telle une ombre, un feu follet, un souffle. Et Soter aurait passé la nuit entière

au chaud, avec Geisha. Une bonne nuit. Leurs deux corps emmêlés, jusqu'au moment de partir.

Le contraire s'était produit. A l'évocation de la chaleur du lit, le dormeur ressentit une impression de froid plus vive, plus âpre, extrêmement douloureuse, et cette souffrance physique se compliquait d'une autre souffrance, morale celle-là, mais non moins déprimante. Il n'osait point se l'avouer; toutefois, en lui-même, Soter reconnaissait la glaciale présence d'un sentiment de rage, de jalousie, dont l'aiguillon le déchirait. Jaloux de quoi? de qui? Le Polonais, d'habitude, ne s'embarrassait pas de ces subtilités. Du moment qu'il portait à la banque l'argent que lui remettait sa fiancée, il ne tentait jamais d'imaginer comment Geisha l'avait gagné. La somme seule importait à ses yeux. Il n'allait pas plus loin; il refusait d'aller plus loin. A quoi bon! Cependant le souvenir du vieillard lui était odieux; il tourmentait Soter, l'emplissait de colère, de dégoût. Est-ce qu'entre cet individu et le robuste et beau gars qu'il était, une comparaison quelconque avait quelque chance de s'établir au bénéfice du premier? Non, mille fois non! Mieux valait rire. Soter ne riait pas. Il se débattait, dans son rêve, contre l'image de M. Poop, contre le pouvoir de ce gnome, ses façons astucieuses de s'imposer, de se faire adroitement valoir, en un mot de disposer de tout selon son bon plaisir. Et Geisha, l'idiote, avait subi son ascendant. Ah! les femmes! Les

femmes? Toutes les mêmes! Un peu d'argent, on les avait. Elles ne prenaient pas seulement la peine de sauver les apparences, de ménager l'amour-propre, la dignité, la susceptibilité d'un homme. L'argent d'abord! Bon Dieu! Soter se révolta. La promesse qu'il s'était faite de corriger Geisha lui revint à l'esprit, mais, en même temps, il éprouvait la certitude de sa propre impuissance et l'horrible sensation de froid qui, l'engourdissant, s'accentuait de plus en plus, presque à le réveiller.

— Oui, grogna-t-il. Sa peau!... J'aurai sa peau!

A cet instant, Soter eut à peu près conscience des paroles qu'il prononçait. Les ombres qui l'entouraient parurent se dissiper. Cela ne dura qu'une seconde. Il retomba sans force au noir sommeil, parmi les formes, les présences vagues du songe, au sein d'un monde inconnu et pourtant familier, seul, immobile, vaincu. Personne ne se souciait de lui. Personne ne pensait à lui. Geisha devait parler à M. Poop des piqûres, qu'elle supportait mal, et s'informer, tout en se laissant caresser, si ce n'était pas réellement la peste qui décimait les gens de la rue. Ce mot de peste l'effrayait. Soter se souvint du choc qui l'avait secoué en entendant la fille murmurer ce mot-là. Il revit le verre de vin pâle traversé par le feu de la lampe. Il se revit assis devant ce verre de vin et le regardant fixement; il lui avait trouvé une couleur anormale, une couleur jaune suspecte, et, cependant, il avait empoigné le

verre, l'avait vidé... La peste! Les affiches placardées, par la Commission d'hygiène, sur les façades de certaines maisons consignées, étaient de cette même teinte jaunâtre. A bord de plusieurs bâtiments, on avait également hissé des pavillons, eux aussi jaunes. C'était donc ça! Lionel Poop avait eu beau répondre qu'il ne croyait pas à la peste, Soter s'était gardé d'émettre son avis. Lui non plus, il ne croyait pas à la peste, mais il réfléchissait que c'était à dater de cette minute que le vieillard avait communiqué au vin sa couleur singulière afin qu'en le buvant Soter subît un sort. Soter avait donc bu. Il avait approché lentement le verre de sa bouche. Sa haine pour Poop s'accrut. Elle le glaçait jusqu'aux entrailles. Toutefois, il n'entrait dans ce sentiment aucun désir de se venger. Ce devait être le sort qui était cause de cela, sinon le Polonais n'aurait point hésité. Au moment de quitter la boutique, une scène se serait produite et M. Poop aurait appris qu'il fallait marcher droit. Or, cette scène n'avait pas eu lieu. Soter était parti en refermant brutalement la porte, il avait regagné sa chambre, s'était couché et endormi. Il était alors entré dans un rêve. Et la notion de ce rêve était chez lui si vive qu'il se voyait comme s'il était un autre, allant et venant à travers ses propres pensées, pareil à quelque passager surpris de ne trouver personne sur le pont ni dans les coursives du bateau qu'il se sentait matériellement devenu.

Le seul, l'unique espoir de Soter avait été de se dire que si le thermomètre baissait, le charme serait rompu. Mais lui-même, dans sa conversation avec Poop, avait nettement déclaré que le thermomètre ne pouvait pas baisser. Hélas! son pronostic se réalisait. Le vent soufflait trop régulièrement du nord pour apporter un changement quelconque à la situation; il convenait donc d'attendre le jour avant de voir les choses se modifier. Dès les premières pâleurs de l'aube, chaque matin, Soter ouvrait les yeux; il n'avait pas de rideau à sa fenêtre. Entre les lamelles des persiennes, un vague rayon filtrait qui prenait, peu à peu, plus d'éclat, plus de force. Il tombait obliquement, à travers les carreaux, sur la couverture brune du lit et finissait par atteindre le visage du docker, dont les paupières, encore alourdies de sommeil, se soulevaient. Ce rayon de lumière, Soter le comparait à l'éclair d'un couteau, de son couteau quand il en faisait jouer la lame, de ses gros doigts. C'était l'image qui lui venait aussitôt à l'esprit. L'hiver surtout, le petit jour avait comme une lueur d'acier, aiguë, barbare. Si dure qu'elle fût, Soter l'aimait; il clignait les yeux, puis il la regardait en face et se levait d'un saut. Et voilà qu'à présent, en dépit du sort qu'il sentait sur lui, Soter pensait à l'aube en se disant qu'elle le délivrerait. Cette pensée lui fit évoquer son couteau. Il mit longtemps à en prendre conscience, mais une image amenait l'autre et il songea que ce couteau

le délivrerait, à son tour, il ne savait pas de quoi.

— Oh! très bien, avait constaté Poop, à la vue de la lame. C'est ce qu'on peut appeler une...

Naturellement! Le vieux était resté saisi devant le couteau de Soter... il avait même tenu à l'examiner de plus près, s'était approché de la table. Le dormeur tressaillit: un âpre frisson le parcourut et il lui sembla, tout à coup, qu'il venait de toucher le fond de la vase comme quelqu'un, sur le point de se noyer, donne un coup de talon et remonte à la surface de l'eau. Il remonta ainsi des profondeurs du rêve. Mille points d'or étoilèrent la nuit de ses prunelles; ils tournoyaient comme des oiseaux. Puis Soter éprouva la sensation de sa propre chaleur, une sensation délicieuse, intraduisible, réconfortante.

— Ahhh! fit-il.

C'était son lit. C'était sa chambre. L'aube allait naître. Il la guetta voluptueusement, à travers ses paupières demi-closes, et quand il l'aperçut, pointant, en haut de la fenêtre, il attendit, un grand moment, engourdi de plaisir sous ses draps, que la première sirène du port poussât son atroce hurlement de bête égorgée.

VI

Feempje contemplait son poignet et lui trouvait, depuis la dernière piqûre, un ton verdâtre qui l'inquiétait. Il ne pouvait plus supporter, sans y penser, son redoutable crochet de fer. Quelquefois une brûlure soudaine l'obligeait à l'enlever. Il devenait alors sérieux, dénouait les lanières de cuir fixées à l'avant-bras, enlevait l'appareil et d'un air soucieux examinait, silencieusement, son moignon. Bien qu'il n'eût point à s'alarmer de l'effet du vaccin, il allait consulter le médecin de service à l'hôpital puis regagnait son bar, où la mère Kœtge, en raison du refus de Flossie de servir les clients, tenait la caisse. Feempje ne parlait jamais de ses ennuis. Le docteur lui ayant conseillé de moins boire, il mettait dans la mesure du possible le conseil à profit, mais sa relative sobriété changeait son humeur.

— Hé! patron, s'exclamaient avec des faces rouges les habitués du Montparnasse. Prends un godet! Qu'est-ce que tu crains?

Désignant Kœtge, le Hollandais ripostait:

— Celle-ci pinte pour deux. Elle tient le coup.

— Ou elle tombe, constatait un loustic après avoir fait à la vieille un croc-en-jambe et en l'aidant à se relever.

Le bar était bondé d'ivrognes, tous vaccinés d'ailleurs, mais débraillés et imbibés d'alcool comme des éponges. La plupart qu'on avait débauchés des docks touchaient des primes. Les autres appartenaient aux compagnies de navigation. Leurs salaires, naturellement, avaient été réduits. Ils ne protestaient point. Une vie nouvelle s'offrait à eux, oisive et misérable, ponctuée tous les deux jours par des piqûres; quant aux poussées de fièvre qu'elles amenaient, ils les combattaient à grand renfort de petits verres de schnick et de mesures d'une bière aigre, puissante.

Feempje ne faisait crédit à personne. Lorsqu'un buveur ne pouvait plus payer, il lui retenait sa montre ou un objet quelconque en gage. Kœtge le secondait dans ces opérations: elle lui était de bon conseil. Grâce au crochet de fer, le gros homme imposait sa loi et, cependant, il n'osait plus heurter de ce crochet le zinc de son comptoir par crainte de se faire mal. Il le brandissait, menaçant, au-dessus des têtes parmi la lourde fumée des pipes, et aussitôt chacun cédait. Nul ne se doutait encore des sourdes terreurs de Feempje. On avait l'impression que son caractère devenait plus

irascible et plus violent, mais on en attribuait la cause à l'angoisse que cachaient tous les cœurs et qui se manifestait par des colères subites chez les moins emportés. Il s'était toujours montré dur, brutal, autoritaire. Néanmoins, le cabaretier s'abîmait dans de subites tristesses et il n'était pas rare de lire au fond de ses yeux ternes une expression d'accablement. C'était alors que Feempje pensait à sa main coupée. Il y pensait avec toute espèce de regrets. Cette main, qu'il n'avait plus, lui inspirait de profondes rêveries. Il songeait qu'elle n'avait pas eu, comme l'autre, sa part pleine de plaisirs, de jouissances. Il la plaignait. A certains de ses souvenirs, elle restait étrangère, telle une morte, une chose morte qui pourtant avait fait partie de lui. Le soir, seul dans sa chambre, il s'asseyait au bord du lit et se livrait à d'interminables méditations.

Flossie ne partageait plus avec Feempje cette pièce. Elle occupait un réduit sans feu, sans lumière, en bas, près du dancing, car, en vertu des nouveaux règlements, le Hollandais n'avait pas pu la renvoyer. Flossie ne sortait plus pour ainsi dire de ce local infect. La mère Kœtge portait à la recluse, une fois par jour, une écuelle de soupe, la forçait à manger. Flossie n'avait pas faim. Les piqûres l'emplissaient de lourdeurs, d'éblouissements, de maux de tête inexplicables. Elle portait ses doléances au dispensaire: les docteurs ne l'écoutaient pas. Sa grossesse lui valait

aussi des troubles, des vomissements. Feempje, quelquefois, la nuit, entendait la fille se traîner aux water: elle y restait de longues minutes, tirait la chaîne puis, retournant à son gîte, fermait sa porte, poussait le verrou.

— Qu'elle crève! grognait le tenancier.

Il l'écoutait tousser des heures entières ou changer sa paillasse de place. Une épaisse nappe de neige était restée sur le toit du dancing, mais elle avait pris une couleur noirâtre à cause de la fumée du poêle dont les escarbilles retombaient du tuyau dans la cour. Jusqu'à une ou deux heures du matin, Flossie était secouée par des quintes. Elle dormait mal. Toujours plus sale et plus sordide, elle conservait non seulement ses bas, mais ses vêtements pour dormir, vivait couchée et ronflait comme une brute. Feempje n'avait pas pitié d'elle. Puisqu'il ne pouvait point chasser cette garce, il prenait plaisir à la châtier dans sa chair, dans l'enfant qu'elle portait. Plus question, maintenant, de recourir aux recettes abortives de la vieille Kœtge! Celle-ci s'était pourtant approvisionnée de plantes chez une louche herboriste de la rue Fossé-aux-Remparts. Feempje avait, en sacrant le nom de Dieu, jeté ces plantes dans la boîte aux ordures et menacé, au cas où il l'y reprendrait, de faire subir à la commère le même sort. Il voulait que Flossie accouchât. « Le gosse à Feempje! » c'était marrant... Il le disait, le répétait vingt fois par jour

avec un rire bestial, des clignements d'yeux, des grimaces.

— Faut que j'voye si c'est pas un nègre, des fois!... déclarait-il, ou une betterave, un navet!

Kœtge en restait honteuse. Pourtant, comme elle pouvait se soûler à l'aise sans que le gros homme, qui avait besoin de ses services en remplacement de Flossie, la rudoyât, l'ancienne logeuse finissait par approuver Feempje. Elle n'en allait pas moins rendre visite à l'herboriste dont la boutique mystérieuse servait de lieu de rendez-vous à toute espèce de gens. Cette commerçante était une vieille femme borgne, vêtue de noir, sèche, édentée, décente comme une chaisière de square et plus méfiante, sous ses dehors affables, qu'une sage-femme sans diplôme. Elle ne se contentait pas de vendre des simples, des têtes de camomille ou de pavot, elle débitait en outre de petits sachets de cocaïne que Kœtge négociait aux filles de la rue des Bouchers. Elle les glissait sous ses jupons en secret puis se rendait d'un magasin à l'autre, où ses clientes lui offraient des rations d'eau-de-vie. Le traitement du dispensaire n'opérait pas sur elle: elle avait passé l'âge de tout, l'âge de la souffrance comme celui du plaisir, et se laissait passivement piquer sans même sentir l'aiguille pénétrer ses bras flasques dont la chair roulait sur les os.

— Kœtge! cria du seuil de sa boutique Lulu-la-Parisienne. Allez! grouille.

C'était un vendredi, jour de visite. Lulu se préparait en guettant la vieille, qui lui avait promis cinq grammes de coco pure, aux prix de gros. Elle avait l'argent dans son sac. La rue, presque déserte, offrait un aspect lamentable. Devant les magasins, tout le long des trottoirs, les cendres qu'on avait répandues pour empêcher les passants de glisser formaient deux chemins noirs. Des tas de neige, dressés ainsi que des blancs d'œufs battus, mais d'une couleur terne, pisseuse, se succédaient de porte en porte, parmi des amoncellements de détritus que le service de la voirie n'avait pas enlevés. Au milieu de la rue, la neige était moins sale: on avait ménagé plusieurs pistes à l'aide également de poussière et de débris de coke, afin de pouvoir traverser la chaussée sans crainte. Pourtant des traces de pas et de roues de voitures demeuraient imprimées sur la neige durcie par le froid. De tous les toits pendaient de grosses aiguilles de glace et, quand le vent soufflait, une de ces lourdes aiguilles, parfois, se détachait et s'écrasait sourdement sur le sol, avec un choc sinistre.

Seule parmi ses pareilles, Lulu-la-Parisienne affectait de sortir en escarpins vernis, à semelles minces, à talons hauts. Elle possédait de jolies jambes qu'elle tenait à montrer, moulées dans des bas de soie coûteux. On disait que François les lui fournissait. Comme

Lulu était sa maîtresse, nul n'avait rien à y voir, mais aucun doute ne subsistait pour personne sur la provenance illicite de ces bas.

— Eh bien! Kœtge! appela de nouveau la fille.

Elle grelottait de froid à la porte de sa boutique et tenait frileusement le col de son manteau relevé contre son visage. Le manteau était d'un drap vert, assez épais, garni de loutre.

— Voilà, répondit la vieille sans se hâter. Rentre chez toi, j'arrive.

Lulu ne se le fit pas répéter. Toutefois on la vit, de l'intérieur du magasin, écarter le rideau de la porte et regarder dans la direction de Kœtge. Celle-ci se trouvait de l'autre côté de la rue, à la hauteur de la maison de Geisha, dont la devanture était close.

« Sans blague! elle ne va pas s'arrêter chez Geisha », se dit la Parisienne en maintenant le rideau soulevé.

Sa haine pour l'amie de Soter n'avait pas diminué. Au contraire, quand les deux femmes se rencontraient dans la cour de l'hôpital, Lulu ne manquait jamais l'occasion d'émettre sur le compte de cette fille des réflexions fielleuses. Geisha ne s'en occupait guère. Elle se bornait à sourire vaguement, comme si les propos dont elle était l'objet s'adressaient à une autre, ou quelquefois encore elle fixait sur son ennemie un regard méprisant et digne. Lulu n'insistait pas. Elle se tournait du côté d'une de ses voisines et changeait de conversation.

— Allez! magne-toi... plus vite! s'exclama-t-elle en faisant signe, derrière la vitre, à Kœtge de se presser. Je vais être en retard, il est trois heures.

Lulu heurta le carreau du doigt où elle avait une bague et se livra à une série de gestes d'impatience, puis, brusquement, elle ouvrit la porte. Kœtge pénétra dans la boutique d'un pas traînant et circonspect.

— Donne! dit Lulu.

— Hé! hé! fit l'autre. Je ne suis pas suivie, au moins? Il n'y a personne?

— Non. Personne.

— Figure-toi, murmura la commère, un type m'a prise en filature quand je suis sortie hier soir de chez ma vendeuse; aussi je m'ai amenée en douce par l'autre trottoir. On me poisserait, j'aurais des embêtements.

Lulu proféra d'un air dur:

— Penses-tu!

Et plus bas:

— T'as les cinq grammes?

Kœtge, au lieu de répondre, souleva son jupon et y cueillit, dans un petit sac de lustrine noire suspendu entre ses cuisses, plusieurs sachets soigneusement pliés.

— Tu seras contente, affirma-t-elle, en tendant les sachets à sa cliente. Cette fois y a pas de mélange. J'ai engueulé la...

— Tiens ton fric, grogna Lulu en glissant à la marchande la somme convenue.

— Merci. Mais la gnole?... s'informa Kœtge. T'as pas un coup de gnole pour moi?

— Tu n'as qu'à te servir, dit Lulu, qui indiqua d'un mouvement de tête un cruchon sur une table. Le verre, à côté, est propre.

La vieille s'approcha de la table, s'assit en soupirant et empoigna le cruchon.

A cet instant, sortant de sa boutique, Geisha apparut sur le trottoir en face. Lulu se mit à l'observer. Elle tenait encore à la main les sachets que venait de lui remettre l'ancienne logeuse et s'apprêtait à les dissimuler sous une pile de serviettes, mais elle vit Geisha inspecter la rue autour d'elle, puis diriger les yeux dans sa direction.

— Vise un peu, cette paumée! souffla Lulu à Kœtge. Elle me cherche. T'as pigé la manière dont elle gâfe par ici?

— Oh! je ne crois pas.

— Alors qu'est-ce qu'il te faut? Chaque fois qu'elle passe devant mes carreaux, elle louche. François serait là, tu parles d'une touche pour lui.

— Non. Je ne crois pas, répéta la commère, qui d'ailleurs ne s'occupait que du cruchon.

Lulu eut un ricanement.

— Puisque je te le dis, y a pas à ne pas croire. C'est comme ça.

— Si tu veux.

— Ce que je veux, s'écria violemment Lulu, c'est

y apprendre à se tenir, et je le lui apprendrai. J'y arrangerai la gueule. T'entends? Un jour ou l'autre elle sera marquée.

— Ne raconte donc pas d'idioties! ordonna sèchement du fond de la pièce la voix d'un homme abrité par un paravent.

C'était le Balafré; il avait pris froid la veille et gardait la chambre. Chaussé de pantoufles, le torse entouré d'un chandail gris à grosses mailles, François profitait d'un commencement de grippe pour ranger ses mouchoirs, son linge et des papiers d'une certaine importance à l'intérieur d'un buffet de cuisine en bois blanc qui lui tenait lieu de commode. Le paravent le cachait entièrement.

— Bonjour, prononça Kœtge. Ça ne va pas?

— Ça ne va pas fort, répondit laconiquement le malade.

Lulu haussa les épaules en silence.

— Je vais aller à la piqûre! fit-elle ensuite, tournée du côté du paravent. T'as besoin que je te rapporte quelque chose?

— Non.

Kœtge regardait bouche bée Lulu qui, au moment de sortir, revenait brusquement vers une glace, vérifiait son maquillage et se passait un peu de poudre sur le nez.

— J'aurais seulement besoin que tu taises un peu ta gueule, dit la voix de l'homme invisible.

Lulu échangea avec Kœtge un sourire de commisération et, son sac sous le bras, elle engagea d'un clignement d'œil la vieille femme à la suivre.

— C'est bien! répliqua-t-elle une seconde plus tard à François. J'ai compris.

Et comme Kœtge ne bronchait pas, elle quitta la boutique en laissant retomber d'un coup sec la porte sur ses talons.

— Allons! conclut la trafiquante, que ce brusque départ ne troublait point. Encore un verre!

Elle vida, au préalable, le gobelet qu'elle avait devant elle sur la table, le reposa sans bruit, saisit le cruchon et se versa une seconde rasade. Masqué par le paravent, François classait toujours ses papiers, les parcourant avant de les placer dans le buffet, sous une pile de linge. Il y avait les contrats de boutique qu'il sous-louait, plusieurs passeports vierges, des lettres d'agences, un certain nombre de cartes postales aux timbres de divers pays, des photos de femmes, de copains. On ne l'entendait pas remuer. A peine, de loin en loin, le froissement d'une feuille troublait seul le silence. On eût pris ce léger bruit pour le grignotement d'une souris, sous un meuble. Kœtge l'écoutait en retenant son souffle: elle ne voulait pas déranger François. Le ton sur lequel il avait rabroué sa maîtresse incitait la vieille femme à ne pas s'attirer la moindre remarque de la part du Balafré. Elle le savait hargneux, vindicatif. Au surplus son humeur devait

se ressentir du refroidissement qui l'empêchait d'être, comme d'habitude à pareille heure, soit en quelque bar, soit chez une de ses locataires en retard pour ses versements. Son séjour, dans la pièce, s'entourait de mystère. Kœtge réfléchit qu'on ne devait point soupçonner qu'il se trouvait là, si près, tandis que Lulu recevait ses clients. Cette réflexion emplit d'une stupeur respectueuse la vieille femme. Elle regarda le paravent, hocha la tête. Son inquiétude se mua en timidité. Est-ce que le Balafré savait qu'elle n'avait pas accompagné Lulu? Kœtge fut sur le point d'adresser la parole à François ou de lui révéler, en toussant par exemple, qu'elle était restée, à sa place, assise devant la table en train de sécher le cruchon.

« Je vais bouger ma chaise, se dit-elle, mais sans conviction. Il demandera: « C'est vous? »

Kœtge compta jusqu'à trois et ne réunit pas le courage de mettre à exécution son projet. La vue du paravent l'ébahissait. C'était un de ces articles qu'on achète au bazar: une baguette de bois noir en encadrait les feuilles sur lesquelles étaient reproduits des fleurs, des personnages, des oiseaux et une petite pagode chinoise aux tuiles vertes.

« Ah! pensa la logeuse, il aurait mieux valu que je m'en aille avec Lulu! Si son homme s'aperçoit que je suis là, il va me sortir. »

Ses yeux ne quittaient point les oiseaux et les personnages qui abritaient la retraite de François. La

fragilité de la cloison de papier inspirait à la mégère une crainte d'autant plus forte que cette séparation précisément était plus mince, et bientôt — elle avait pris son verre — la buveuse n'osa pas le porter à ses lèvres.

De la rue vide, où la lumière s'était concentrée sur la neige et rayonnait d'en bas comme d'une rampe de théâtre, n'arrivait aucun bruit. Parfois une aiguille de glace se détachait d'une gouttière et sa chute, en frappant le sol, ressemblait à une explosion. Parfois aussi on percevait le grincement d'une porte que quelqu'un ouvrait ou fermait. Kœtge n'écoutait pas. Elle était fascinée par la vue du paravent derrière lequel François alluma, tout à coup, une lampe afin de poursuivre son travail. La lampe jetait au plafond une clarté rousse traversée à certains moments par l'ombre énorme d'une main. L'ombre ne tremblait pas: elle restait quelques secondes étalée sur le plâtre du plafond, puis elle se retirait pour reparaître un peu plus tard avec une précision massive dont la vieille femme se sentait effrayée.

« Si je bouge, songea-t-elle, je suis perdue... »

C'était elle qui tremblait, et elle dut s'accouder à la table; en accomplissant ce geste, elle rapprocha néanmoins sa bouche du verre et y aspira une lente et bienfaisante lampée. L'alcool la raffermit. Elle esquissa une moue d'abord, puis une grimace. Le soir tombait. Kœtge détourna les yeux du paravent, regarda

autour d'elle et aperçut alors, de l'autre côté de la chaussée, la pèlerine de M. Poop. Elle connaissait le personnage. Son rictus s'accentua.

« Oh! oh! constata-t-elle. Décidément ça le tient. Il est en avance. »

Elle acheva son verre et se frotta le creux de l'estomac en pensant au vieillard, qu'elle vit aller jusqu'à la boutique de Geisha et rebrousser chemin. Mais François, brusquement, cessa de ranger ses papiers. Kœtge l'entendit tousser. Elle se retourna. L'homme, sans se lever, avait poussé le paravent.

— Tiens, fit-il d'une voix brève. T'es là? Qu'est-ce que tu fous?

— J'attends Lulu, répondit Kœtge.

Elle désigna le carafon. François se hissa sur ses jambes, se dirigea vers la cuisinière et commença à en gratter la grille.

— J'aurais pu le faire, déclara la vieille femme.

Il haussa les épaules et ébaucha le geste d'empoigner le seau à charbon.

— Allez donc! Permettez, reprit Kœtge, qui accourut. J'ai l'habitude.

Le Balafré se laissa docilement retirer le récipient des mains, et tandis que la vieille chargeait la cuisinière, il s'avança dans la direction de la rue.

— C'est pour Geisha! mentionna Kœtge en bourrant le fourneau. Voyez; il va, il vient.

— Oui, dit François d'un air distrait.

La présence du vieillard sur le trottoir opposé lui était totalement indifférente, mais la vieille à son tour s'approcha de la vitrine et se mit à rire, silencieusement. Etonné par ce rire, le Balafré regarda Kœtge.

— Oh! fit-elle, comme en s'excusant, tel qu'il est aujourd'hui, on ne le prendrait pas pour...

François suivit des yeux le personnage à la pèlerine et s'informa:

— Qui est-ce?

— Un ancien riche, expliqua la matrone. Un banquier. Je l'ai eu pour ami, autrefois. Il avait un hôtel rue des Nattes. Mais, à présent, tout est détruit... la rue, l'hôtel... il a dépensé sa fortune.

— Ce n'est pas le seul.

— Une grande fortune!

— Qu'est-ce que tu veux que ça me foute? interrompit François.

Il se tut un instant et demanda goguenard:

— C'est toi qui l'as mis sur le sable?

Kœtge ne répondit point.

— J'te parle! grogna le Balafré. Raconte!

— Vous ne me croiriez pas, prononça lentement son interlocutrice. Du temps que je cause, c'était un type tout à fait bien, mais spécial. Deux femmes se sont tuées pour lui...

— Qui, lui? Ce schnock?

— Parfaitement!

— Deux ballots! fit François.

— Oui et non.

— Et alors?

— Alors, exposa Kœtge en suivant du regard le manège de Poop, il m'a entretenue. Avec son argent j'ai acheté ma maison, là-bas: je louais, les premiers temps, à des messieurs de la ville qui amenaient leurs poules. Vous n'avez pas idée de c'que c'était. On ne passait pas encore sous la Tour des Réguliers. Y avait un mur, des jardins. C'est plus tard qu'on a démoli. La Tour est restée. On a ouvert la rue sous le porche. Tous les jardins ont disparu.

— Toi, murmura François d'un air railleur, t'étais pas folle. T'as pas voulu te suicider. Tu tenais aux sous.

— Charriez pas, répondit Kœtge. J'étais belle fille, alors, et jeunette. Je me suis laissé bourrer le crâne, il m'a eue. C'est tout de même marrant!

Le Balafré la dévisagea sans un mot. Elle poursuivit:

— Je me rappelle qu'il me promenait dans sa voiture. On allait le long de la mer, vers Koiswek. Les chevaux avançaient sur le sable. C'était doux. On n'entendait pas les sabots ni le bruit des roues. Des mois entiers, chaque soir, on recommençait la même balade.

François bâilla et s'étira.

— J'aurais l'idée à rire, fit-il ensuite, en indiquant d'un signe de tête le vieux Poop qui s'était

arrêté à la hauteur de la rue de Vénus et battait la semelle, j'lui proposerais de venir boire.

Kœtge n'eut pas l'air d'entendre. Elle décréta pourtant, après un silence:

— Question de boire, on n'a besoin de personne. Du moment que le cruchon est là.

— Tu peux y aller, dit le protecteur de Lulu. Ne te gêne pas. Vas-y! Ça n'a pas d'importance.

— Bon, rien n'a d'importance, grommela Kœtge en retournant vers la table. Donnez un verre pour vous, qu'on trinque.

Elle emplit le sien à plein bord, puis celui que François avait tiré d'une armoire.

— A la santé! murmura Kœtge d'un air lointain.

Tous deux levèrent le coude en même temps, puis le Balafré, cueillant dans la poche de son pantalon une cigarette fripée, l'alluma.

Il n'avait pas ramené la feuille du paravent et on apercevait la lampe, le petit buffet de bois, l'intérieur du meuble.

— Est-ce que je peux vous aider? proposa la logeuse.

La nuit était tombée. Quelques lumières brillaient au bas des façades et répandaient sur la neige d'immobiles et jaunes reflets. Des claquements de galoches retentirent. Les filles revenaient par groupes de la visite.

Kœtge se ressaisit.

— Lulu va s'amener, dit-elle. Comment qu'elle supporte les piqûres? Ça la tortille pas trop?

—, Bah! constata François. Elle râle!

— Je sais.

— C'est sa nature. Elle croit que je m'occupe, de Geisha et, naturellement...

La vieille branla de la tête.

— Oui, oui, fit-elle. Je sais. L'essentiel est qu'elle soit pas malade, comme tant d'autres. Les affaires ne vont pas si bien.

— Moches! renchérit François.

— Et c'est pas leur vaccin qui nous rendra le bon temps. Je me demande où qu'ils veulent en venir à piquouser tout le monde. On n'a jamais vu ça, nulle part.

— Faudra que j'y aille demain, gronda le Balafré. Tu parles!

Il ajouta:

— Ça donne la fièvre.

— Bah! Vous plaignez pas trop, j'aimerais que ça me produise les mêmes effets qu'à vous: je serais plus jeune. Quand les années arrivent, qu'on ne sent plus rien, on le regrette...

Une brusque mélancolie passa dans ses yeux aux paupières rougies, mais François n'en tint pas compte. Il pensait au traitement.

— Evidemment, dit-il. Seulement, y a pas à discuter. C'est comme ça.

Kœtge lui tendit la main.

— Allons, bonsoir! murmura-t-elle. La vie est encore belle à votre âge... Profitez!

— Je ne me prélasse pas en voiture, sur le sable, le long de la mer, riposta l'homme sérieusement. De quoi veux-tu alors que j'profite? On en est tous là... On peut crever, sans qu'on soye vieux... Comment?

— Non... rien... j'm'en vais, répondit Kœtge en soulevant le loquet de la porte. Il y a longtemps que j'devrais être partie... mais partie... pour de bon... pour tout à fait... *Amen!*

François la regarda.

— Complètement schlass! dit-il, avec dégoût.

VII

En apercevant Kœtge qui s'avançait vers lui, Lionel Poop fut sur le point de changer de trottoir, mais il comprit que son ancienne maîtresse l'avait reconnu et il l'attendit de pied ferme. Kœtge avançait avec précaution. En dépit du chemin de cendres, le sol restait glissant. Une fille, qui rentrait chez elle, croisa la trafiquante.

— Tu viens du dispensaire?

La fille grogna une vague réponse et s'éloigna.

— Toutes les mêmes! édicta Kœtge en s'immobilisant enfin devant l'homme à la pèlerine.

Poop négligea de répondre.

— C'est pour Geisha qu't'es là? s'informa la vieille femme. D'un froid pareil, t'as tort. Viens plutôt avec moi chez Feempje. Je paie un grog!

— Non, merci.

— Pourquoi non? Viens d'abord. Tu me remercieras ensuite. Ta poule n'est pas près de rappliquer.

Si tu ne viens pas, précisa-t-elle, j'enverrai quelqu'un te chercher.

— Je n'ai pas froid, dit Poop.

Kœtge l'empoigna par un pan de sa pèlerine et l'entraîna. Il se laissa mener sans résistance. Kœtge lui faisait peur. Elle parlait toujours sur un ton de commandement qu'elle seule pouvait prendre avec lui. Cela rappelait au vieillard les temps lointains de sa liaison, lorsque Kœtge, qu'il avait pervertie, le battait.

— Ecoute... bredouilla-t-il, ne tire pas si fort.

— Si je veux, repartit Kœtge.

Il soupira.

— Tu n'as pas honte! poursuivit-elle en grossissant la voix. Risquer la mort pour cette mollasse qui te met en boîte!

— Hé! hé! fit Poop en ricanant.

— Assez!

Poop aussitôt baissa piteusement la tête. Il avait éprouvé jadis, pour Kœtge, une grande passion, et cette passion s'était soudain transformée le jour que la jeune femme l'avait frappé au visage d'un pommeau de cravache, au cours d'une dispute. Les deux femmes qui s'étaient tuées pour Poop n'avaient jamais eu la force de se défendre. Il s'était montré doux, prévenant envers elles, mais, en même temps, son caractère inquiet le poussait à leur reprocher mille infidélités qu'elles n'avaient point commises. Comme

ces deux malheureuses s'étaient éprises de lui, elles prenaient au tragique les scènes perpétuelles qui tournaient aux raffinements de la plus malsaine jalousie. Poop excellait dans ces raffinements. Il en jouait en virtuose, souffrant lui-même et s'acharnant à faire souffrir les autres. La première femme s'était pendue. Elle s'appelait Mina Kauffmann. C'était une Allemande. L'autre, après avoir fui, était revenue, avait rompu, puis s'étant rendu compte qu'elle ne pouvait pas vivre sans Poop, l'avait supplié de la reprendre. Il y avait consenti afin de la tourmenter, de se tourmenter davantage. L'infernal petit homme portait toujours, dans un portefeuille plein de photos de la morte, une lettre que la désespérée, au moment de se pendre, lui avait adressée. Il lisait quelquefois cette lettre à sa seconde maîtresse et en commentait les termes d'une façon si perfide que la malheureuse s'était à la fin logé une balle de revolver dans la tempe. Ces deux drames avaient valu à Poop une légende incompréhensible. Comme il n'était ni beau ni particulièrement doué pour les prouesses amoureuses, on en était arrivé à croire qu'il envoûtait ou qu'il magnétisait les femmes dont il partageait l'existence. Peut-être s'agissait-il en effet d'une sorte de magnétisme, mais celui-ci provenait de l'étrangeté décevante que présentait le caractère embrumé de Poop, de son incertitude, de son besoin profond d'altérer, de corrompre les plus purs sentiments. Kœtge au début s'était

laissé séduire par cet homme; il l'avait connue dans un bar où elle était serveuse, l'avait changée de condition et parée de bijoux comme on n'en voyait guère qu'aux filles les mieux lancées. Kœtge était jeune. Le désir qu'elle inspirait l'avait flattée. Puis un jour elle s'était aperçue que si elle ne réagissait point, son mystérieux amant, sans s'en douter peut-être, l'entraînerait inévitablement à imiter le geste fatal des deux suicidées. Kœtge avait alors pris le dessus et, instantanément, le tourmenteur s'était senti révélé à sa véritable nature, qui aspirait aux coups, aux injures, aux humiliations.

— Non, maugréa-t-il, ne me tire point ainsi. Je te suis, tu le vois!

— Il faudra toujours te forcer, répondit Kœtge sans s'occuper des récriminations du vieillard. Tu ne te transformeras donc pas... jamais?

Poop sourit.

— Allons, plus vite! brusqua la femme.

Elle l'obligea à allonger le pas dans la direction du bar, où elle pénétra, peu après, en poussant le petit homme. Le bar était désert. Feempje assis au comptoir comptait la recette. Il avait un air sombre. Son bras lui faisait mal.

— Deux grogs! annonça Kœtge.

Le Hollandais leva les yeux et reconnut l'individu qui l'avait si bizarrement intrigué quelques semaines plus tôt. Il ferma lentement le tiroir-caisse, se dressa

sans comprendre et se mit attentivement à considérer le nouvel arrivant.

— Où donc l'as-tu trouvé? demanda-t-il à Kœtge.

Poop, ahuri par la lumière autant que par l'accueil du tenancier, tenta de fuir.

— Assieds-toi! ordonna la commère. Et t'occupe pas. T'entends?

Tout en parlant, elle le tirait par sa pèlerine et le faisait choir brutalement sur une chaise près du poêle, devant un guéridon. Feempje s'approcha du couple.

— Eh bien! grommela la virago. Ces deux grogs?

Le cabaretier, très digne, essuya le marbre d'un coup de torchon. Il se rendit ensuite à son comptoir et prépara deux verres.

— Ajoutes-en un pour toi, c'est ma tournée! lui cria Kœtge.

Elle tendit ses mains gercées à la chaleur du poêle, puis, soulevant ses jupes, se rôtit un moment les jambes, la mine pâmée. Poop ôta son chapeau. C'était la première fois qu'il se risquait au Montparnasse. Ses regards inspectèrent la salle et, finalement, se fixèrent sur la grosse nuque puissante de Feempje. C'était également la première fois qu'il apercevait le patron, mais ce dernier se retourna et les deux hommes s'examinèrent en silence, tandis que Kœtge, épanouie, semblait les avoir oubliés.

— Tu ne m'as pas dit où tu avais rencontré Mon-

sieur? répéta Feempje en apportant les consommations.

La vieille femme laissa retomber sa cotte et, saisissant un des trois grogs, toisa Feempje d'un air narquois.

— C'est bon! fit le débitant.

— J'étais dehors, ne put alors s'empêcher d'expliquer Poop. J'attendais une personne. Madame m'a vu. Elle a voulu que je l'accompagne...

— Ah! tiens, répliqua Feempje. Vous êtes donc toujours dehors?

— Quelquefois.

— Oui, bien sûr... constata Feempje. Pourtant la rue vous plaît. Si moche qu'elle soit, elle vous attire. Vous attendiez Geisha?

— En effet, c'était elle.

Kœtge soufflait sur son grog.

— Qu'est-ce que ça peut te foutre? questionna-t-elle sèchement.

Feempje secoua la tête et répondit:

— Monsieur est libre d'attendre qui bon lui semble. Nous sommes d'accord. Pourtant, si je parle de Geisha, c'est que j'ai, par moi-même, remarqué que Monsieur connaît le chemin de sa boutique.

— Naturellement, déclara Poop.

Feempje poursuivit:

— Monsieur avait d'abord rôdé par ici, devant la porte du logement de Madame. Pas vrai?

Poop, ébaubi, regarda ce gros homme qui paraissait lui porter un si vif intérêt.

— Et après? s'informa Kœtge, grincheuse.

— Moi aussi, prononça le tenancier, je suis libre de m'occuper de qui je veux.

Il se croisa les bras. Kœtge avala une gorgée de son verre puis, hochant à son tour la tête:

— Ecoute, dit-elle à Feempje, tout ce que tu peux savoir de Monsieur n'existe pas à côté de ce que je pourrais t'apprendre. T'en n'as pas idée, mais pas la moindre, à moins d'être sorcier.

Elle laissa fuser un rire pâteux.

— Es-tu sorcier? s'écria-t-elle. Réponds! Es-tu capable de deviner ce que Monsieur va faire chez la Geisha... ou plutôt ce qu'il cherche à y faire?

Poop se tourna vers Kœtge pour lui demander de se taire, mais la commère n'y prit pas garde. Elle posa son verre au bord du guéridon et se mit à observer Feempje qui, les yeux attachés sur la chétive personne de ce nouveau client, se demandait quels étaient ses secrets. Celui-ci murmura:

— Non, Kœtge. Non. Ne dis rien.

Mais la logeuse se reprit à rire plus fort et, s'adressant cette fois à Poop, elle riposta:

— Pourquoi me taire? Il n'y a pas de raison. Ou alors montre ta lettre. L'as-tu lue à Geisha? Ah! ah! ah! Si tu avais connaissance d'une pareille lettre, Feempje, continua-t-elle en décochant au cabaretier

un regard prometteur, tu comprendrais. Moi, je l'ai lue. C'était horrible. Tous les mots me brûlaient.

— Oh! gémit Poop, en croisant les plis de sa pèlerine comme s'il eût voulu interdire à la vieille femme de le fouiller. Elle est ivre!

— Donne, fit Kœtge. Allez! Donne.

Feempje attendait, silencieux. Il assistait à cette scène étrange comme de dehors, à travers les carreaux. Mais la scène avait lieu chez lui, dans son propre bar, et il n'osait intervenir car il reconnaissait que Kœtge passait les bornes.

— Qu'est-ce que c'est donc que cette lettre? s'enquit-il pourtant en se penchant vers le vieux.

Ce dernier se recula sur sa chaise, sans répondre.

Kœtge l'empoigna par un bras.

— Fais comme moi! signifia-t-elle sourdement au Hollandais.

L'autre voulut se lever. La femme s'y opposa: elle écarta le bras gauche du vieillard, l'immobilisa fermement et, tandis que le tenancier l'imitait, elle plongea une main dans la poche intérieure du veston de l'infortuné M. Poop et en tira un portefeuille.

— Voilà, proclama-t-elle au comble de la jubilation. Tout est là. Tu vas voir.

— Kœtge! supplia sur un ton larmoyant sa victime. Tu n'as pas le droit d'ouvrir.

C'était un portefeuille crasseux, décousu sur les bords et bourré de papiers, qui avait dû jadis être

rouge et qu'une ficelle maintenait fermé. Il ressemblait à un galet, ou plutôt à une brique poncée depuis des années par la mer.

— Pas le droit? Je vais me gêner! répliqua la logeuse.

Elle détacha le lien et plusieurs photographies, des quittances de loyer, un calepin, des cheveux de femme réunis par une faveur s'échappèrent. Les photos étaient jaunes, brouillées, presque effacées. Kœtge en fit un paquet à part, puis elle vida le portefeuille avant de le rejeter sur le marbre, où il s'aplatit avec un bruit flasque. Poop machinalement le ramassa.

— Attends! dit Kœtge. Je ne veux pas tout.

Elle écarta les quittances, le calepin, la boucle de cheveux et se mit lentement à regarder, l'une après l'autre, les photos empilées devant elle. Feempje s'était levé et, derrière l'épaule de Kœtge, regardait, lui aussi.

— Tiens! murmura la vieille femme en tendant à Poop une épreuve décolorée, tu as gardé même celle-là?

— Je l'ai gardée, répondit Poop.

— Mais c'est toi, Kœtge! s'écria le cabaretier, en enlevant la photographie des mains de la vieille.

— Il y a trente-neuf ans, oui.

Elle reprit son portrait au gros homme et se mit à le contempler en silence tandis que Poop replaçait dans son portefeuille les documents qu'on lui avait

restitués. Kœtge soupira. Feempje déclara sans conviction:

— T'étais belle môme!

— Pourquoi pas? riposta-t-elle. A cette époque, j'avais dix-huit ans. Et une nature! Une nature à marcher dans les boniments de Monsieur. Non, crois-tu! Ce qu'on peut être, tout de même...

— Quels boniments? demanda Poop.

— Oh! je t'en prie...

Kœtge agrippa son verre.

— Je t'en prie, répéta-t-elle durement. Ne recommence pas... c'est marre.

— Ainsi, dit Feempje, Monsieur et toi, vous...

— Laisse tomber! repartit Kœtge, s'agit plus de ça, maintenant, mais d'autre chose, d'une autre chose presque incroyable... unique...

Elle avait reconnu, à la couleur rose du papier, la lettre qu'elle cherchait et la tira de l'enveloppe. Poop ne sourcilla point; il regarda le tenancier et annonça:

— Parfaitement! Il s'agit d'une femme qui m'a écrit avant de se tuer.

— De se tuer pour qui?

Quand tu liras ces mots je serai morte, Lionel, morte par ta faute. Tu m'as poussée à cette fin. J'ai lutté tant que j'ai pu... pour notre amour, mais tu ne veux plus de cet amour. Tu l'as rendu monstrueux. Ton besoin de tout détruire autour de toi, de tout

rendre impossible, ta cruauté, ta lâcheté, ton ignoble appétit du...

Feempje écoutait gravement. Il s'attendait si peu à cette déclaration qu'il ne comprit point tout d'abord qu'elle s'adressait à Poop, mais ses gros yeux se dirigeant sur le vieillard, il s'exclama:

— Ça! par exemple... Lionel c'est vous?

Kœtge, d'un signe, lui imposa silence, et soudain, au moment où elle allait poursuivre sa lecture, le bruit d'une porte qu'on entrouvrait dans le couloir du bar lui fit tendre l'oreille. Feempje tourna la tête. Le rideau de perles se gonfla, palpita, puis se mit à tintinnabuler.

— Manquait plus qu'elle! constata la logeuse. Qu'est-ce qui lui prend?

— Continue, ordonna Feempje, la tête toujours tournée vers le rideau.

Celui-ci s'écarta. Flossie parut. Elle avait jeté un manteau sur ses épaules et vaguement noué une vieille écharpe autour du cou. Ses cheveux défrisés encadraient son visage pâle, bouffi, où les yeux, au fond des orbites, semblaient s'être enfoncés, comme brûlés par la fièvre. Poop ne sut que penser. Il examina la malheureuse avec stupeur et s'aperçut qu'elle n'était pas chaussée. Ses bas pendaient le long des jambes.

— Où vas-tu? gronda Feempje.

Flossie, qui avait cru qu'on ne l'entendrait pas

quitter sa chambre et se glisser dans le couloir, se dirigea vers la porte de la rue.

— Qu'elle aille au diable! fit le gros homme. Voyez-moi ça! Sortir ainsi dehors, avec la neige!

Il éclata d'un rire forcé.

— Et ce bidon! ajouta-t-il tandis que Flossie passait rapidement devant lui. Elle en porte au moins trois dans le ventre. C'est une chienne...

— Sans blague! dit Kœtge sur un ton de reproche. Empêche-la de sortir: elle est malade.

Poop, médusé, suivait la fille des yeux. Il demanda au cabaretier:

— Cette femme habite chez vous?

— Ne t'excite pas! répliqua Kœtge. C'est pas pour toi.

— Oh! tu peux essayer, déclara Feempje en s'adressant à Poop. J'y vois pas d'inconvénient.

— Non, Feempje!

— Ta gueule! commanda-t-il rudement. De quoi te mêles-tu? Si Monsieur n'est pas dégoûté, je m'en fous!

Arrivée à la porte de la rue, Flossie posa la main sur le bec-de-cane et le fit lentement basculer. Elle avait l'air d'une somnambule.

— Eh bien! la lettre, proféra Feempje. T'avais pas fini. On t'écoute.

Kœtge demeura silencieuse.

— Comme tu voudras, conclut alors le Hollandais

en se dandinant. Vous êtes tous des piqués, des dingos...

Il se heurta le front d'un doigt, saisit son grog, l'absorba, puis, gagnant le comptoir, s'assit devant la caisse.

Poop fit à Kœtge le geste de restituer ses papiers. Elle les lui poussa sans répondre et le vieil homme les rangea dans son portefeuille.

— Ah! dis donc! comme cintrée, celle-là! prononça Feempje, qui, malgré lui, regardait Flossie dans la rue.

Kœtge étouffa un bâillement.

— Viens-tu? proposa-t-elle à son ancien amoureux.

Ce dernier ramassa son chapeau, rectifia les plis de sa pèlerine et, reculant sa chaise, se mit péniblement debout.

— Si on buvait d'abord un whisky? suggéra la vieille femme. Eh! Feempje...

Sans bouger de place, le tenancier saisit derrière lui une bouteille et deux verres: il aligna les verres sur le zinc, les emplit, reposa la bouteille automatiquement où il venait de la prendre, puis il se pencha du côté de la devanture pour voir ce que faisait Flossie.

Elle était là, dehors, pieds nus sur le trottoir. Poop la reconnut à travers les carreaux. Il essaya de dire quelque chose. Les mots s'étouffèrent au fond de sa gorge et il courba la tête, découragé. Pourquoi cette malheureuse était-elle dans la rue? Qu'attendait-elle? Combien de temps attendrait-elle ainsi? Poop avait

beau répéter ces questions; elles restaient sans réponse. Pourtant une basse convoitise le possédait. Il avait vu Flossie écarter le rideau et, depuis cet instant, il s'était découvert pour elle un goût profond, mystérieux. Elle avait fait sur lui l'effet d'un archet qu'une invisible main aurait posé sur les cordes d'un violon. Peut-être la main de Feempje. Sa main coupée. Ou celle d'un musicien qui, sachant à l'avance quel tressaillement douloureux il allait éveiller en posant son archet sur les cordes, l'avait cruellement, inexorablement avancé pour en tirer une note aiguë, plaintive, déchirante que seul, lui, Poop, avait perçue. La sensation qu'il éprouvait se fit si forte qu'il ferma les yeux, mais Kœtge l'observait dans la glace et elle lui dit, en désignant le Hollandais:

— Attention!

Poop paya les whiskies et profita du temps que Feempje mettait à lui rendre sa monnaie pour considérer la silhouette de Flossie, mais finalement il dut ramasser les piécettes et les sous étalés sur le comptoir, puis il donna un coup de coude à Kœtge.

— Bonsoir! A tout à l'heure, chuchota cette dernière.

Elle gagna la sortie. Poop se précipita pour lui ouvrir la porte et tous les deux, une fois sur le trottoir, s'approchèrent de la femme qui, les pieds dans la neige, se tenait immobile et regardait, sans voir, stupidement devant elle, dans le vague.

VIII

Huit jours plus tard, en une simple matinée; la rue qui paraissait dormir sous son enveloppe de glace se réveilla. Il avait fait soleil. Des nuages d'une éclatante blancheur voguaient avec la majestueuse et harmonieuse découpure d'une goélette, toutes voiles dehors, par l'azur lumineux. Le vent avait tourné. Sur la pente des toits exposés au soleil, la neige commença de mollir, puis elle fondit presque aussitôt et un bruit d'eau dégorgeant des chanlates ou ruisselant des tuiles sur la chaussée annonça le dégel. Vers midi, les lourdes aiguilles coagulées aux angles des gouttières se détachèrent d'elles-mêmes; elles frappaient, en touchant le trottoir, des coups retentissants et parfois d'épaisses charges de neige dégringolaient des toits et s'écrasaient au sol avec des glissements d'avalanche et des grondements. Dans toute son étendue, la rue offrait l'aspect d'un chantier marécageux semé de blocs qui n'avaient pas eu le temps de se

liquéfier, de tas de cendres et d'ordures ménagères, de papiers gras, de vieux journaux.

En sabots, les manches relevées sur leurs bras blancs, les filles balayaient le devant des boutiques. Le ciel bleu, la fraîche douceur de l'air les emplissaient d'allégresse. Certaines chantaient. Les autres s'interpellaient ou se chamaillaient en riant, et celles qui avaient terminé leur besogne regardaient les retardataires, leur prodiguant des plaisanteries. Une seule boutique restait fermée. On avait enlevé simplement le volet de la porte et écarté à l'intérieur le rideau de satinette rose. C'était la boutique de Lulu. La Parisienne gardait le lit: elle n'avait pas pu se traîner la veille jusqu'au dispensaire et un médecin s'était rendu chez elle pour la piqûre. François était allé chercher le docteur, mais, depuis cette visite, la fille se sentait plus mal et quoiqu'on ne sût point au juste ce qu'elle avait, ses voisines prétendaient qu'il s'agissait d'une affection contagieuse et qu'il fallait d'urgence obtenir le transport à l'hôpital. Sans François qui veillait la malade et la mère Kœtge qui circulait paisiblement du Montparnasse au chevet de Lulu, la malheureuse ne serait point restée longtemps dans sa boutique. Déjà, le matin même, un infirmier était venu aux nouvelles, nanti d'une étiquette jaune qu'il aurait dû coller sur la vitre de la porte. François avait vu l'étiquette. Il s'était opposé à la tentative d'affichage.

— Tu veux lui foutre la trouille et qu'elle crève, face de lard! avait-il demandé à l'infirmier. C'est ce qu'tu veux?

L'autre s'était contenté de laisser l'étiquette sur la table, où François l'avait prise, roulée en boule et jetée dans le feu en ordonnant:

— Maintenant, ouste!

— Qu'est-ce que vous complotez? avait gémi Lulu. Qu'est-ce qui se passe? Mon Dieu... j'ai mal... je souffre!

— Où souffres-tu?

— Là, dans ma tête... j'étouffe!...

Le Balafré, ainsi que la plupart des hommes, était incapable de soigner qui que ce fût. Il éprouvait, d'instinct, une sorte de colère, de haine contre un malade et ne savait que répéter d'un air dur:

— Mais non... Ça ne sera rien...

— Oh! ma tête.

Debout près de Lulu, François la contemplait. Il était en pantoufles et ne savait comment s'y prendre pour parler bas ou se déplacer discrètement. Il heurtait chaque fois une chaise. La chaise tombait ou bien ses apostrophes aux femmes dont il dispersait les attroupements au seuil de la boutique étaient faites sur un ton si violent que, de son lit, Lulu les entendait.

— Renvoie-les!... criait-elle, je ne veux voir personne... Personne!

Parfois encore, découvrant Kœtge qui traversait la rue, François lançait d'une voix joyeuse:

— V'là ta copine!

Kœtge arrivait dans le « magasin »: sa présence aussitôt ranimait la malade, qui réclamait un peu de drogue et la humait avec extase.

— Figure-toi, dit enfin François, la môme Kœtge m'a conté l'autre jour qu'un type, du temps qu'elle était jeune, la baladait le long d'la mer, sur le sable, en voiture... T'as idée de ça?

— Oui, repartit tranquillement Kœtge. Ça m'est resté. On roulait. C'était doux... L'écume des vagues pétillait jusqu'à toucher les roues d'la victoria.

Lulu, les yeux fermés, écoutait la vieille femme.

— Parle! supplia-t-elle.

— Les hommes ne peuvent pas comprendre, affirma Kœtge. Lorsque je me suis laissée aller à expliquer mon ancienne existence à François, il rigolait.

— Avoue qu'il y a de quoi.

— Et c'était doux, n'est-ce pas? s'informa tristement Lulu. Ça te venait d'être bercée par les ressorts de la voiture et par le sable en même temps. Je crois y être... Après?

C'était la seconde fois que la logeuse narrait son aventure. En changeant de trottoir, elle avait pataugé dans la neige boueuse. Elle se sentait les pieds gelés.

— Redis-moi la voiture! demanda Lulu. Redis-moi le sable... la mer qui pétille sur le sable.

François alluma une cigarette.

— Décidément, fit-il, avec ton sable, t'exagères. C'est-il que, toi aussi, tu voudrais que j'te paie la même balade?

Lulu répondit d'une voix qui n'était qu'un souffle:

— J'aurais aimé, bien sûr... mais autrefois, dans le temps... qu'ça m'aurait fait plaisir.

— Et à présent?

— Ne la tourmentez pas! conseilla Kœtge.

Et, plus bas, presque à son oreille:

— Elle est très mal. Il faut prévenir le docteur.

— C'est bon. J'irai pour le docteur, grogna le Balafré. Pourtant, qu'est-ce que ça signifie son « autrefois... du temps qu'ça m'aurait fait plaisir »? Je peux la lui payer, la voiture.

— Non. Vite. Partez! répliqua Kœtge.

Elle poussa l'homme vers la porte et le regarda s'en aller, puis elle revint à la patiente, lui tâta le pouls.

« Il trouvera toujours quelqu'un pour donner dans ses boniments, songea-t-elle. On peut charrier... Même à présent... »

Ce n'était pas de François qu'il s'agissait, mais de Poop, dont le souvenir, depuis leur dernière rencontre, l'obsédait. Kœtge n'avait point été tendre envers lui. Elle l'avait tancé comme un vieillard gâteux, inoffensif, mais ces anciennes promenades qu'ils avaient faites ensemble, au bord de la mer, l'emplissaient

de nostalgie. Etait-ce le moutonnement des vagues, dont quelques-unes léchaient sans bruit les sabots des chevaux, qui lui communiquaient le sentiment du peu de chose que nous sommes tous sur terre? Etait-ce la lumière miroitante de ces journées enfuies ou la couleur du ciel, nacrée comme l'intérieur de certains coquillages dont on ne retrouve jamais plus, quand on les examine une fois chez soi, l'éclat et la fraîcheur? Kœtge l'ignorait. Il lui restait de cet ensemble de sensations, et de la jeune femme qu'elle avait été, plus d'étonnement que de tristesse, et, cependant, elle était triste en tenant la main de Lulu...

Dans la rue, les filles qui avaient vu François monter vers l'hôpital ne doutaient plus qu'il ne revînt avec le médecin de service ou, qui sait même, des brancardiers. Les voitures d'ambulance ne suffisaient plus au déplacement des malades. Des prisonniers, qu'on avait embauchés pour cet usage, parcouraient la ville sous la surveillance de gardes-chiourme armés de revolvers et ramenaient à chaque voyage, sur des civières, des fiévreux qu'on devait hospitaliser. Les prisonniers portaient un calot de bure, une petite veste, des pantalons rayés de rouge et des sabots. Un numéro était cousu à leur manche gauche. Ils avaient le crâne et le visage rasés. On les employait, nuit et jour, et quelques-uns qui étaient jeunes avaient, en rencontrant les femmes, des regards de concupiscence. Quel que fût leur âge, ils appartenaient tous au pénitencier

de Herm, dont on voyait, en sortant de la ville, les hautes murailles et les tours grises. Ils auraient dû passer leur vie à Herm, mais, en raison de l'épidémie, on les avait chargés des plus pénibles besognes. C'était une aventure nouvelle dans leur existence et peut-être trois ou quatre d'entre eux, en découvrant la mer, évoquaient-ils comme Kœtge un souvenir qui leur permettait de mesurer le temps à sa cruelle, sa déprimante durée.

Geisha se trouvait sur le pas de sa porte et prenait l'air. Une écharpe rose autour du cou, son manteau de voyage serré par une martingale, elle gardait ses mains enfoncées dans les poches et regardait fondre la neige des toits. C'était presque un plaisir pour elle.

Poop venait tous les soirs. Il lui avait donné des châles à franges de soie, des étoffes telles qu'en vendent les antiquaires, un kimono brodé d'oiseaux d'or et deux mules de satin. Ces cadeaux n'entraient point dans le prix que Geisha lui avait fait dès sa première visite: ils représentaient une rémunération supplémentaire. La fille mettait le kimono et les mules pour recevoir Poop. Les châles et les étoffes étalés sur des chaises jetaient dans la boutique des taches de couleurs vives, diaprées, qui prêtaient au décor une sorte de raffinement. Poop aimait voir ses cadeaux étalés autour de lui. Il vint une fois avec une bague, une autre fois avec des pierres précieuses montées en pendentif. Geisha n'y comprenait rien. Elle n'aurait

jamais cru le vieillard assez riche pour lui offrir de tels présents, mais elle les acceptait et s'en parait. Alors il se passait en Poop quelque chose d'extraordinaire. Il parlait d'amour à Geisha, lui pressait, lui baisait les mains et, fréquemment, se retirait sans l'avoir prise. Ces façons, si nouvelles pour elle, plongeaient la fille dans de longues rêveries. Elle en oubliait les piqûres pour penser à son sénile amoureux, et lorsqu'elle le revoyait le lendemain, elle se sentait presque troublée.

— A mon avis, disait Soter, ce type-là doit prêter sur gages. Il a des occasions. Encaisse toujours. Seulement ne montre pas tes brillants aux autres poules. Elles te causeraient des ennuis.

— Naturellement, approuvait Geisha.

Elle n'en était que plus perplexe. Pour le kimono, passe encore: la fille en ignorait le prix, mais la bague l'émerveillait. C'était un anneau d'or très lourd sur lequel un diamant de neuf à dix carats taillé en profondeur se trouvait enchâssé entre deux cabochons d'émeraude. Le diamant, à lui seul, valait une somme énorme. Geisha le conservait après le départ de Poop et, la nuit, elle se réveillait afin de l'admirer et de le faire scintiller à son doigt. L'écrin de cette bague ne contenait aucune griffe de bijoutier, ni aucune sorte d'adresse. Celui du pendentif non plus. La fille avait eu beau chercher à découvrir une indication, elle s'était rendu compte qu'il n'en existait pas. Cela com-

promit son plaisir. Cependant, l'idée de posséder de tels bijoux l'emplissait d'orgueil et elle finit par savourer une joie d'autant plus grande qu'elle n'était pas sans risques.

— Tu lui demanderais où il a pu acheter ton diam, insinua Soter en expédiant un matin sa toilette. Peut-être qu'il le dirait.

Geisha se tut.

— Comme tu voudras, poursuivit le docker. Tout de même, il vaudrait mieux savoir.

— Oui, oui, fit-elle.

Soter n'insista pas. Il se rendit à son travail, laissant Geisha se rendormir. Or elle ne dormait pas. Elle pensait à Poop et, pour la première fois, elle lui trouvait plus d'agrément qu'au Polonais. C'était au moins un homme capable d'avoir volé pour elle. Si vieux qu'il fût, et bien souvent grotesque, il ne manquait pas de courage. On vivait avec lui. Il vous communiquait des impulsions secrètes, des appétits, des besoins différents de ceux auxquels Soter pouvait prétendre. Soter était stupide.

— Tu sais, dit tout à coup, du seuil de sa boutique, une camarade, on va emmener Lulu à l'hôpital.

Geisha demanda:

— Quand?

— Mais maintenant. T'as pas vu les porteurs avec le brancard? Tiens, celui qui attend dehors...

— C'est un flic.

— C'est un gardien, rectifia la fille. Il a le revolver. François est allé prévenir au dispensaire que sa femme avait le délire.

Le garde-chiourme parlait à une voisine. Son képi à visière carrée, son ceinturon, son dolman noir et son pantalon bleu, à passepoil jonquille, provoquaient dans la rue une grandissante curiosité.

— Qu'est-ce qu'il raconte? s'informa Geisha, en considérant l'homme.

L'autre haussa les épaules sans répondre. Devant leurs portes, comme au moment d'une rafle, les filles se tenaient attentives, prêtes à rentrer chez elles à la première alerte. Des boueux, du côté de la Tour des Réguliers, déversaient dans un camion des boîtes à ordures. Quelques-uns balayaient le ruisseau.

— Pauvre Lulu! gémit la femme. On ne la reverra plus. Ils vont la prendre; ça sera fini.

La voix du garde-chiourme s'éleva brutalement.

— Gare aux marches! grondait-elle. Suivez le trottoir.

Les porteurs se montrèrent dans l'encadrement de la porte, précédés de François; ils avançaient à petits pas. Le bruit de leurs sabots était sinistre.

— Et tout droit! ordonna l'homme au revolver.

François marchait près de la civière. On n'apercevait pas Lulu: elle avait le visage couvert par un drap et la forme de son corps disparaissait sous un amas de couvertures, étroitement bordées. Les brancardiers

pressèrent l'allure. Kœtge, qui était restée dans la boutique, rejoignit le cortège: elle portait sur le bras les vêtements de la malade et, à la main, un petit nécessaire de voyage en peau de porc.

— Kœtge n'oublie rien, fit observer la femme.

Elle poussa un nouveau soupir et suivit tristement des yeux le groupe qui s'éloignait.

— Je plains François, déclara-t-elle en remontant le col de son manteau.

Geisha garda le silence.

— Oui, songea-t-elle. François aussi serait capable...

Elle voulait dire que, comme Poop, c'était un homme audacieux, plus habile que Soter à vous faire partager des sensations, mais point n'était besoin de proclamer, un pareil jour, cette opinion: on l'aurait mal interprétée.

IX

Derrière les carreaux de son bar, Feempje avait assisté au départ de Lulu, sans en éprouver de regret. Il pouvait être trois heures et demie. Le soleil se retirait: il n'éclairait que le haut des maisons et, déjà, la température devenait plus froide. Dans la rue, les boueux raclaient les pavés à coups de pelle en déployant une telle activité qu'après l'engourdissement des derniers jours, leur présence éveillait autour d'eux une sorte de réconfort. Cependant le bar restait vide. Depuis près d'une semaine, on n'y voyait jamais personne l'après-midi. Kœtge, qui confectionnait d'habitude dans un angle de la salle ses mystérieux sachets, avait accompagné Lulu à Sainte-Gudule. Le cabaretier ferma son tiroir-caisse et s'approcha du poêle. Il se laissa tomber sur une chaise, examina son avant-bras, le tâta, vérifia l'appareil qui s'y trouvait fixé, puis étouffa un bâillement. La crainte de sentir une douleur quelconque à la place où le crochet butait contre le

moignon le tenait constamment en éveil. Or il n'avait pas mal. L'inflammation s'était même résorbée. Un vague bien-être le pénétra. La peur de ressentir à son tour les atteintes de l'épidémie s'atténuait. Que diable! Il faudrait bien que ça finisse. La belle vie recommencerait. Avant longtemps! Feempje le pressentait à quantité de petits signes qu'il n'eût pu définir mais qu'il flairait, qu'il découvrait un peu partout. Promenant alors dans son bar un regard satisfait, le gros homme écouta le heurt des pelles et des pioches heurtant les dalles de la rue. Il se mit à chantonner:

Ça va... ça va... ça bi-ł-che.

C'était sa rengaine favorite: il la fredonnait souvent inconsciemment, sans paraître se douter qu'il avait la voix fausse.

— Oh! assez! assez! hurla quelqu'un à travers une cloison.

Le Hollandais poursuivit de plus belle, puis il s'arrêta net, tendit l'oreille.

— Je n'ai pas d'ordre à recevoir, dit-il, surpris de ne plus rien entendre. Je chante si ça me plaît. Comprends-tu? fit-il en se dirigeant vers le rideau de perles qu'il écarta. T'es pas contente?

Les perles retombèrent en cliquetant. Feempje avança dans le couloir et s'arrêta devant une porte. La porte était fermée.

— Que tu sois contente ou non, reprit plus haut le tenancier, je m'en fous!

Il se pencha pour regarder par le trou de la serrure, mais on avait, de l'intérieur, dû accrocher un vêtement à la poignée. Feempje se redressa: il alla jusqu'au bout du couloir, inspecta la salle du dancing puis revint sur ses pas.

— Je m'en fous! répéta-t-il en donnant contre le vantail un léger coup de crochet. Tu peux gueuler. Ça m'est égal!

Soudain, la porte s'ouvrit.

— Eh bien! demanda Feempje, qu'est-ce que tu as?

Flossie répondit, épuisée:

— Ne me laisse plus ici, dans cette pièce. Il fait trop froid. Je vais tomber malade.

— Bah! tu ne seras pas la seule. On vient d'emmener Lulu à l'hôpital. Chacune son tour.

La femme montra son ventre et murmura:

— L'enfant est mort.

— Possible.

— Il ne bouge plus, tenta-t-elle d'expliquer. Tu ne me crois pas?

— Je te crois, mais je n'y peux rien.

— C'est pourtant toi qui l'as tué, comme tu me tueras, gémit l'infortunée en chancelant.

Feempje n'eut pas l'air d'entendre.

— Allez, grommela-t-il, rentre dans ta chambre.

T'as voulu y rester pour pas m'aider au bar. J't'ai remplacée. C'est fini, cette séance? Rentre, couche-toi et dors. Tu sortiras demain pour ta piqûre.

— Demain, riposta Flossie d'un ton menaçant, je parlerai au docteur. Il viendra voir comment tu me traites...

Le gros homme pouffa de rire et se balança sur ses jambes.

— C'est ça, fit-il ensuite. Tu raconteras toute l'histoire au toubib et il s'amènera. En attendant, reste où tu es. Je t'avertis.

Flossie comprit qu'elle n'était pas de taille à lutter: elle recula d'un pas, ferma la porte.

— A demain! cria Feempje.

Il regagna le bar et donna la lumière.

« Le toubib peut toujours arriver, se dit-il. Je mettrai dans la chambre un brasero. C'est simple. J'ai tout de même pas les moyens d'y installer le chauffage central. »

La nuit était tombée. Feempje s'assit à la caisse; il se pencha machinalement du côté de la rue et suivit une minute les allées et venues des passants. Des marins, des ouvriers du port se succédant par groupes, remontaient les trottoirs. En face, près du logement consigné de la mère Kœtge, des lampes brûlaient à la devanture des boutiques et des femmes se tenaient, fardées, près de ces lampes.

« Tiens, songea Feempje, la vie reprend. »

On avait nettoyé la chaussée, et plus haut, dans la rue, un disque d'accordéon tournait. Le tenancier consulta l'heure à la pendule réclame fixée au-dessus du comptoir. Cette animation lui paraissait suspecte. Il en cherchait la cause sans la trouver, mais, brusquement, la plainte d'une sirène lui parvint et le fit tressaillir. Il murmura:

— Ben! qu'est-ce qu'arrive?

Kœtge entra, frissonnante.

— Peux-tu me dire, questionna Feempje, qu'est-ce qu'ils fichent tous dehors, ce soir?

— Je ne sais pas, maugréa Kœtge.

Elle s'approcha du poêle.

— Tu viens de là-bas? reprit, après un temps, le tenancier.

— Oui. Et là-bas, puisque t'en parles, il y a encore plus de monde que dans la rue. Faut l'avoir vu pour s'en douter. Les lits se touchent presque. C'est quelque chose!

Feempje, haussant les épaules, retourna à son comptoir.

— Enfin, poursuivit Kœtge, il n'y a qu'à se résigner. Ici, rien de nouveau? On ne m'a pas demandée?

— Non.

— Donne toujours un whisky, murmura la vieille femme. Ça me réchauffera. J'en ai besoin.

— Et comment va la Parisienne?

Kœtge, qui savait l'inimitié qui régnait entre Lulu

et le cabaretier, préféra ne pas répondre. Elle attendit que Feempje l'eût servie pour se réfugier, munie de son verre, près du feu. Le Hollandais n'insista pas. Il traversa la salle, ouvrit la porte de la rue et alluma une cigarette.

— Bonsoir, fit-il soudain en apercevant M. Paul.

Celui-ci s'arrêta.

— Qu'est-ce qu'il y a, ce soir? dit le gros homme. Je ne m'y reconnais plus. Tu prends un *glass*?

M. Paul n'était pas en verve. Il trinqua mollement au bar avec Feempje et, s'essuyant la bouche, contempla Kœtge sans prononcer un mot.

Feempje, mécontent, toisa le buveur d'un regard dénué d'aménité.

— T'es marrant, fit-il. A voir tout le monde dehors, on croirait que ça va mieux, mais paraît que ce n'est pas le cas.

— Non, pas précisément, répondit l'homme.

Le tenancier nettoya d'un coup de torchon le dessus de son zinc.

— Qu'est-ce qu'il y a donc? s'entêta-t-il à demander. Tout à l'heure, je n'ai pas pu arracher vingt paroles à Madame (il désigna Kœtge, qui ne releva pas la phrase), et toi, qui es plutôt bavard d'habitude, t'es là, tu ne racontes rien.

— J'ai rien à raconter.

La porte de la rue céda. Trois matelots entrèrent en saluant.

— A la bonne heure! s'exclama Feempje. V'là des gars comme ils m'plaisent. Des bons gars, pleins de jeunesse.

Il alla aussitôt à eux et leur serra la main. C'étaient des Allemands qui appartenaient à un navire de commerce mouillé depuis dix-huit jours dans le port. Ils avaient subi plusieurs visites avant de pouvoir quitter leur bâtiment, avec une permission timbrée par la Commission d'hygiène. Un brise-glace avait délivré le bateau, qui devait repartir prochainement.

— *Geben Sie uns Bier,* dirent-ils au patron.

Feempje passa la commande à Kœtge, puis, approchant une chaise de la table des matelots, écouta leur conversation. Ils venaient tous les trois de rendre visite aux filles, mais n'en semblaient point éblouis.

— Evidemment, concéda Feempje, on ne s'amuse plus comme autrefois. C'est changé.

— *Ja wohl!* répondit le plus jeune. L'homme qui nous a conduits nous avait prévenus.

— Quel homme? questionna Feempje.

Kœtge apportait les demis.

— Un type qui se prétend musicien. Il jouait, à l'en croire, du piano dans une boîte de la rue.

— Ce ne serait pas Edgard? murmura Kœtge.

Feempje répliqua:

— Si c'est Edgard, ils doivent se le rappeler. Un blond pâle, mal foutu, tout en os, précisa-t-il, en regar-

dant les matelots. En effet, je l'ai eu chez moi. Il n'a pas expliqué qu'il était Belge?

— *Da!* firent ensemble les trois marins.

Ils vidèrent goulûment leurs chopes.

— Vous auriez dû l'amener, dit Feempje en jetant un clin d'œil à Kœtge. On se serait reconnus. Où est-il?

— Oh! il n'a pas voulu venir. Nous l'avions invité, déclara celui des buveurs qui, tout à l'heure, avait parlé d'Edgard, sans le nommer. Il est resté dehors.

Kœtge et le patron tournèrent en même temps la tête du côté de la rue, puis Feempje, se hissant sur ses jambes, alla jusqu'à la porte, l'ouvrit.

— *Bier, noch einmal!* ordonnèrent les matelots.

M. Paul, qui n'avait point bougé de sa place, rejoignit Feempje et le saisit par le bras.

— Non. Laisse, grogna le Hollandais. Tu n'as pas entendu?

— J'ai entendu, dit l'autre. Il s'agissait d'Edgard. C'est lui que tu cherches?

— Oh! je le trouverai, repartit Feempje, qui, d'un mouvement, se libéra. Crains rien. Un soir ou l'autre, faudra qu'on se rencontre.

— Et alors?

— Tu verras.

M. Paul parut hésiter.

— Allons! Salut! fit-il. A bientôt?

— A bientôt! grommela Feempje.

La rue était pleine d'ombres, de reflets. Une mince couche de glace s'étendait sur la neige fondue et, tout au fond, à gauche, la cage vitrée du marchand de frites répandait une clarté jaunâtre sur laquelle se détachaient les silhouettes des passants. Il y avait longtemps qu'un aussi grand nombre de promeneurs ne s'était donné rendez-vous en cet endroit. Les magasins rayonnaient de feux roses dont les lueurs brillaient sur les pavés. Enfin, bien que la température fût encore assez froide, l'atmosphère de la nuit était chargée d'une telle douceur qu'on la respirait presque voluptueusement.

Feempje tira la porte derrière lui et, se postant sur la chaussée, fouilla des yeux la pénombre. Des gens passaient devant son bar, en remontant la pente des Réguliers. Ils débouchaient, à trois ou quatre, de la voûte de la Tour et se hâtaient dans la direction des boutiques où les filles les appelaient en frappant aux carreaux. Le tenancier connaissait la plupart de ces hommes. Quelques-uns, qui venaient en sens contraire, entraient au Montparnasse.

« Ce fumier-là, se disait Feempje, en pensant à Edgard, si jamais je le poissais, parole, on rigolerait. »

Edgard s'était enfui sans doute, et Feempje, au bout d'un certain temps, dut renoncer à le dépister. Le Hollandais voulut alors revenir à son comptoir, mais, s'arrêtant soudain devant le seuil, il se retourna et jeta un dernier regard dans la rue.

— Ce sera pour une autre fois... murmura-t-il. Patience!

Il allait rentrer chez lui quand, derrière deux soutiers qui traînaient leurs galoches sur le trottoir, il aperçut la pèlerine de Poop.

— Hello! cria le gros homme.

Poop sursauta. Il s'approcha de Feempje, l'air effaré, et lui tendit la main.

« On croirait, songea Feempje en saisissant les doigts flasques de Poop, que ce frère-là vous glisse dans la patte une souris morte. »

Toutefois, il ne manifesta rien de sa répulsion et s'informa d'une voix placide:

— Vous cherchez Kœtge?

— Ah! balbutia le vieux, elle est là?

— Mais bien sûr!

» Kœtge! appela le cabaretier en poussant la porte du bar. Quelqu'un pour toi!

Il traîna Poop jusqu'au poêle et annonça sur un ton sarcastique:

— Monsieur t'attend!

— Permettez, protesta le barbon en se débattant comiquement. Permettez!

Kœtge tirait de la bière.

— Voilà, dit-elle, tout de suite! J'arrive.

Il y avait, outre les trois matelots, une dizaine de clients dans la salle, et quelques-uns, en apercevant le nouveau venu, se mirent à rire, mais Kœtge, portant

des demis sur un plateau, s'avança, triomphale, et les foudroya du regard. Feempje n'essaya plus de plaisanter. Quant à Poop, il se lissait les cheveux d'un air pensif et se gardait de prendre pour lui les quolibets qu'avait provoqués sa présence.

— Que vas-tu boire? s'informa Kœtge. Whisky? Genièvre?

— Genièvre, prononça-t-il craintivement.

Kœtge annonça:

— Et deux genièvres! Deux!

Elle s'assit un instant à la table du vieillard et l'aida à se défaire de sa pèlerine.

— Tu viens de là-bas? demanda-t-elle, fixant ses yeux dans ceux de Poop.

L'homme eut un geste vague.

— Réponds!

— Oui, dit-il après un silence.

La vieille femme se pencha vers le poêle et en gratta la grille, puis, dégoûtée, elle se croisa les bras. La veulerie de son ancien amant l'offensait.

— Comment, soupira-t-elle, un type comme toi, t'en es à de pareilles pouffiasses?

— Tu ne sais pas, tenta d'exposer Poop. Quand j'ai frappé, ce soir, à son volet, son amoureux m'a ouvert. Tu le connais sans doute. Un Polonais... un débardeur...

— Ah!

— Soter!

— Continue, répliqua Kœtge. Il t'a vidé?...

Poop inclina la tête affirmativement.

— Voilà les deux genièvres! clama Feempje en assenant sur le zinc un coup de crochet. Enlevez!

— C'est bon, j'y vais! dit Kœtge.

Les matelots demandèrent une nouvelle tournée, et l'un d'eux, enhardi par l'accueil qu'on avait fait à Poop, interpella le patron.

— Vous vous êtes trompé, déclara-t-il en désignant l'homme à la pèlerine. Monsieur ne se nomme pas Edgard.

— Allez toujours, répliqua Feempje.

Kœtge, leur portant à boire, bougonna:

— Qu'est-ce que vous y voulez, à Edgard? Vous voyez bien que ce n'est pas lui.

— Mais certainement non.

— Eh bien! Foutez-nous la paix! Ça vaudra mieux!

Elle revint à Poop et prit place à sa table, sans répondre au regard plein de gratitude qu'il lui adressait. Le vieillard l'écœurait. Elle éprouvait l'envie de l'humilier devant tous et, pourtant, elle finit par pousser dans sa direction l'un des deux verres qu'elle avait déposés sur le marbre, entre eux.

— Tu es fâchée? s'enquit Poop à voix basse.

Kœtge préféra ne pas répondre. Des clients arrivaient. Eux aussi, comme les trois Allemands, étaient allés chez les filles, mais ils n'y songeaient plus.

François les escortait. Il adressa un signe à Kœtge et s'installa près d'elle, à côté de Poop.

— T'as pu rester jusqu'à présent avec Lulu? s'informa la grosse femme.

— Non. Je viens de la boutique. J'ai été prendre des fringues.

Il montra un paquet qu'il avait sous le bras.

— C'est moche, fit-il. Y a pas d'hôtel ici. Faudra que j'aille au port...

Brusquement, reconnaissant Poop, il cessa de parler et se mit à examiner le vieillard. Kœtge sourit.

— Alors, articula François d'une voix dure, c'est toi qui emmenais autrefois Madame le long de la mer, en voiture?

Poop eut un léger recul.

— Y a pas à te débiner, reprit le Balafré. Explique. Depuis qu'on me casse les pieds avec cette balade sur le sable, j'voudrais des renseignements...

— Je ne comprends pas, balbutia Poop.

— Il veut parler du temps qu'on allait à Koiswek, murmura Kœtge. Raconte-lui.

Poop soupira:

— Qu'est-ce que tu veux que je raconte!

— Ben! comme c'était. Les chevaux qui tiraient la voiture, la mer toute grise, les vagues...

— Ah! oui...

— J'écoute, dit le Balafré.

L'autre secoua la tête d'un air de commisération.

— Tu ne te rappelles donc pas comment qu'on était bien à rouler, pendant des heures? protesta Kœtge surprise. Ça m'est resté...

— Non, répondit sèchement le vieillard, je ne me rappelle plus.

— Et si je te foutais une baffe? s'écria Kœtge outrée en se levant. Si je...

— Cela ne changerait rien.

François s'interposa.

— Parole, proféra-t-il, je me doutais que cette sacrée histoire... Ah! là! là! rends-toi compte, ajouta-t-il en fixant ses yeux dans ceux de Poop, Kœtge a tellement bourré le crâne à ma femme avec votre promenade au bord de la mer que je finissais par avoir l'air d'une bille. Ma femme s'appelle Lulu. Elle est à l'hôpital. Elle va crever. Eh bien! ça n'aurait pas été qu'elle est malade, je lui aurais appris à me répondre comme elle s'y est risquée, en lui filant une trempe. Entre nous, la trempe, c'est pas elle qui la méritait... c'est...

— Dis voir, fit Kœtge. Allez! dis!

Le Balafré se ravisa.

— Au fait, maugréa-t-il en désignant la commère, elle non plus, elle n'est pas responsable. Le premier responsable, c'est toi!

— Moi! s'exclama Poop, qui leva le bras instinctivement, pour se protéger.

François éclata de rire.

— Ça va, dit-il. Laisse tomber. Au fond, c'est la faute à personne. Les femmes... (Il saisit son paquet et le plaça devant lui, sur la table, d'un mouvement énergique.) Les femmes... sont toutes les mêmes. Suffit qu'on ait une fois été assez ballot vis-à-vis d'elles pour qu'elles se croient quelque chose, elles en profitent. Pas vrai?

Abruti par ce flot de paroles, l'ancien séducteur ne savait que répondre. Il approuva pourtant d'un geste timide l'amant de Lulu et s'efforça de se composer une attitude.

— Naturellement que tu ne te rappelles pas! constata François.

Et il commanda d'une voix forte:

— Feempje, whisky!

— Je vais le chercher, dit Kœtge.

Les deux hommes, près du poêle, échangèrent un regard.

— Ecoute, reprit alors le Balafré, dont le visage s'épanouit, la trempe, mais la trempe pour de bon, t'es comme moi, c'est à cette raclure de Kœtge tout de même, si tu devais choisir, que tu la filerais.

— Oui, oui! affirma Poop.

Déjà Kœtge revenait avec la consommation. Il se hâta de bredouiller:

— Apporte aussi un whisky pour moi, ou plutôt deux whiskies. Nous trinquerons.

La soirée s'annonçait belle. En effet, M. Lionel

Poop, qui n'avait jamais eu des capacités de buveur, en était à son second verre et une légère ivresse s'emparait de lui. S'il avait oublié la fameuse promenade en voiture, sur le sable, la façon dont s'était récriée Kœtge le portait à réfléchir et, soudain, au moment qu'on ne songeait plus à l'incident, le falot personnage se tourna vers Kœtge comme s'il allait prendre la parole.

— Qu'est-ce que tu as? s'informa-t-elle.

François, sévèrement, fronça les sourcils.

— J'ai... balbutia le vieillard, j'ai que... c'est exact... la... route...

— Marre! ordonna François.

— Non. Laisse-le se souvenir, supplia Kœtge. L'intimide pas. Tu vois qu'il y revient, à sa route.

Le Balafré vida son gobelet d'un air rogue, jeta de l'argent sur le marbre, puis, s'essuyant la bouche du revers d'une manche, se mit debout, ramassa son paquet et sortit.

— Pourquoi veut-il toujours battre les gens? demanda Poop. C'est un drôle d'homme.

— C'est un homme! rectifia Kœtge avec mépris.

— Mais pourquoi parle-t-il tout le temps de...

Kœtge l'interrompit:

— Pourquoi? Tu le demandes!

Elle empoigna son verre et lentement, détachant les syllabes en regardant Poop au fond des yeux:

— Parce que, toi, tu n'es pas un homme. Tu n'as

jamais été un homme... Jamais! La preuve, il t'aurait cogné... avoue... tu ne te serais pas défendu.

— Qu'est-ce que tu dis?

Kœtge lui tourna le dos.

— Patron! cria-t-elle. Encore deux, du même.

— Nous allons voir, décréta Poop, si je ne te tiens pas tête.

Et, stupidement, il avala d'un trait son whisky.

Durant ce temps, aux autres tables, on buvait ferme. Feempje servait lui-même les clients, recevait la monnaie et ne faisait signe à Kœtge que lorsqu'il se trouvait débordé. De fait, la vieille femme lui rendait plus de services en poussant à la consommation qu'en prenant les commandes; promenant à droite et à gauche dans le bar ses petits yeux fureteurs, elle était attentive aux moindres désirs de ses voisins.

— Donne aussi de la bière aux matelots, indiqua-t-elle à Feempje après avoir placé sur un plateau les deux verres commandés.

Poop attendit qu'elle fût revenue s'asseoir près de lui pour l'examiner d'un air tout à la fois provocant et craintif.

— Qu'est-ce que tu disais? Que je ne suis pas un homme? grogna-t-il. Comprends pas. J'ai pourtant eu des femmes. Je t'ai eue. Toi!

Son élocution subissait déjà l'influence de l'alcool: il parlait tantôt vite, sur un registre élevé, et tantôt

lentement, d'une voix pâteuse, presque indistincte.

— Heu! fit Kœtge. Tu vas fort!

— Si. Je t'ai eue. Parfaitement! Tu ne peux pas le nier. C'est absolument impossible! Voyons...

Kœtge répondit avec froideur:

— Je ne me rappelle plus.

Lionel Poop émit une sorte de toux rauque, précipitée, qui ressemblait au grincement d'une vieille poulie. C'était sa façon de rire. On en était gêné.

— Ah! ah! ah! par exemple, s'écria-t-il ensuite. Tu veux imiter François... Hein?... me chercher des chicanes, à propos de nos promenades à Koiswek? Imbécile!

— Mais non, riposta Kœtge. Koiswek?... Bois plutôt. Ne raconte pas de bêtises.

— C'est entendu, dit Poop. Buvons.

— *Scool?* proposa la femme.

Poop vida son verre sans broncher, puis, le reposant, éprouva comme un choc. Malgré lui, il ferma les yeux. Mille points d'or l'éblouirent et une sensation de béatitude l'envahit. Une merveilleuse sensation. Il se croyait le centre d'un univers mobile, d'une ronde fantasque, aérienne, pleine de caprices, de fantaisie, qui se déployait en tous sens autour de sa chétive personne. En même temps, Poop percevait une rumeur de cris, de rires, de conversations à laquelle il restait étranger mais dont l'intensité le confondait sans qu'il s'en rendît un compte exact.

Quand il rouvrit les yeux, il aperçut Feempje qui, debout près de la table, le contemplait d'un air narquois et protecteur.

— On va vous conduire dans la cour, grand-père, pour respirer. Appuyez-vous, dit-il en avançant le bras.

— Quoi! quelle cour?

— Venez, insista Feempje. La chaleur vous a étourdi; ça ne durera pas...

Le vieillard s'aperçut alors que, de tous côtés dans le bar, les regards étaient concentrés sur lui. Il demanda, la langue pâteuse:

— Kœtge? Pas là?

— Si, si, elle va revenir, répondit le tenancier. Tenez! La voyez-vous?

En effet, la femme accourait de l'arrière-salle, une bouteille à la main.

— Eh bien! dit-elle. Ecoute Feempje, mais prends d'abord un peu de vulnéraire.

— Ah! oui?

Poop essaya de refermer les yeux. Un malaise le gagnait: il se sentit transir et brûler. Il transpirait d'une façon si anormale qu'ayant porté une main à son front, il la ramena baignée de sueur.

— Je te dis de prendre du vulnéraire, grogna Kœtge. Entends-tu?

Elle l'obligea, en le brusquant, à obéir, puis, avant qu'il eût compris ce qui se passait, Feempje l'avait

agrippé de sa grosse patte valide et entraîné, à travers le dancing, dans une courette sombre.

— Respirez une bonne fois, conseilla l'homme au crochet. Là! Ça va mieux. Vous vous remontez, n'est-ce pas?

— Qu'ai-je donc eu? s'informa Poop en grelottant. Je ne...

— Ce n'est rien. Un étourdissement. Vous vous trouviez trop près du feu.

Le vieillard leva les yeux vers le sommet du mur, distingua le ciel semé d'étoiles, et, brusquement, laissant tomber la tête sur la robuste épaule de Feempje, il murmura d'une voix puérile:

— Merci!

Kœtge avait rejoint le couple.

— Retourne au bar, suggéra-t-elle au cabaretier. On te réclame.

— Merci, répéta Poop.

Adossé au mur, il regardait Kœtge et sentait l'humidité du plâtre le pénétrer.

— C'est malin, déclara la vieille femme. Tu as failli tourner de l'œil. Je t'aurais pas retenu, tu dégringolais sur le poêle.

— Je sais, avoua-t-il, confus.

Un frisson le secoua et lui arracha presque un gémissement.

— Ne me gronde pas, balbutia-t-il. Tu as raison. Me mettre en cet état. C'est stupide. Je n'aurais pas

dû boire le... ce troisième whisky, mais tu m'as provoqué... et...

— Et alors?

— Non, Kœtge! Ne me parle pas sur ce ton. Tu vois. Je suis malade... Je ne vais pas pouvoir rentrer, tout seul... J'ai froid...

Kœtge lui boutonna son veston, en remonta le col. Il s'accrocha péniblement à elle.

— Allez! Serre pas si fort. Je te tiens, dit Kœtge. Tu ne vas pas tomber... Serre pas, ordonna-t-elle. Tu as compris? Moi, je ne marche pas dans toute cette comédie. T'as bu. T'es soûl. Y a pas de quoi se frapper...

Puis elle demanda, moins durement:

— Tu habites loin?

X

C'était étrange. Personne n'aurait pu répondre à la question. Feempje le savait. Lui-même était incapable de rien dire. Quand on lui avait coupé la main, il se trouvait sous l'effet du chloroforme et, ensuite, il n'avait point osé, en contemplant les linges qui l'enveloppaient, se renseigner. L'infirmier l'empêchait de parler. Lorsque Feempje arrivait à articuler péniblement une ou deux phrases, l'autre plaçait un doigt sur ses lèvres, lui conseillant de la sorte le silence. Le malheureux aurait pourtant voulu savoir ce qu'on avait fait de sa main. Il y réfléchissait fréquemment, et l'idée qu'on l'avait jetée dans la fosse aux ordures ou brûlée l'emplissait d'angoisse. Durant plusieurs semaines, à sa sortie de l'hôpital, Feempje, qui souffrait de son moignon, ne se plaignit jamais. Il allait, toutes les vingt-quatre heures, se faire panser mais il gardait ses réflexions pour lui. Cependant c'était de la main droite qu'on l'avait amputé, la plus utile, la plus indis-

pensable à un homme de sa condition, et, par pudeur autant que par forfanterie, Feempje, qui se tourmentait la nuit, affectait devant le docteur un héroïque détachement.

Or, ce soir, en montant se coucher, le tenancier s'était demandé pourquoi Kœtge ne rentrait pas. Il l'avait laissée accompagner Poop à son domicile, et l'image du vieillard lui était apparue sans qu'il parvînt à la chasser. Feempje ignorait où logeait l'homme à la pèlerine. Il ignorait aussi sa situation sociale. Au début, il avait d'abord pris ce personnage pour un vieux juif en quête d'obscures, de tortueuses machinations, puis pour un client de la rue, jusqu'à l'heure où, dans le bar, Kœtge s'était mise à lire une certaine lettre. Un voile s'était alors brusquement déchiré devant les yeux de Feempje. Mais Feempje ne savait pas qui avait rédigé cette lettre. Lors de l'explication, Flossie avait quitté sa chambre et s'était avancée à travers la salle pour aller se poster niaisement dehors, sur le trottoir. Le Hollandais n'en revenait pas. L'image de Poop l'irritait. Elle s'alliait si mal avec l'idée qu'une femme avait pu se tuer pour cet individu que Feempje, en se mettant au lit, resta pensif. Pour la première fois, depuis qu'il avait découvert la grossesse de Flossie, l'absence de cette dernière lui donnait un semblant de regret. Pourtant jamais cette fille n'aurait écrit une lettre semblable à celle qu'avait reçue le vieillard. C'était une créature vulgaire, bestiale,

incapable du moindre sentiment. Le cabaretier la vit, dans son réduit en bas. Une autre aurait recouru au suicide. Mais non: elle allait et venait stupidement entre les parois de cette pièce. Elle gémissait. Elle touchait son ventre.

« Qu'elle crève! se dit Feempje en s'étirant entre les draps. Elle et son gosse. »

Néanmoins, le souvenir de la lettre l'empêchait de dormir. Il y songeait comme à une chose qui aurait pu lui arriver. Il imaginait une jeune femme penchée sur le papier et le couvrant de lignes hâtives, fiévreuses, désespérées. Feempje soupira. Enfin, se tournant dans le lit et allongeant son bras droit contre lui, il évoqua sa main coupée. Jamais cette main n'avait écrit de lettre. Aucune lettre. A aucune femme. Le gros homme eut beau faire, cette pensée s'infiltra si insidieusement dans son cerveau qu'il s'apitoya sur lui-même et poussa un nouveau soupir, mais plus lourd, plus persistant.

— Non... Jamais! grogna-t-il. A aucune femme. Pas même à...

Il se remémora la rue du Kolk à Amsterdam et le Bar Baltic où il s'était entaillé les veines du poignet en écrasant à coups de poing le verre puis les morceaux de la carafe qu'il avait, dans un accès de rage, brisés. La garce pour laquelle il avait accompli cet exploit ne valait guère mieux que Flossie. C'est toujours la même femme qu'un homme aime au cours de

sa vie. Hélas! Ne s'être laissé prendre que par des coquines de cette sorte, Feempje en était, ce soir, désenchanté. La première lui avait coûté cher, mais il était alors trop jeune pour discuter le prix. A présent, il savait qu'une femme, quelle qu'elle fût, ne valait point l'ongle du petit doigt. Aussi se vengeait-il sur la seconde du mal que lui avait fait l'autre, mais cela ne l'empêchait pas, au contraire, de déplorer sa folie, et il en revenait invariablement à sa main perdue. Et il rêvait.

Il rêvait à des créatures très douces, très belles, presque suaves, qu'il ne connaissait pas et qui — avant de se tuer par désespoir — le suppliaient de ne plus se montrer aussi dur. Quelques-unes ressemblaient à Flossie. Les autres n'avaient pas de visage. Feempje ne discernait que leur nuque tandis qu'elles écrivaient. A un certain moment, il prêta l'oreille aux bruits de la maison. Bien qu'endormi, il eut conscience d'écouter, mais un silence compact régnait aussi bien dans le bar que dans le dancing. Flossie pouvait tourner chez elle, comme un fauve en cage, on ne l'entendait pas. Quant à sa propre chambre, Feempje était sûr qu'il n'y avait personne, lorsqu'il était monté et s'était enfermé à clé.

« Non, non, répéta-t-il, personne. »

Pourtant le gros homme percevait — sans parvenir à situer l'endroit — le tintement de larges gouttes tombant dans l'ombre. Peut-être était-ce du sang qui,

longuement, interminablement, s'écoulait de la sorte: le sang d'une femme qu'il n'avait pas eu le temps d'empêcher de se tirer une balle de revolver. Ou qui sait, même, son sang à lui, après l'opération. Au milieu du sommeil, ce martèlement avait, par terre, une résonance pénible. Feempje se débattit.

— Quoi? qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce que c'est? gémit-il.

C'était la neige du toit qui fondait et qui heurtait la bordure de zinc entourant la verrière du dancing. Le cabaretier n'arrivait pas à définir la nature de ce bruit. Il lui causait une crainte, une appréhension grandissantes. Et cela, par la faute de Poop, de ce baroque et malfaisant vieillard qui déjà, une première fois, avait été l'instigateur d'un rêve où des flots de whisky s'épanchaient du Montparnasse dans le ruisseau! Feempje en fut indigné. Il se rappelait ce rêve et cependant il en vivait un autre. Bien plus, il découvrait la raison qui l'avait provoqué et se souvenait avec une netteté singulière de l'impression que Poop avait produite sur lui alors qu'il ignorait jusqu'à son nom. Feempje s'était aperçu de sa présence au moment que le vieux rôdait autour du logement de Kœtge. Entre la mégère et l'homme à la pèlerine, Feempje ne soupçonnait point que des liens mystérieux et tenaces fussent toujours noués. Mais il lui avait suffi de voir ensemble ces deux êtres pour comprendre que Kœtge tenait encore à Poop. La façon dont elle s'était

conduite en disait long. A quelle inspiration saugrenue avait-elle donc cédé, en obligeant son amant de jadis à lui remettre son portefeuille? C'était absurde et pitoyable. Et cette photo de Kœtge que Lionel gardait encore en poche, avec la lettre de la suicidée et les portraits de ses anciennes conquêtes! Feempje laissa échapper un ricanement. On lui aurait conté l'histoire, il n'y aurait pas cru. Mais Kœtge s'était mise à lire la lettre à haute voix et, si invraisemblable que cela fût, on se voyait forcé de reconnaître qu'une malheureuse s'était réellement tuée par amour pour cet individu. Que faisait-il aux femmes afin de les pousser à de semblables extrémités? Le Hollandais ne savait que répondre. Les maîtresses qu'il avait eues dans sa vie ne s'étaient jamais entichées de lui d'une telle manière. Au contraire, il ne leur devait que des avanies, des humiliations. Une pareille pensée le consterna. Quant à cette Kœtge qu'il n'eût point supposée capable, après trente ans, de s'émouvoir au souvenir de ses lointaines amours, elle l'emplissait d'étonnement, de stupeur. « Voilà les femmes, se disait-il. Des hystériques! Des folles! »

Cependant, la neige s'égouttant toujours, il fut repris d'anxiété et tenta de vérifier par le raisonnement l'origine de ce bruit. S'il s'était réveillé, il serait allé jusqu'à la fenêtre, l'aurait ouverte, se serait penché sur la cour. Or il dormait profondément. Son esprit fonctionnait seul sans arrêt. Feempje eût été

paralysé, qu'il se fût trouvé dans la même situation pénible à l'égard de son propre corps et de la froide lucidité de son cerveau. Il n'en avait pas tout à fait le sentiment. Néanmoins il restait attentif au monde extérieur; il en notait passivement les manifestations, et cet état d'acuité cérébrale en quelque sorte involontaire jetait le Hollandais dans des transes sans qu'il pût prendre sur lui de s'y soustraire ou même d'y apporter un sens. Tout présentait à ses yeux un relief identique. Il était un miroir devant lequel des formes se déplaçaient. Elles s'agitaient, se reflétaient, selon leur gré, dans l'eau de ce miroir. Il y avait Flossie et l'enfant mort, Kœtge et la jeune femme qu'elle avait autrefois été, Poop et ses deux maîtresses, et lui aussi, Feempje, avec sa main coupée. Et il se voyait écoutant, goutte à goutte, son cœur battre ou, par lentes pulsations, son propre sang couler en un coin de la chambre. Il ne pouvait s'attacher longtemps à ces visions ni leur assigner d'ordre, car elles surgissaient tout à coup et s'enfuyaient d'elles-mêmes avant qu'il eût compris quelle ronde les entraînait.

« Cette Kœtge, finit-il cependant par se dire. Elle ne va pas rentrer. Qu'est-ce qu'elle fout? »

Il admit que Poop l'avait probablement contrainte à rester près de lui pour le soigner, mais tout cela demeurait vague et il ne parvint pas à se représenter la scène. L'image de Poop effaça celle de Kœtge. Elle s'imposa dans l'esprit du Hollandais, impalpable et

vivante, ainsi qu'au cinéma. Feempje en resta confondu. La présence du vieillard lui causait une insupportable impression de fatalité, d'envoûtement. Poop avait positivement l'air de rire, de le narguer; il portait une main à la poche intérieure de son veston et en retirait, lentement, avec toutes sortes d'hésitations, son portefeuille, puis il l'ouvrait. Feempje n'aurait pas voulu paraître s'intéresser à cette mimique. Mais les photos glissaient du portefeuille et tombaient sur le marbre. A son corps défendant, le dormeur regardait. Il reconnaissait le portrait de Kœtge, ainsi que ceux des autres jeunes femmes dont Poop avait été l'amant.

— Ah! n'est-ce pas? semblait murmurer l'homme à la pèlerine. Ce sont elles. Attendez...

Il faisait enfin choir la lettre sur le guéridon, et Feempje, inconscient de son geste, avançait une main timide.

— Vous voyez que vous n'avez pas de main, disait Poop à voix basse. Restez tranquille. Cette lettre ne vous appartient pas: elle est à moi. J'ai payé, nous sommes deux à avoir payé, pour qu'on me l'ait écrite.

Il parlait sur un ton méprisant, sardonique, auquel le cabaretier n'était pas habitué.

— Oui, c'est vrai, dut alors constater Feempje. C'est exact. Je n'ai pas de main, mais je le sais peut-être mieux que vous. J'en souffre.

— Nous souffrons tous.

— Comment?

— Ne m'interrompez plus! riposta le vieillard.

Feempje bouillait de colère et ne comprenait pas pourquoi lui, d'habitude si vif, si impétueux, il n'imposait point vigoureusement silence à son interlocuteur. Ce gnome allait-il le braver longtemps? Le Hollandais serra le poing.

— Assez! glapit la voix aigre de Poop. Prenez garde! Je vous préviens une dernière fois...

L'autre ne broncha plus.

— C'est trop fort! Par exemple! se disait-il, tandis que le vieillard tirait la lettre de l'enveloppe et la dépliait, en exagérant la lenteur de ses mouvements. Allons, plus vite!

— Nous avons le temps, répondit Poop, fixant ses yeux brillants et jaunes dans ceux du gros homme. Figurez-vous que cette femme ne m'a jamais trompé. Je l'avais emmenée, elle aussi, en voiture au bord de la mer et, durant nos promenades, je me comportais envers elle comme si véritablement j'avais la certitude qu'elle m'était infidèle.

— Chacun ses goûts.

— J'éprouvais un singulier, un délicieux plaisir, ajouta l'étonnant personnage, à lui parler de cet amant qu'elle n'avait pas. Avez-vous quelquefois essayé de tourmenter une femme de cette façon? La plus irréprochable se trouble. Elle vous regarde avec dédain d'abord, puis avec un peu moins d'assurance. Vous-même...

— Des bobards! répliqua Feempje au comble de l'exaspération. S'il vous plaît, ne me mettez pas en boîte.

Poop poursuivit tranquillement:

— Je vous ai dit que nous souffrions tous. Les uns physiquement. Les autres... (Il se toucha le front.) C'est un fait. Vous ne le nierez pas. Pour moi, la plus grande jouissance consistait à tourmenter mes maîtresses. La première pleurait tout de suite. La seconde, qui était juive et qui s'appelait Rachel, tentait parfois de me résister, mais j'en venais à bout, car je me laissais prendre au piège et mon tour arrivait d'endurer les maux les plus atroces. Je me croyais trompé réellement. La jalousie me déchirait.

— Et Kœtge?

— Kœtge me frappait, répondit le vieillard. Nous avons eu des discussions abominables. On aurait cru qu'elle se vengeait des autres sur moi.

— Oui. Vous aimez les coups.

Poop inclina la tête affirmativement. Puis, désignant la lettre comme pour rappeler à Feempje qu'il lui avait promis de la lire, il chercha ses lunettes au fond d'une poche. A cet instant, soit qu'il se fût trop reculé, soit que l'idée de la lettre se substituât dans le cerveau de Feempje à l'idée du vieillard, celui-ci disparut et Feempje ne songea plus, comme tout à l'heure, qu'à ces femmes qu'il voyait de dos et qui ne lui avaient jamais écrit. Alors il ressentit une peine

inexplicable et se mit longuement à geindre en repoussant ses draps, ses couvertures et à débiter des mots rauques et incohérents. Le délire s'était emparé de lui. Il jurait. Il suait. Il avait la fièvre et, par intervalles, tandis qu'il se démenait ainsi, sans attendre un secours de personne, il lui semblait que quelqu'un silencieusement gravissait l'escalier. L'avait-on par hasard entendu? Venait-on à son aide? Feempje ne cherchait pas à le savoir. Pourtant, il y avait quelqu'un dans l'escalier. Feempje le devinait. Il avait perçu le craquement d'une marche... puis d'une autre, d'une troisième... Etait-ce Kœtge? Etait-ce une de ces femmes qu'il désirait tant connaître depuis la révélation de la lettre que Poop avait reçue? Le malheureux était incapable de répondre. Mais cette présence, si proche derrière la porte, le tirait peu à peu du sommeil. Soudain, il ouvrit les yeux et, retenant sa respiration, écouta.

— Eh bien? fit-il.

Feempje attendit plusieurs secondes puis, se ressaisissant, il se leva du lit et tourna le commutateur.

— Y a pas à me bourrer le crâne, se dit-il. J'ai entendu marcher. C'est toi, Kœtge?

Les yeux fixés sur la poignée de la porte, il hésita d'abord et, brusquement, se dirigea dans cette direction. Cependant, au moment d'ouvrir, le gros homme resta aux aguets.

— Nom de Dieu! grogna-t-il.

A cet instant, le tintement de la neige qui s'égouttait dehors sur le toit du dancing lui parvint mais il ne s'en soucia point et, d'un geste machinal, il fit jouer la clé dans la serrure, poussa le battant, s'avança et aperçut Flossie.

— Tu aurais pu prévenir que c'était toi, prononça Feempje avec dégoût.

La femme ne bougea pas.

— Parle au moins! lui ordonna-t-il brutalement. Qu'est-ce que tu fous ici, sur le palier? Qu'est-ce que tu veux?

— Tu appelais, répondit-elle. Tu criais. J'ai eu peur.

— Peur?

Tous deux s'examinèrent en silence. Il y avait des semaines qu'ils ne s'étaient trouvés ainsi, face à face, au seuil même de la chambre, et ils en furent presque gênés. Mais, le premier, Feempje se domina.

— Allez, grommela-t-il. C'est bon comme ça. Peur? J't'en foutrai d'avoir peur! Va te coucher!

XI

Pendant ce temps, ainsi que Feempje l'avait deviné, Kœtge se trouvait en compagnie de Poop au dernier étage de l'Hôtel Dambkerke, sous les combles, entre les murs crasseux de l'unique petite pièce qu'il occupait. L'immeuble donnait sur les bassins. De sa lucarne, Poop découvrait, le long du quai Wilson, à gauche, les paquebots des grandes lignes et, à droite, en bordure des hangars aux toits symétriquement alignés, des cargos dont les pavillons multicolores contribuaient, durant le jour, à augmenter la gaieté de cette partie du port spécialement bruyante et animée. Poop habitait l'Hôtel Dambkerke depuis cinq ans. Une somme placée en viager lui permettait de vivre sans appréhension du lendemain. On le prenait pour un retraité ou pour un ancien armateur, en raison du plaisir qu'il semblait éprouver au spectacle de tous ces bâtiments, devant lesquels il demeurait des heures entières en contemplation.

La petite bonne le prévenait chaque matin vers dix heures et demie:

— Allons, restez donc pas comme ça, le front contre les vitres. J'ai besoin de faire la chambre.

Même à présent, en dépit de l'épidémie et de la vague de glace qui avaient interrompu le trafic, le vieil homme ne se lassait pas d'admirer la perspective des quais et des bassins. Ce n'était pas de fret ou de tonnages qu'il s'occupait. Tous ces bateaux représentaient pour lui autre chose que des échanges, des cargaisons, des bénéfices. Ils constituaient plutôt des symboles de départs, de séparations, de déchirements, de larmes. Et, lorsqu'un des paquebots, prêt à lever l'ancre, faisait entendre le vrombissement de ses sirènes, Poop regardait, à l'aide d'une jumelle, des gens assemblés sur les ponts adresser aux personnes dont ils allaient, lentement, s'éloigner, de douloureux adieux. C'était d'habitude le matin vers onze heures que ces scènes se produisaient. Le vieillard possédait l'horaire, qu'il relevait dans les journaux. Il savait que le courrier de Bornéo quittait le port chaque jeudi; que le lundi et le vendredi, un bâtiment américain et un belge effectuaient le service de la ligne de New York; enfin que, pour les quatre autres jours de la semaine, des transats de plusieurs compagnies, soit française, soit anglaise, italienne ou allemande, prenaient des passagers. Aux beaux jours, Poop se mêlait sur les quais à la foule éplorée des

familles qui avaient accompagné quelque être cher jusqu'au bateau. Il prenait part à la consternation générale et, quelquefois, de même que jadis avec ses maîtresses, il s'abandonnait hypocritement à un désespoir dont il n'avait que faire et qui l'emplissait néanmoins, jusqu'à la nuit, d'une trouble, d'une âpre anxiété.

Quand, la tête bourdonnante à la suite de ses libations chez Feempje, il fut entré dans l'étroite chambre accompagné de Kœtge qui le soutenait, il s'assit immédiatement sur le lit.

— Tiens, dit-il, en montrant la lucarne. Regarde un peu. Qu'est-ce que tu vois?

Kœtge souleva le rideau.

— Il n'y a pas beaucoup de lumières, répondit-elle.

— C'est pourtant passionnant, n'est-ce pas? Regarde mieux... à gauche.

— Oui, dit la vieille, plusieurs bateaux sont là, rangés à quai.

— Je les connais tous, tu sais, par leurs noms. Le grand à deux cheminées jaunes navigue jusqu'à Java. On l'appelle *Croix-du-Sud*. Il appartient à une compagnie de Rotterdam. On ne l'a pas laissé sortir du port, à cause de l'épidémie.

— Ah! oui, l'épidémie, murmura Kœtge d'une voix pensive. Que de morts!

— On m'a dit que c'était fini. Hier, paraît-il, à Sainte-Gudule, il n'y a pas eu d'entrée nouvelle.

Comment! Tu n'es pas au courant? On a cessé de vacciner. Quinze malades sont sortis guéris.

Le vieillard poursuivit comme en se parlant à lui-même:

— Alors, maintenant, les autorités maritimes vont lever l'interdiction et les paquebots appareilleront... C'est si beau, un navire qui s'éloigne... Si beau! Si triste!... Tant de gens souffrent au moment du départ... Tant de rêves sont meurtris... étouffés...

Une flamme passa dans ses yeux et, pendant un instant, une vague teinte rosée colora ses joues terreuses. Il s'était à demi redressé sur le lit, attendant que l'ancienne logeuse lui décrivît ce qu'elle apercevait à travers les carreaux, mais la grosse femme ne parlait pas: elle laissa retomber le rideau.

— Eh bien? s'informa Poop.

— Je vais descendre, dit-elle sans le regarder.

Il répliqua:

— Non. Pas encore. J'ai mal. Tu ne peux pas m'abandonner ainsi.

— Où as-tu mal?

— C'est ce que tu m'as fait boire chez Feempje, répondit-il d'une voix pâteuse. Je n'ai pas l'habitude. Ecoute... ajouta-t-il en essayant de se lever et d'enlever sa pèlerine. Je ne trouve pas l'agrafe. Approche.

Kœtge obéit. Elle aida l'homme à se débarrasser du vêtement, lui ôta son chapeau.

— La tête me vire, soupira-t-il.

Et, brusquement, s'emparant de la main de Kœtge, il balbutia:

— Ce n'est pas vrai. Tu ne vas pas descendre?

Elle tenta de se dégager.

— Non, non, fit-il en l'attirant contre lui d'un air gauche. J'ai besoin de toi, ce soir. Je veux que tu restes.

Il se pencha et embrassa les doigts courts et ridés de la vieille femme, puis, comme elle ne le repoussait pas, il expliqua:

— Tu ne peux pas savoir à quel point j'ai mal... mais mal! Il y a longtemps que je cherche à me confier à quelqu'un qui comprenne! C'est horrible... Est-ce que tu t'en es jamais doutée? J'ai beau m'adresser à tout le monde. Personne n'accepte que je me plaigne. Il n'y a que toi.

Kœtge haussa les épaules.

— Toi seule! affirma-t-il. Et pourtant, cette nuit, au Montparnasse, quand tu m'as demandé si je me souvenais de nos promenades en voiture au bord de la mer, j'ai fait semblant de ne pas me les rappeler. Je ne voulais pas, devant François, avoir l'air de penser à ce temps-là. C'est une brute.

— Et alors?

— Je n'ai rien oublié, proféra Poop en s'exaltant. Crois-moi. Je suis sincère. La preuve, c'est qu'encore à présent, certains jours, je vais tout seul à pied, là-bas.

Si faible que je sois, je fais le chemin. Je m'arrête. Je regarde la mer...

— C'est marrant, dit Kœtge. Moi aussi, quelquefois, j'ai pensé à y retourner, mais je n'ai plus mes jambes. Heureusement. Ça vaut mieux!

— Ne parle pas comme ça! s'écria le vieillard sur un ton de suppliante protestation.

Il devint subitement plus pâle et se cacha le visage contre le corps de sa compagne qui se tenait debout devant lui, essayant de sourire.

— Je ne veux pas que tu parles ainsi! gémit-il. Tu n'en as pas le droit. Si vraiment il t'arrive d'avoir l'idée d'aller sur la route de...

— Non. Je suis libre, déclara Kœtge. D'ailleurs, c'est pas tellement mes jambes qui me retiennent. C'est la pensée de ce que j'irais faire là-bas. Ça me donne le cafard...

— Mais, justement!

— Ne raconte pas de bêtises, Lionel!

De ses bras, Poop entoura la taille de son ancienne amie et, relevant le front, considéra Kœtge d'une telle manière qu'elle sourit avec pitié.

— Entre nous, fit-elle alors, tu ne voudrais tout de même pas que je passe mon temps à regarder la mer. C'est fini, ce truc-là! T'as beau prétendre que rien n'est changé. Oh! là, là... j'suis pas bonne!

Elle dénoua les bras de Poop et, s'approchant d'une glace qui surmontait la cheminée:

— Vise plutôt, dit-elle. Avec ma balle et mes cheveux gris... sans blague?

Il la rejoignit devant le miroir.

— Et toi aussi, poursuivit-elle. Regarde, mais regarde-toi sans rire si tu le peux. Hein? Tu ne nous trouves pas comiques?

— Non. Pas du tout, répondit Poop gravement.

Kœtge répliqua:

— Qu'est-ce qu'il te faut?

— Non, non, dit-il sur le même ton. Je trouve ça triste plutôt. Tu ne veux pas comprendre.

Il alla jusqu'à la lucarne et s'absorba dans une muette contemplation. Piqué d'étoiles, le ciel s'étendait au-dessus des flots, où le reflet d'une lune malsaine brillait. Les feux du quai Wilson se reflétaient sur l'eau comme des larmes d'argent sur un drap noir, funèbre. Un paquebot éclairé ressemblait dans la nuit à une vitrine étincelante de bijouterie. C'était le *Formose,* qui faisait le service des Bermudes et qui, déjà sous pression, attendait qu'un dernier visa du bureau maritime lui permît de lever l'ancre. Ce serait, avec un paquebot allemand, le premier qui depuis quarante et un jours pourrait reprendre la mer.

— T'as tort de te frapper, dit Kœtge, gouailleuse.

Il ne répondit pas d'abord, mais, tout à coup, opérant une volte-face, il se tourna vers la vieille femme et lui cria:

— Tais-toi! Tu n'as pas de cœur... Tu n'as rien... C'est... c'est ignoble de ta part... je te défends...

— Ah? bien.

— Et moi qui gardais ta photo! reprit-il avec véhémence. Naturellement, cela aussi doit te paraître comique. Oui, comique... ridicule! Après trente ans, après ce qui s'est passé entre nous! J'en conviens. J'aurais dû la détruire...

— Libre à toi, riposta froidement Kœtge. Déchire ma photo si tu veux. Elle t'appartient.

— Elle n'est pas à moi seul. Elle est à nous. Si je la déchirais, comme tu m'y engages, tout serait mort de ce que nous avons été. Mais ça, tu t'en moques... tu t'en...

Il s'interrompit, suffoquant d'indignation. La vieille demeura silencieuse. L'homme allait poursuivre: elle lui fit signe. Il la regarda, étonné.

— J'aurais jamais pensé, commença-t-elle en conservant les yeux baissés, que tu prennes ces choses d'une pareille façon. A quoi ça sert-il? C'est idiot!

Il essaya de la saisir, de l'attirer. Kœtge aussitôt releva la tête et proféra d'une voix brève:

— Ne me touche pas, veux-tu! Laisse-moi tranquille.

Poop ne tint aucun compte de ces paroles. Il s'approcha encore de la femme, l'empoigna par l'épaule.

— Je te dis de me laisser tranquille, répéta-t-elle en le repoussant.

Elle crut qu'il n'insisterait plus et arrangea ses vêtements devant la glace tandis que, sournoisement, Poop revenait à la charge.

— Ecoute, bredouillait-il. Nous ne pouvons pas nous quitter ainsi. Voyons...

En même temps, il lui glissait un bras autour du cou et, d'un mouvement brusque, tentait de l'immobiliser. Kœtge se débattit. Il resserra son étreinte, mais, cette fois, la commère le projeta d'une bourrade contre le mur, où il se cogna le front.

— La paix! ordonna-t-elle. Ce n'est pas difficile; tu entends?

Il se laissa tomber sur une chaise et, tirant un mouchoir de sa poche, il le porta, d'une main tremblante, à sa tempe meurtrie.

— Je te demande pardon, murmura Kœtge, qui l'observait dans la glace.

— Oh! pardon! pardon! grommela Poop. Je crèverais sous tes yeux, tu ne...

— Je t'avais prévenu, dit-elle d'une voix calme. C'est ta faute.

Pourtant elle s'avança vers lui et lui enleva le mouchoir des mains.

— Je ne voulais pas...

— Non. Inutile! cria Poop. Ne me joue pas de comédie. Va-t'en!

Il se leva brusquement et affecta de regarder par la lucarne le paquebot dont les lumières étincelaient.

Kœtge insista:

— Ne sois donc pas buté comme toujours. Et écoute-moi... Ecoute... Je regrette de t'avoir poussé.

— Moi, déclara-t-il sèchement sans bouger de place, je ne regrette rien.

— Je sais, fit-elle. Je devais m'y attendre.

— T'attendre à quoi?

— A ta dureté... à ta muflerie. Ah! là, là... si je t'avais pris au sérieux, tout à l'heure, j'aurais marché une fois de plus. Heureusement, je te connais...

— Possible!

— Me parler de Koiswek! me raconter que tu retournais, le long de la plage, à pied. Hein! Si jamais tu as été par là, c'est par hasard. Tu n'es pas homme à t'embarrasser de souvenirs. Ou alors, tu devais te rappeler comme j'étais gourde de couper dans tes boniments. Sois franc!

— Oui. Oui. Peut-être.

Kœtge le toisa d'un regard sombre.

— Pauvre imbécile que j'ai été! soupira-t-elle. Enfin... Tant pis! Mais me rejouer la serinette de nos promenades au bord de la mer...

— Oh! assez! hein? Tais-toi! ordonna péremptoirement le vieux, qui tourna le dos à la lucarne et se dirigea vers la table de toilette, où il prit une serviette et la trempa dans l'eau. C'est pas fini?

— Je parlerai tant qu'il me plaira, répliqua Kœtge. Chacun son tour.

Il s'essuya, se tamponna le front, puis, dérouté par le silence soudain qui succédait à la menace de sa compagne, il regarda, par-dessus l'épaule, ce qu'elle faisait. Kœtge s'était assise sur la chaise: elle paraissait plongée dans d'amères réflexions.

— Je t'en prie, dit-il, parle. Ne te gêne pas. Qu'attends-tu?

Elle le considéra d'un œil fixe. Poop revint au milieu de la chambre et, tressaillant soudain au glapissement d'une sirène qui s'élevait du port, il murmura, mystérieux:

— Ecoute!... il va partir...

Elle haussa les épaules.

Alors il reprit, d'un air faussement détaché:

— Eh bien! ce discours... Tu n'oses plus?

La vieille femme ne desserra pas les dents et continua de le contempler, immobile.

— A ton aise! oui, bien sûr. Seulement, si tu as l'intention de me reprocher encore quoi que ce soit, tu perds ton temps. J'avais cru que tu comprendrais...

— Oh! j'ai compris.

— Tant mieux!

— Tu me dégoûtes! dit Kœtge sur un ton morne. Moi aussi, j'avais cru. La photo que tu conservais m'avait touchée. Je pensais que quelque chose au

moins te restait de notre ancienne vie. Je me suis trompée... voilà tout.

— Et après?

Elle eut un geste de découragement.

— Après? répéta Poop, qui s'adossa contre le lit.

Kœtge préféra se taire. Une lassitude immense s'emparait d'elle: une rancœur, un renoncement indicibles. Les larmes lui montaient aux yeux.

— Tu ne veux pas répondre? fit l'homme, heureux de la voir prête à pleurer. Très bien. Ne réponds pas. Pourtant, à propos de ta photographie, tu déraisonnes. Du moment que je l'ai sur moi, c'est que...

— Je t'en supplie! dit sourdement la malheureuse.

Il s'approcha d'elle aussitôt.

— C'est que j'y tiens, affirma-t-il. Crois-le ou non.

Kœtge se leva et repoussa la chaise.

— Qu'est-ce que tu as? s'écria Poop. Calme-toi. Tu n'es pas d'habitude si nerveuse.

— C'est trop bête! C'est... c'est... Je... Je te demande pardon! balbutia-t-elle en s'efforçant de refouler son émotion. Non. Ne m'interroge plus. Je...

Poop releva la chaise.

— Je vais m'en aller, dit Kœtge, qui n'avait même plus conscience de ses paroles. Feempje n'aime pas que je rentre tard. Il craint que je perde sa clé. Où est-elle? Ah! Bien! Je l'ai... Bonsoir!

— Bonsoir.

Kœtge lui tendit la main.

— Si je savais au moins pourquoi tu pleures, grommela Poop.

Elle était hideuse. Sa grosse figure rouge luisait et des mèches de cheveux gris lui pendaient dans le cou, sur les yeux. Son amant de jadis éprouva comme un plaisir à la trouver si repoussante. Ses narines se pincèrent. Il réprima du mieux qu'il put un dur sourire. Kœtge s'en aperçut.

— Ne me fais pas honte, dit-elle. Ça serait trop facile.

Ils se serrèrent la main.

— Allez, va, maintenant, conclut Poop. Si le garçon dort, frappe en bas à la vitre du bureau ou bien entre au besoin. Secoue-le.

Il demeura pensif sur le palier, tandis que la vieille femme descendait lourdement les étages et attendit le déclic de la porte avant de regagner sa chambre. Un sentiment obscur le poignait.

« Cette Kœtge! » songea-t-il sans parvenir à s'expliquer ce qui se passait en lui.

Franchement, il était déçu. Si celle qui venait de s'éloigner l'avait, au lieu de pleurer, traité comme de coutume, il eût été rasséréné, mais Kœtge n'avait pas réagi. Elle s'était laissé attendrir. Un peu plus, elle aurait éclaté en sanglots. Poop n'y comprenait rien. Il mit près d'un quart d'heure à se déshabiller, mais, une fois au lit, il n'éteignit pas la lumière et, s'emparant du portefeuille, en tira la photo de son ancienne

maîtresse, telle qu'il l'avait connue. Avec une étonnante et cruelle attention, il l'examina de longues minutes, puis, d'un geste lent, méthodique, il déchira le carton jauni et en plaça soigneusement les morceaux sur le rebord de sa table de nuit.

XII

La première impression de Poop, en se rendant le lendemain soir rue des Bouchers, fut de trouver aux femmes un air d'inexplicable désenchantement. Elles étaient pourtant installées derrière leurs petites vitrines et souriaient aux passants, mais certaines de ces dames cousaient ou retapaient de vieux chapeaux en se servant de garnitures; quelques-unes confectionnaient même des robes de deuil. Il y avait beaucoup de monde sur les trottoirs. Les lumières des boutiques rayonnaient à travers l'atmosphère brumeuse qui prêtait à chaque forme une apparence feutrée, confuse, d'apparition. Après le froid des précédentes semaines, la douceur de la température laissait presque croire au printemps. On n'était qu'au début de mars, mais, çà et là, des fenêtres restaient ouvertes et l'on pouvait voir, à l'intérieur des vieilles et sordides maisons, des ménagères en train d'éplucher des légumes ou de préparer le couvert, sous le halo d'une lampe. Le

grincement des trams s'entendait de très loin. Enfin, sans qu'il fût possible d'en découvrir la cause, une secrète allégresse flottait dans l'air et — chose étrange — rien ni personne ne paraissait en être réconforté.

Un homme se trouvait chez Geisha quand Poop, négligeant de frapper à la porte, poussa doucement le battant. Cet homme avait un complet, une cravate, un chapeau, des gants noirs. Il tenait un calepin sur lequel il venait d'inscrire la somme que la fille lui avait remise. En apercevant Poop, l'individu fit disparaître son calepin. Puis il mentionna posément, d'une voix neutre:

— Alors, demain matin, onze heures. Rendez-vous rue de Vénus, à la porte de derrière l'hôpital.

— C'est M. François, dit Geisha au nouveau venu en lui présentant l'homme en noir. Sa femme est morte.

— Salut! grogna François d'un air digne. Oh! nous nous connaissons.

Poop inclina la tête affirmativement.

— Morte de quoi? s'informa-t-il en ôtant son chapeau.

— Heu! répondit le Balafré. Comme les autres. Elle avait le délire: j'ai demandé son transport à Sainte-Gudule. Hier encore elle n'allait pas plus mal, mais elle a passé aujourd'hui vers midi. Ce n'est pas de veine. Juste à présent qu'on arrête le vaccin, elle

clampse. Ses derniers moments, elle n'a fait que me parler de votre promenade au bord de la mer.

— Oui, dit Poop, évasif.

Geisha regardait les deux hommes sans comprendre.

— Monsieur t'expliquera, reprit François en désignant le visiteur. Tout de même, cette histoire de promenade, un jour que vous serez libre, vous me la copierez.

Il eut un rire forcé et, se dirigeant vers la sortie, salua le couple.

— A demain! lui cria Geisha.

Le Balafré se retira.

— Qui donc était sa femme? s'enquit le vieillard après que François eut disparu. Elle avait une boutique?

— Là... en face. Une Française. On l'appelait Lulu-la-Parisienne. Elle m'en voulait à cause de son amant.

— Ah?

— Tu penses!

Poop enleva sa pèlerine.

— Raconte, dit alors Geisha. Cette histoire de bord de la mer dont vient de parler François, qu'est-ce que ça signifie?

— Pas grand-chose! murmura le vieux. Dans la vie, tout finit en histoire. « Te rappelles-tu? Les vagues léchaient les roues de la voiture. Il faisait beau!... » On répond oui, par politesse. Mais, souvent, on ne se souvient plus...

— Tu connaissais Lulu-la-Parisienne?

— Non.

— C'est bizarre, constata Geisha.

Poop s'approcha d'elle et l'embrassa.

— Tu ne vas pas te mettre à penser, toi aussi, à cette promenade, prononça-t-il. Ce n'est pas le jour. D'ailleurs, nous avons tous des souvenirs de voiture sur le sable. Il suffit de chercher. N'as-tu jamais été le long de la mer avec quelqu'un qui te racontait des bêtises, des...

— Non. Jamais.

— Eh bien! tant pis! Ou... tant mieux!

— Je n'ai pas à choisir, fit-elle.

Il tressaillit et l'examina de plus près, étonné de l'accent qu'elle venait d'avoir en prononçant ces mots. Comment? Geisha n'avait jamais connu ces abandons, ces effusions que l'on éprouve à deux, au cours d'une promenade, par une belle nuit d'été? Elle n'avait jamais pris à témoin de son bonheur cette invisible présence que la nature disperse parmi les éléments! Il ne la crut pas tout d'abord. A défaut de la mer, elle avait dû se perdre en compagnie d'un amoureux, le long d'un fleuve, d'une rivière, d'un ruisseau... Il n'en fallait pas davantage. Cette présence invisible se manifeste partout, dès qu'un homme ou qu'une femme en ressent le désir. Elle vous pénètre jusqu'aux fibres. Elle vous accompagne où que vous alliez et, par de mystérieux avertissements, vous révèle à vous-

même et à cet autre moi qui paraissait attendre une première avance. Quel être au monde n'a découvert, en cédant à son double, l'ivresse de se mêler à l'univers, de s'y confondre? Lui, Poop, l'avait toujours savourée. Il la plaçait au-dessus des plus rares voluptés, et, quand il en partageait les délices avec une femme, il savait s'exprimer d'une telle manière que l'imprudente était conquise. Toutes ses maîtresses gardaient le souvenir de l'amoureux qu'il était alors. Mina et Rachel, comme les autres. Plus que les autres. Elles cédaient au charme, au sentiment. Poop en jouait comme un tzigane, en grand acteur, et son adresse était si consommée qu'il pouvait, plus tard, se montrer sous son jour véritable, égoïste, sadique, abject, sa domination subsistait.

— Vraiment, s'informa-t-il, un homme ne t'a pas, une seule fois, conduite, le soir, le long de la mer?

Elle eut l'air de chercher.

— Pas même Soter?

— Nous sortions avec des amis, répondit lentement Geisha. Nous chantions. Nous formions des groupes.

Poop plongea ses yeux dans ceux de la fille.

— Et ensuite?

— Oh! fit-elle, naturellement, on se séparait. Soter et moi, on restait là pas mal de temps.

— Il te parlait?

— Oui, bien sûr!

— Voilà, déclara Poop; c'est ça, l'histoire.

Geisha ne comprit pas.

— La mienne, expliqua-t-elle gênée, ne doit pas ressembler à celle que voulait dire François. Pour que sa femme, avant de mourir, y ait pensé, l'aventure devait être plus belle... plus...

Elle sourit. Il la fit asseoir près de la cuisinière et se tint devant elle, silencieux.

— Je ne t'ai pas froissé, n'est-ce pas? demanda-t-elle en lui prenant la main.

Poop murmura, comme s'il eût été seul:

— Dommage!

Et, contemplant amèrement sa compagne d'une heure, il ajouta d'une voix sourde:

— Je t'ai rencontrée trop tard, Geisha! Beaucoup trop tard. Tu es jeune.

— Non, répondit-elle. Avec toi, je me sens tout autre. Soter ne dit pas les mots que tu dis. Pourvu que je gagne de l'argent, il est heureux. Est-ce que le bonheur n'est que ça?

— Il n'y a pas de bonheur, répliqua Poop.

Geisha l'attira tendrement.

— Si, dit-elle. Le bonheur, comme je le comprends, aurait été de vivre avec toi, d'apprendre toutes ces choses que tu sais, de t'écouter lorsque tu les racontes.

Il secoua la tête.

— Tu vois, fit-il. Trop tard!

C'était la première fois qu'ils parlaient ainsi et les mots les rapprochaient soudain d'une façon si curieuse

que le vieillard et la fille en éprouvaient une espèce de vertige. Poop surtout. Dès qu'il s'était trouvé devant Geisha, il avait soupçonné ce que son âme naïve et inquiète à la fois pouvait enfermer d'aspirations vers la joie et peut-être d'aptitudes à la douleur. Poop avait aussitôt discerné chez la fruste créature un splendide champ d'expériences possibles et son plus vif désir avait été d'entretenir un jour la petite prostituée du monde inconnu dont elle rêvait inconsciemment. Mais il ne pensait pas l'heure venue. Il n'avait jamais espéré qu'il pourrait aborder si vite avec Geisha un pareil sujet. Et pourtant c'était elle qui venait d'engager la conversation de telle sorte qu'il ne dépendait que de lui de la pousser plus loin. Cette idée pénétra le vieillard d'une trouble jouissance: il n'osait croire à ce tardif et merveilleux présent de la destinée. C'était trop beau, trop inattendu! Un brusque découragement l'envahit.

« A quoi bon! songea-t-il. Elle ne me suivrait pas. »

Mais Geisha paraissait lire en lui et tous deux échangèrent un regard d'étrange complicité.

— Pourquoi trop tard? insista-t-elle avec une caressante promesse. L'âge ne compte pas. Je peux mourir demain comme Lulu et, comme elle, je n'aurai pas connu cette histoire dont t'a parlé François.

— Non, grogna Poop.

La fille donna un tour de clé à la serrure puis elle se dirigea vers la commode près du lit et ouvrit un

tiroir. L'écrin qu'elle en retira contenait une bague.

— Il y avait une fois, commença Geisha en passant à son doigt le brillant, une prostituée et un vieux type qui peut-être la voyait autre qu'elle n'était. Il venait chez elle tous les soirs dans sa boutique, bien close, bien chauffée, et la femme, qui se donnait pour de l'argent, se demandait pourquoi elle n'était pas traitée par le vieillard comme une marie-couche-toi. Elle ignorait son nom, mais, en elle-même, elle l'avait appelé « l'homme aux rêves », car, après son départ, elle songeait à lui et ne devinait pas qui il était. Un soir, il lui donna une bague... et un autre soir, un pendentif de grande valeur, sans compter les étoffes de soie, les châles et toutes sortes de belles choses qui restaient aussi mystérieuses.

— Tais-toi! s'écria Poop au comble de la stupéfaction.

Geisha fit scintiller le brillant puis elle poursuivit à voix basse:

— On ignorait d'où provenaient ces cadeaux. L'écrin qui renfermait la bague ne portait aucune adresse de bijoutier.

Poop avait enfoncé les mains dans ses poches, affectant de ne plus écouter. Alors Geisha saisit à l'intérieur de la commode une seconde boîte.

— On ignorait également, murmura-t-elle, en désignant le pendentif, où cet autre bijou avait été acheté. La fille n'en parlait jamais à celui qu'elle avait sur-

nommé « l'homme aux rêves ». Cependant, il advint qu'une seconde prostituée de la rue mourut à l'hôpital. Et cette prostituée, qui n'avait cependant reçu aucun bijou de l'inconnu, en savait beaucoup plus sur son compte que celle qu'il allait visiter. On lui avait parlé d'une histoire où il avait joué un rôle et cette histoire l'avait bercée et soutenue jusqu'au dernier moment.

Il y eut un silence.

— La suite, dit Geisha en se tournant vers Poop, c'est à toi de la raconter.

— Il n'y a pas de suite, répliqua-t-il d'une voix sourde. Tout cela est mort avant Lulu.

— Fais comme si j'étais morte aussi, proposa la femme. Est-ce que tu sais si je ne le suis pas réellement? Personne ne peut répondre à cette question. J'y ai souvent pensé. Crois-tu qu'on apprenne qu'on est mort?

Poop ne parla pas durant quelques instants. Puis, malgré lui:

— Tu ne te rends pas compte de tes paroles, grommela-t-il. Tu perds la tête. Nous ne sommes morts, ni toi ni moi. C'est l'histoire qui est morte... enterrée...

Il se mit à marcher à travers la chambre, mais, subitement frappé par une idée, il s'arrêta.

— S'il ne s'agit que de la provenance des brillants, déclara-t-il, je peux te l'indiquer.

— Non. Je préfère ne pas la connaître.

Le vieux se gratta la barbe sans conviction.

— Avoue, dit-il, que la fin de Lulu t'a troublée. Tu n'es pas ainsi d'habitude.

— Je suis toujours la même. Si je me tais, le soir, lorsque tu es là, cela ne prouve rien.

— Et tu rêves?

— Oui, fit-elle, par ta faute.

Visiblement embarrassé, il considéra fixement la fille en silence.

— Et quand je rêve, exposa-t-elle, c'est toi qui d'un geste ouvres partout des rues, au milieu des maisons. Je le sens à présent. Tu m'as menée ainsi plusieurs nuits. Ne mens pas. Il y avait, dans le port vide, un navire éclairé, un grand navire. Je suis restée longtemps à le regarder sans comprendre.

— N'était-ce pas le *Formose*? demanda Poop à la fois incrédule et troublé.

Geisha jeta un cri.

— Réponds! ordonna Poop.

Et, comme la fille inclinait stupidement la tête, avec effroi, il reprit:

— Il était prêt, hier soir, à partir. Je l'ai vu quai Wilson. Il fait le service de Rotterdam aux îles. Un paquebot à deux cheminées blanches avec une étoile noire, trois mâts, pavillon hollandais.

Elle le regardait, l'air halluciné. Chaque parole du vieil homme semblait ajouter à son épouvante.

— Voyons, il n'y a pas de quoi avoir peur, fit-il. Tu as bien lu ce nom?

— Oui, *Formose*! C'est le même, dit Geisha. Mais moi, je l'ai lu dans un rêve.

— Peut-être ne rêvais-tu pas...

— Si. Je rêvais... puisque je ne suis pas allée dans le port depuis des mois... Comment aurais-je su ce nom? Et les deux cheminées blanches... l'étoile noire... le pavillon... Est-ce que j'aurais inventé tout cela? Non, je rêvais... je te dis, j'en suis sûre. C'est ce qui m'effraie d'avoir rêvé ce qui vraiment existe...

Elle se cacha la tête entre les mains et reprit:

— Il y a autre chose qui m'effraie encore plus, maintenant... Ecoute. (Sa voix ne fut qu'un souffle.) Je me demande si ce rêve... si ce rêve, ce n'est pas en même temps ma vie. Je ne sais pas comment t'expliquer ça... Il me semble que quelque chose d'horrible se fait peu à peu jour en moi... Que quelqu'un veut me chasser de moi-même... quelqu'un qui est moi déjà ou qui va le devenir... Alors... comprends!... J'ignore quelle est ma vie, ma vraie vie... Je crois que je deviens folle.

Elle avait enfoui la tête dans la pèlerine de Poop et, blottie entre les plis du vêtement, elle se laissait bercer comme une enfant par le vieillard, qui la regardait d'un air tout ensemble attendri et cruel.

Elle finit par relever le front et murmura:

— Cette pèlerine, hier soir encore, il m'a paru

qu'elle me frôlait au passage dans mon rêve. Quand tu te reculais, elle déplaçait l'air humide à travers la nuit.

— Allons! dit Poop, faussement cordial. Raisonne-toi. Je ne pouvais pas être là... J'étais où François tout à l'heure te l'a laissé entendre... sur une route de sable, le long de la mer... Moi, je n'ai pas besoin de rêver pour sentir que je suis toujours là-bas, sur cette route, tantôt avec une femme... tantôt avec une autre... toutes les deux mortes depuis longtemps.

De nouveau un inexprimable désarroi s'était emparé de Geisha. Elle écoutait Poop timidement, sans discerner si elle l'entendait parmi les vapeurs d'un songe. Il se trouvait là, pourtant, avec elle. Elle le voyait, mais lui, peut-être, ne la voyait pas. Etait-ce elle, était-ce lui qui rêvait? Etaient-ils fous l'un et l'autre? Enfin, elle demanda:

— De quelles femmes s'agit-il?

Poop continuait, sans paraître avoir entendu la question:

— Il y en a eu même une troisième; mais vivante, celle-là. Elle ne loge pas loin d'ici, dans cette rue. Oui. Deux mortes, une vivante. Et des trois, la seule qui ne soit pas en vie pour moi, c'est la dernière.

— Je t'en prie, parle plus clairement, fit Geisha haletante, en le saisissant par le bras, afin de s'assurer qu'elle n'était pas le jouet d'une hallucination. Pour-

quoi cette troisième femme est-elle morte, alors que les deux précédentes...

— Tu dois comprendre toute seule, ou nous ne nous entendrons jamais, répondit Poop.

Ses yeux étincelaient, et il attendit que la fille, après s'être pénétrée du sens de ses paroles, se décidât. Il lui prit fiévreusement la main, la pressa entre les siennes. Geisha voulut la retirer.

— Voyons, proféra-t-il. Que crains-tu?

— Je ne sais pas. Tout ça est si bizarre, balbutia la malheureuse, qui cette fois parvint à dégager ses doigts. Quelle est cette femme qui habite dans la rue?

— Ne t'en occupe pas!

Geisha, ne pouvant soutenir le regard flamboyant du vieillard, baissa la tête.

— Tu as voulu connaître l'histoire, grogna-t-il. Je t'en ai dit assez pour te donner le goût de savoir le reste... A toi de choisir.

— Je le voudrais, mais non... Non, non... C'est impossible.

— Le veux-tu réellement? ajouta Poop. Si tu acceptes, je louerai une voiture qui nous mènera là-bas, le long de la mer, et tu verras, tu deviendras une autre femme. L'existence ne sera plus pour toi plate et bornée. Je te révélerai à toi-même. Je te...

Geisha recula vers la porte. Poop l'effrayait. Il avait une expression si douloureuse, une voix si rauque, si assourdie que la jeune femme, désemparée, ne cher-

chait plus qu'à fuir. Elle recula, mais il la suivit sans paraître remarquer la terreur qu'il lui inspirait.

Jamais encore la fille n'avait éprouvé devant cet homme une impression pareille. D'habitude, elle le supportait: elle le traitait comme un client. C'était lorsqu'il était parti qu'il lui inspirait une sorte de sympathie secrète, involontaire. Geisha s'était aperçue plusieurs fois qu'il fallait que Poop l'eût quittée pour qu'elle subît son magnétisme. Le besoin d'évasion qu'elle avait toujours ressenti se faisait alors plus pressant, presque impérieux. Mais ce besoin ne se manifestait qu'à travers une demi-torpeur, une rêverie pleine d'hésitations, de ténèbres. Eveillée, la fille se tenait sur ses gardes. Poop n'était plus qu'un homme comme tant d'autres, un vieil homme, un maniaque.

— Ecoute, proposa-t-il, fais-moi confiance. Demain, une voiture attendra devant la porte. Nous passerons la journée ensemble; tu comprendras que la vie ne consiste pas à guetter dans la rue des hommes et à les attirer ici. Personne n'aura plus rien à exiger de toi pour de l'argent.

Ce mot ranima chez Geisha toute sa cupidité. Elle cessa de trembler.

— Qu'est-ce que tu parles d'argent? riposta-t-elle avec mépris. Es-tu capable de m'en donner assez pour que je me passe des autres?

Une misérable pouffée de rire la secoua.

— Allez! fit-elle ensuite. Tous tes bobards n'existent

pas. A t'entendre, on te croirait millionnaire et, sans blague, t'en es loin. As-tu pensé à ce que tu m'offres?

Poop éluda d'un geste la question, mais, subitement, ses traits se crispèrent davantage et il sembla se réveiller.

— C'est vrai, prononça-t-il d'un air désabusé, qui pourrait te donner de l'argent? Je n'en ai plus.

Il regarda Geisha, la vit qui tournait la clé dans la serrure. Une détresse affreuse l'envahit.

— Ah! gémit-il, pourquoi m'as-tu poussé à te parler? Je ne voulais rien dire. Et voilà. Par ta faute...

— Non, clama la fille. Par la tienne! Au lieu de me répondre, tu t'es mis à...

Poop marcha sur elle, la main levée, mais Geisha lui fit front et déclara:

— Prends garde! Un pas de plus, j'appelle!

Il laissa retomber son bras, honteusement, et, tandis que Geisha ouvrait la porte, il rafla sa cape sur une chaise, empoigna son chapeau, s'en coiffa.

Geisha sourit.

— Comment, dit-elle, affectant l'étonnement, tu pars? Mets ta pèlerine, tu auras froid.

Dédaignant ses conseils, Poop franchit rapidement le seuil de la boutique.

— Reviendras-tu? cria la fille.

Le vieillard s'arrêta. Elle éclata de rire. Alors il s'éloigna, chancelant, parmi les ombres et les petites

lumières où attendaient les femmes, et Soter, qu'il croisa sans le voir, l'entendit répéter, avec exaltation:

— Trop tard!... Oui, oui. Trop tard! Trop tard!

« Qu'est-ce qui est trop tard? » se demanda le docker.

Il arriva chez Geisha.

— Hello! fit-il. T'es seule?

— Tu vois, répondit-elle, en se poudrant devant sa glace. Entre. Ferme la porte.

Soter semblait préoccupé.

— Qu'est-ce que tu as? lui demanda négligemment la fille.

Il s'approcha du poêle.

— Ça ne va pas, grommela le Polonais. Depuis ce matin, j'ai des frissons. Et regarde, sur mes mains, toutes ces taches... Elles ne me démangent pas. C'est plutôt dans les os... comme de la glace... qui me brûle. Je comprends pas. Je me sens mal. Heureusement, ils arrêtent le vaccin.

sa lucarne, il n'avait rien pu distinguer à cause des vapeurs où les lumières du quai Wilson, elles-mêmes, étaient noyées. Il avait ainsi passé toute la nuit dans une incertitude angoissée, prêt à bondir, l'oreille tendue. Qui pouvait le héler de la sorte? Le vieillard s'interrogeait. Il avait supposé d'abord un appel mystérieux de Mina... ou de Rachel... A moins que Geisha ne se fût repentie de sa mauvaise humeur et qu'en dépit d'elle-même elle ne pensât à lui. Cette dernière supposition accrut son anxiété, mais il se dit ensuite que Geisha ne méritait pas qu'il se tracassât pour elle. C'était une créature indigne d'intérêt. Cependant la voix insistait, et Poop, qui n'avait même pas eu la force de se déshabiller, se hissait sur ses coudes chaque fois qu'il croyait l'entendre puis il se hâtait de se lever pour courir à la lucarne. Il faisait jour lorsqu'il perçut de nouveau son nom prononcé à voix basse. La brume s'était à demi dissipée. Poop demeura longtemps à regarder les mâts et les cheminées des bateaux émerger des vapeurs. Il avait l'impression de sortir, comme ces choses qu'il voyait, d'un cauchemar confus où sa personnalité s'était en vain débattue contre mille formes vagues, silencieuses, énigmatiques, d'une irritante imprécision.

— Eh bien! s'enquit Feempje, vous n'avez pas été non plus au cimetière?

— Je ne connaissais pas Lulu, répondit le vieux.

Le cabaretier l'approuva.

— *Da!* fit-il. Pour une poule comme celle-là, y a pas à changer ses habitudes. J'ai préféré rincer mes carreaux.

Il avait prononcé ces mots avec désinvolture, mais on eût aisément discerné, sous cet apparent détachement, une inquiétude latente. Indubitablement, le Hollandais, en se livrant à sa mécanique besogne, pensait à autre chose.

— Exact, approuva le vieillard. C'est autant de fait.

Feempje reprit:

— Chez nous, dans mon pays, tout le monde nettoie le matin, de bonne heure, l'extérieur des boutiques. C'est propre, de haut en bas, bien récuré, bien net. Pensez! Je ne suis pas Belge!

— Belge? répéta Poop.

— Naturellement! En comparaison de chez nous, en Hollande, les Belges sont vraiment sales.

« Où veut-il en venir? » se demanda le vieillard, qui ne saisissait pas le sens de cette injuste affirmation.

Il fixa sur son interlocuteur un regard hébété, mais Feempje eut un rire brutal et agrippa un cruchon.

— Allez, videz votre *glass* et cherchez pas. Je sers la goutte!

Il versa, sans attendre de réponse, du genièvre dans une tasse et la poussa vers Poop.

— Grand merci, fit ce dernier.

Le Hollandais saisit ensuite une seconde tasse, qu'il emplit machinalement.

— Vous n'aimez pas les Belges? interrogea Poop, surpris par l'air préoccupé de Feempje. Pourquoi?

— Cela dépend, répliqua loyalement ce dernier. J'en connais qui viennent boire chez moi: des bons garçons.

— Et les autres?

— Cherchez pas, riposta le gros homme, dont le visage se renfrogna subitement. Cela est mieux.

Poop, se rangeant à cet avis, n'insista plus. Il porta la tasse à ses lèvres et absorba une faible gorgée d'alcool.

— Cet enterrement, dit alors Feempje d'un ton presque agressif, toutes les femmes de la rue y sont allées. Fallait voir. Y en avait en robes de deuil, comme si c'était leur sœur ou leur mère qui était morte. C'est pas croyable. Un vrai carnaval de béguines. Et des bobines lilas, cause à la poudre de riz, des tignasses teintes, des bouches pincées, sans rouge.

Poop n'osa pas s'informer si Geisha se trouvait dans le nombre et il baissa la tête, pensivement.

— Dès dix heures, elles se sont rassemblées devant la boutique à François. Puis François s'est amené. Kœtge lui donnait le bras.

— C'est un drôle de type, murmura Poop.

Feempje ne répliqua pas tout de suite. Il s'était mis à regarder fixement devant lui et, de temps à autre, il agitait son crochet comme pour chasser une mouche ou plutôt une idée importune. Quelle était

cette idée qui obsédait ainsi le cabaretier? Plusieurs minutes s'écoulèrent. On entendait l'horloge battre dans le silence. Un bossu, qui achetait des nippes, de vieux chiffons, passa devant le bar: un chien hurla. Feempje sembla revenir à la réalité et, répondant enfin à l'observation de Poop, il dit avec effort:

— François?... un drôle de type? c'est un coquin.

Et il recommença à parler d'abondance comme s'il eût tenté de s'étourdir:

— Il était tout en noir, figurez-vous. Tout... jusqu'à son faux col. Et une manière à lui de faire marcher le monde, au commandement. J'en revenais pas...

— Les hommes aussi?

— Oh! les hommes... les hommes! ronchonna le Hollandais. Des gars pareils, c'est tout ce qu'on veut, sauf des... Ainsi, je vous donne en mille pour deviner parmi ceux-là le plus affranchi.

— Soter?

— Qui ça, Soter? L'type à Geisha? Non, non. Pas lui. D'abord lui pouvait pas: il va crever.

— Qu'est-ce que vous dites? se récria Poop. Soter?

— Qu'il aille au diable! Si on ne l'a pas transporté à Sainte-Gudule, ça ne traînera plus. Pour le moment, à ce qu'on m'a raconté, il est au lit, chez la Geisha. S'agit pas de lui.

Poop ne comprenait pas.

— Allez, citez un autre nom, ordonna Feempje. Faites un effort, on parle d'hommes.

Et, devant l'ahurissement de son visiteur, il édicta:

— Edgard!

— Ah! oui?... balbutia Poop. Edgard!... Comment Edgard? mais je ne...

— Quoi?

— Je ne le connais pas.

— Vous ne connaissez pas Edgard!

— Non... Pas du tout.

Feempje eut un haut-le-corps.

— Alors, ça! grogna-t-il après avoir, d'un coup d'œil scrutateur, vérifié la bonne foi de Poop, vous êtes le seul à ne pas savoir ce qu'est ce salop-là! *By god!* Il jouait du piano ici, dans mon orchestre. Un grand blond, fade, osseux... Vrai, vous ne l'avez jamais vu?

Poop secoua la tête négativement.

— Ben! proclama Feempje en plaquant sa main valide sur la poitrine, comme propre-à-rien, vous pouvez me croire. Il est de première. On causait de Belges. Vous y êtes?

— Je finis par saisir, avoua Poop craintivement.

Et il allait, par une laborieuse transition, s'informer des nouvelles de Geisha quand tout à coup le Hollandais, qui regardait dehors, montra plusieurs femmes débouchant de la rue de Vénus et dit, presque à voix basse:

— Patientez. Voilà le retour de l'enterrement. Sûr que François va rappliquer... mais si jamais Edgard

est avec lui, vous allez voir quelque chose... mais quelque chose de bien, d'unique, de... nom de Dieu!

Il assena un coup de crochet sur son zinc. François venait de paraître. Il tenait le pianiste par un bras et tous deux, escortés de Kœtge, se dirigeaient en silence vers le Montparnasse.

Edgard était livide: une barbe de plusieurs jours lui ombrait le visage ainsi qu'une moisissure. Feempje regarda Poop victorieusement afin de lui prouver que son opinion sur les Belges était fondée quant à ce personnage particulièrement piteux et mal rasé, mais François ne laissa pas le temps au cabaretier de jouir de son triomphe: il commanda une tournée.

— Servez-moi, s'il vous plaît, dit Edgard, un advocat.

Feempje ne sourcilla point.

— Et toi? demanda-t-il à Kœtge.

La vieille s'était approchée de Poop, qui, se préparant aux événements annoncés par le Hollandais, ne le quittait pas des yeux. Elle répondit, sans se retourner:

— Toujours même chose... whisky.

— Deux! ajouta François.

Il s'adossa contre le zinc et, contemplant Edgard, lui décocha un dur sourire d'encouragement.

Feempje, qui maniait des bouteilles, s'informa:

— Tout s'est passé là-bas comme vous vouliez?

— Oui, fit le Balafré, dont le sourire à l'adresse

du pianiste se crispa davantage. Pour un enterrement, il n'était pas trop moche... grâce aux amis. Je t'en ai même ramené un, précisa-t-il en indiquant Edgard. Il avait à te parler.

Le Hollandais toisa le musicien.

— Ben! vas-y! lui jeta François. Voilà le moment.

— En effet, bafouilla l'autre, qui ne pouvait supporter le regard persistant du cabaretier. Je désirais... m'expliquer. (Il toussa. Son visage s'empourpra de honte.) Ou plutôt... je pensais...

— Tu pensais quoi? dit Feempje.

Poop, n'en croyant pas plus ses oreilles que ses yeux, se pencha pour examiner Edgard. Mais celui-ci n'arrivait plus à prononcer un mot et un silence bizarre, gros de menaces et de surprises, pesa lourdement sur le bar.

— Te trouble pas, émit d'un air narquois le Balafré. Quand on est tout à l'heure montés à l'hôpital, tu m'as dit qu'avec Feempje, vous n'étiez pas d'accord.

— D'accord? riposta le cabaretier sur un ton insolent. Même pas! on n'est rien l'un pour l'autre. Monsieur... (il eut un geste de profonde commisération) Monsieur faisait partie de mon orchestre. Je l'ai renvoyé. C'est tout.

— Je suis parti, murmura le malheureux, au prix d'un immense effort. Il y a une nuance.

— Tu n'avais pas le choix, rétorqua Feempje ironi-

quement. Ça aussi, c'est une nuance. Pas vrai?

Edgard haussa les épaules, sans répondre. François le saisit par un bras et le secoua.

— Voyons, fit-il. Je suis là, n'aie pas peur. Répète ce que tu m'as raconté à l'enterrement. On n'est pas venus pour se taire.

— Tiens, constata le Hollandais, qui s'était installé derrière son comptoir. Vous aussi, vous avez quelque chose à me reprocher?

— On réglera ça plus tard, riposta sèchement le Balafré. Sois tranquille.

Kœtge poussa un soupir excédé.

— Avec toutes vos histoires, affirma-t-elle, vous êtes marrants. D'abord, c'est pas un jour à se chercher des rognes. Et puis...

— Ta gueule! interrompit François. Quant à toi, reprit-il en secouant de plus belle Edgard, crois pas que je vas te laisser te dégonfler. Compris?

— Kœtge a raison, dit Feempje, vous amener chez moi, pour des ragots de femmes...

— Précisément! cria François.

Cependant le pianiste se décidait. Il commença d'une voix faible:

— Ne parlez pas ainsi des femmes, patron. La façon dont vous vous comportez vis-à-vis d'elles vous l'interdit. Je sais comment vous traitez la vôtre...

— Et alors... ça ne te plaît pas?

— Ça me révolte, dit Edgard, que la ferme atti-

tude du Balafré avait fini par enhardir. Rappelez-vous les coups que vous lui donniez devant moi... C'est pas d'un homme...

Feempje bondit hors du comptoir.

— Pas d'un homme! gronda-t-il, en s'approchant du Belge. Attends. Je vais te montrer...

— Non, déclara François. Tu vas rien nous montrer du tout.

— Pardon! prononça le tenancier. Je suis encore le maître ici. Monsieur m'insulte rapport à ma femme.

— Je dis ce qui est.

— Et quand même ça serait vrai! hurla Feempje. Est-ce que ma femme m'appartient, oui ou non?

Il leva son crochet, se précipita sur Edgard, mais celui-ci se réfugia derrière François, qui, très calme, les yeux fixés dans ceux de l'agresseur, contint l'élan du cabaretier.

— Retourne au zinc et fais pas ton marlou, lui intima le Balafré. Laisse la bagarre. Pour le moment, on discute. Nous verrons plus tard.

— Quand tu voudras! grogna Feempje.

Il tenta d'empoigner Edgard, qui s'était sottement avancé, mais le Balafré lui donna un croc-en-jambe.

— Tas de salops! cria le Hollandais en manquant de perdre l'équilibre et en se rattrapant au dossier d'une chaise.

Kœtge s'était précipitée. Arrachant à Feempje la

chaise, au moment qu'il allait la brandir, et luttant avec lui, elle s'exclama:

— Voyons, tu n'es pas fou?

Le tenancier la projeta d'une bourrade contre le comptoir et, fonçant comme une brute sur François, il faillit l'atteindre au menton d'un coup vigoureux de crochet. Mais l'autre se tenait sur ses gardes; il esquiva l'attaque.

— Ne recommence plus ce jeu-là! annonça-t-il avec flegme, ou je te sonne.

Feempje, penaud, détourna la tête en soufflant de rage. François reprit:

— On discutait cause à ta femme. Entends-tu? Tu nous demandais si elle t'appartenait ou non?

— Non, dit Edgard.

Le Hollandais regagna son comptoir.

— Explique, fit-il en considérant le pianiste d'un regard étincelant. Je préfère tout savoir. Si ma femme ne m'appartient pas...

Edgard lui coupa la parole.

— D'abord, où est-elle? s'informa-t-il. Où la caches-tu? Allons!... où? Puisque tu acceptes d'entendre la vérité, appelle Flossie: elle n'est pas de trop.

Feempje demeura silencieux.

— Tu refuses? poursuivit le Belge en s'animant. Naturellement, Flossie serait là, elle parlerait.

— J'crois pas, grogna le cabaretier.

Il se passa la main autour du cou et défit le bouton

de sa chemise, qui paraissait le gêner. François suivait ses gestes du coin de l'œil. Un brusque pressentiment l'assaillit.

— Comment, elle ne parlerait pas? prononça-t-il d'un air insinuant. Tu l'abrutis à ce point?

L'autre continua de se caresser le cou d'un air pensif. Une expression goguenarde, mêlée d'angoisse et de stupeur, se lisait dans ses yeux. Edgard en fut frappé. Il regarda le cabaretier un certain temps, puis François. François ne riait plus.

— Je t'ai posé une question, dit-il en s'adressant à Feempje.

— Ah! oui?

— Parfaitement.

— Quelle question? demanda le gros homme avec une expression d'angoisse plus accusée.

Poop ne put s'empêcher d'intervenir.

— A propos de votre femme, voyons! Rappelez-vous... N'est-ce pas elle qui, l'autre soir, est sortie dans la rue, nu-pieds? Elle m'a semblé bizarre.

— Eh bien! t'es sourd? renchérit le Balafré. Monsieur a vu ta femme... Qu'elle s'amène! Ça sera plus simple.

Feempje, immobile devant son tiroir-caisse, ne broncha pas. Il avait ouvert le tiroir et y faisait tinter des sous et des pièces blanches. Enfin il répondit, en détachant chaque mot, sur un ton rogue:

— Je n'ai d'ordre à recevoir de personne.

Edgard lui déclara, très pâle:

— Patron, m'obligez pas à recourir aux flics. C'est préférable. Vous séquestrez Flossie... et, dans l'état où elle se trouve, si je vous dénonce, on vous salera.

Le Hollandais se tut.

— Bon, dit Edgard, je déposerai une plainte.

— De quel droit? riposta grossièrement Feempje. Parce que t'as foutu ma femme enceinte, tu penses qu'on t'écoutera? Propre-à-rien, es-tu seulement capable de la nourrir, ma femme? Tu n'as pas à bouffer pour toi.

— Ça me regarde.

— Alors, va prévenir les agents... j't'en empêche pas, fit le tenancier, en tripotant toujours la monnaie du tiroir. Mais j'aime autant te renseigner: si c'est pour le gosse que t'as collé à Flossie, le gosse est mort. D'un père comme toi, fallait le prévoir.

— C'est ce qu'on expliquera, s'écria aussitôt Edgard en se dirigeant vers la porte. Je me fous du gosse. Seulement, comme vous êtes capable d'avoir lancé des coups de pied dans le ventre à Flossie...

— Laisse les flics, dit François, qui barra la route à Edgard et le ramena au milieu de la salle. Viens plutôt. On va, nous-mêmes, tout arranger.

D'un geste vif, le Hollandais avait bouclé sa caisse. Il accourut, tremblant de rage, au-devant des deux hommes, qu'il voulait empêcher de gagner le couloir, mais le Balafré lui porta un coup violent à l'estomac

tandis qu'Edgard, s'emparant d'un siphon, le frappait à la nuque. Feempje poussa un juron et fonça néanmoins tête baissée sur François, qu'il envoya contre une table. Plusieurs chaises se renversèrent. Le Balafré revint vers Feempje qui l'attendait, soufflant, prêt à détendre son redoutable crochet.

Un silence oppressant avait succédé à la bousculade. Son siphon à la main, Edgard ne quittait pas des yeux le tenancier et, sournoisement, il s'apprêtait à l'attaquer de nouveau par-derrière quand, Feempje rompant de plusieurs pas vers lui, le Belge recula. C'était une feinte du gros homme pour attirer François. Il pensait qu'il pourrait alors, en se jetant à la rencontre du Balafré, l'atteindre en pleine poitrine; celui-ci s'empara d'une chaise. Le Hollandais n'eut que le temps de se baisser: la chaise passa en trombe au-dessus de sa tête et se brisa par terre.

— Attention! cria Edgard.

Feempje, écumant de fureur, avait pris de l'élan: il arriva sur l'adversaire, le toucha à l'épaule et, du gauche, déjà il allait le frapper au plexus lorsque Edgard projeta le siphon.

— De Dieu! j'suis bon! gémit Feempje.

Il chancela, presque assommé, et tenta vainement de réagir. La riposte de François le fit, d'une masse, tomber sur les carreaux.

— Tu te rends compte! conclut Edgard, ému.

Poop s'était penché sur le gros homme et Kœtge, agenouillée, lui soulevait la tête. Feempje les regardait sans voir: ses paupières, qu'il avait entrouvertes, retombèrent. Il balbutia:

— Je ne veux pas...

— Eh! dis... t'entends! prononça froidement Edgard en rejoignant François dans le couloir, qu'est-ce qu'il veut pas? qu'on prenne sa femme?

Il appela:

— Flossie!

— Oh! la ferme, grogna Kœtge. Gueule pas si fort. T'as qu'à pousser la porte à droite. C'est sa piaule, à Flossie... Fous-nous la paix.

La porte était fermée à clé. Le Belge en heurta le battant du doigt, prêta l'oreille.

— Allez, quoi, cria-t-il. Flossie! Ouvre!

François, d'un coup d'épaule, essaya de faire céder la serrure, mais sans y parvenir.

— Laisse, conseilla le musicien. Ou la petite n'est pas dans la chambre, ou elle a peur. Ne l'effraie pas. Si elle est là, elle va se décider. Flossie, c'est moi! poursuivit-il en actionnant la poignée de la porte. Je t'en supplie... Ecoute.

Personne ne répondit.

Le Balafré était revenu dans le bar.

— Sais-tu, demanda-t-il à Kœtge, si la môme...

— Mais non, je ne sais pas... je ne sais rien, riposta aigrement la vieille, toujours occupée avec Poop à

ranimer le Hollandais. Aide-nous plutôt à le mettre debout. Il est lourd.

— Bah! il est bien par terre, déclara tranquillement François, jette-lui de l'eau sur la gueule... ça le réveillera.

Edgard survint.

— Tu n'aurais pas une clé de la chambre? dit-il. C'est incompréhensible. J'ai beau appeler.

— Elle est peut-être sortie, expliqua le Balafré.

Il retourna en compagnie d'Edgard dans le couloir, dont le rideau de perles retomba derrière eux. François consulta le pianiste du regard puis il s'arc-bouta contre la porte, en s'appuyant des deux coudes au chambranle. Ses muscles se roidirent sous l'effort et bientôt un léger craquement se fit entendre. Le visage du Balafré s'éclaira.

— On n'a plus qu'à entrer, dit Edgard.

Il écarta François, mais la porte qu'il croyait facile à manœuvrer résistait. On eût juré qu'à l'intérieur quelqu'un la retenait en appuyant de tout son poids sur elle. Edgard réussit néanmoins à se glisser par l'entrebâillement. Soudain il poussa un cri.

— Quoi... qu'est-ce qu'il y a? s'informa, sans comprendre, le Balafré.

A son tour, il pénétra non sans peine dans la pièce et vit Edgard qui regardait, livide, le cadavre de Flossie.

— Non, n'y touche pas, fit simplement François.

Le corps était retenu à la poignée par un morceau très court de chanvre tressé formant une boucle où la désespérée avait sans doute passé la tête en se courbant. Puis elle s'était laissée tomber. C'était son cadavre, derrière la porte, qui avait empêché d'ouvrir. Il pendait là comme un pantin cassé, les jambes raides, les bras traînant le long du buste, à ras du sol. Le visage surtout présentait un aspect effrayant, bouffi sous un flot de tignasse qui en cachait mal l'expression sardonique, avec ses yeux vitreux, sa langue épaisse, énorme, entre les lèvres décolorées.

XIV

Quelques heures plus tard, Poop se rendait au bureau de la police et demandait à voir le commissaire, lui-même, en raison de l'importance de sa déclaration. Celui-ci n'étant point arrivé, on fit attendre le requérant dans une grande salle meublée d'un poêle et de banquettes de bois. Sur cette salle ouvrait une porte brune, à barreaux. Il s'en échappait quelquefois des plaintes, des jurons. Deux policiers à casquette plate et à *leggings*, dans des uniformes sombres, lisaient distraitement, assis près du feu, des magazines, de vieux journaux froissés. Poop les observait en silence. Il redoutait qu'un de ces hommes, l'entraînant vers la porte grillagée et la lui faisant malgré lui franchir, ne lui arrachât des explications en le brutalisant. Or le vieillard n'entendait parler qu'au chef du district en personne, et fréquemment, quand un gradé de service ou quelque subalterne se présentait à l'entrée des bureaux, il se levait comme

si le moment de dicter sa déposition était venu. Poop avait préparé les choses à sa façon. Pour ne point s'attirer d'ennuis, il était résolu à ne rien dire d'Edgard ni de François. Que ces individus eussent découvert le cadavre de Flossie n'importait guère. L'essentiel consistait à annoncer la découverte de ce cadavre. Ensuite, tout s'arrangerait. Feempje compléterait la déposition à sa guise: cela le concernait. Poop n'avait point à prendre parti.

En venant informer la police, il n'avait en somme eu qu'un but: éviter de se trouver, plus tard, mêlé à cette aventure suspecte dont il avait été l'involontaire témoin. La mort de la fille ne le touchait nullement. Il était entré dans la chambre et avait longuement examiné le corps, derrière la porte. Edgard paraissait confondu. Lui aussi regardait le cadavre. Puis François avait pris le pianiste par une manche et l'avait entraîné, sans fournir d'explication. Durant ce temps, le Hollandais, que les soins de Kœtge avaient fini par ranimer, s'était présenté, d'un pas traînant et mal assuré, dans la pièce. A la vue de Flossie, il s'était lourdement passé une main sur le visage, comme pour chasser l'image funèbre. Kœtge, effarée, avait fondu en larmes. Feempje l'écoutait pleurer, sans paraître rien comprendre à cette scène, puis, brusquement, il était revenu à son comptoir, s'était assis, face au tiroir, et, d'un geste machinal, avait empli une tasse de rhum,

qu'il s'était mis à boire à petites lampées.

— Qu'est-ce qu'on va faire, maintenant? qu'est-ce qu'on va faire? gémissait la vieille femme.

Elle avait essayé de refermer la porte, mais le poids de la morte contrariait ses efforts. Kœtge avait alors approché du poêle une chaise et s'était assise, comme Feempje, d'un air pétrifié. Ni l'un ni l'autre ne prêtaient attention à Poop. Ils semblaient attendre on ne savait quoi.

— Le mieux, dit l'homme à la pèlerine, serait de prévenir un agent.

Mais, n'obtenant aucune réponse, il s'était accoudé au zinc et avait empoigné son verre.

— Prévenir un agent! répéta le cabaretier après un lourd silence. Bien sûr.

Ses gros yeux stupidement fixaient un point vague dans la rue.

— Oui, un agent! acquiesça Kœtge.

C'est ainsi que Poop avait décidé de se rendre au bureau de police. Pourtant il n'était pas parti tout de suite. Une curiosité malsaine l'avait ramené dans la chambre de Flossie et retenu près d'un quart d'heure en présence du cadavre.

— Naturellement, estima-t-il, on ne peut pas faire disparaître cette femme.

Il se retira sans précipitation de la pièce, écarta le rideau du couloir: au bruissement léger des perles, Feempje tourna les yeux vers Poop.

— Eh bien! s'informa-t-il, cet agent, vous êtes allé le chercher?

— Non. Pas encore.

— Il faut y aller, dit Kœtge.

Il pouvait être midi et demi. Au-dehors, des soutiers se rendaient au travail. On entendait le bruit de leurs galoches marteler le trottoir et, par instants, le roulement d'un tram le long du quai. Le ciel était couvert. Dans les boutiques, des femmes en peignoir se coiffaient en regardant passer les gens, et d'autres, qui étaient maquillées, tricotaient, installées parmi des coussins noirs et jaunes, sous de vastes abat-jour roses aux formes étranges de montgolfières et de lanternes chinoises. Aucune ne soupçonnait la mort de Flossie. Après l'enterrement auquel elles avaient assisté le matin, la nouvelle les eût mises en émoi.

Poop vida son verre, le reposa sur le comptoir. Soudain, il s'aperçut qu'il pleuvait.

— Est-ce que j'y vais? proposa-t-il. Nous sommes d'accord?

Vers l'extrémité de la rue, un raclement de pelles et de bottes à semelles de bois annonça la présence des boueux.

— Tout de même! grommela Kœtge, pour rompre le silence qui avait accueilli l'offre de Poop. Ils enlèvent les ordures. Pas trop tôt.

Poop s'emmitoufla dans les pans de sa cape, s'avança vers la porte et, sans une parole, l'entrouvrit.

Une bouffée d'air humide lui emplit les poumons; il tourna sur la droite, longeant la devanture du bar.

— Faut se préparer, dit Feempje comme s'il eût été seul. Les flics vont venir. Si je veux pas qu'on m'embête, j'ai que le temps de placer dans la piaule un brasero.

Et s'adressant à la vieille femme:

— Sais-tu ce qu'on en a fait?

Elle répondit:

— Je l'ai vu, hier, dans la cour du dancing. Je vais le prendre. T'as raison. Avec toutes les chicanes de la Commission d'hygiène, c'est plus prudent que la chambre ait l'air d'avoir au moins été chauffée.

Durant ce temps, Poop avait franchi le porche des Réguliers et se hâtait vers le poste du district. Celui-ci se trouvait, à gauche, en remontant vers la Maison de Ville, sur une sorte d'esplanade plantée d'arbres allant de la vieille synagogue portugaise, au fond, à l'eau grise et gercée d'un bassin. Un marché en plein vent se tenait deux fois la semaine sur cette place bordée de vieilles maisons à hautes fenêtres étroites très rapprochées, ressemblant presque, de loin, à des tuyaux d'orgue. Des tréteaux et des planches s'entassaient sous des abris aux toitures de tôle ondulée. La pluie faisait luire l'asphalte, les bancs de pierre et les petites grilles qui entouraient les troncs lustrés des arbres, dont les branchages taillés dressaient vers les nuages des moignons. Cette partie de la ville était,

avec le quartier des Bouchers et de l'Hôpital, la plus ancienne. De mornes candélabres en avaient quelque peu modernisé l'aspect, mais les toits à redans, les tuiles noires, les façades peintes et les enseignes des antiques demeures avaient l'air de monter la garde et de s'opposer, par leur sévère présence, à de plus audacieuses transformations.

Or, entre le moment où Poop était sorti du Montparnasse et celui où il avait gravi les degrés conduisant au poste, trois longues heures s'étaient écoulées. Le soir tombait quand le vieillard traversa l'esplanade. Sur l'eau plate du bassin, une brume roussâtre s'était formée qui flottait et noyait de ses vapeurs fumeuses la perspective des immeubles et du quai. On devinait déjà, plus qu'on ne les voyait, les silhouettes des arbres, des bancs, des candélabres et, au sommet d'une maison, la découpure d'un personnage casqué, armé d'une lance, qui servait à la fois de girouette et de raison sociale à une fabrique de bière dont les bouteilles portaient la marque du « Chevalier marin ». Poop s'aperçut qu'il était tard. Mais, comme il ne devait nul compte de son temps à personne, il avait pénétré dans le froid vestibule du bureau de police aussi naturellement que s'il arrivait en droite ligne de l'établissement de Feempje.

Et maintenant il attendait.

Malgré l'air décidé qu'il avait affecté en arrivant — et dont il s'était lui-même étonné — il se sentait

obscurément gêné et cachait sous sa pèlerine sa main droite enveloppée d'un pansement. Poop n'osait point examiner sa main: elle lui faisait mal. Elle était lourde, tout engourdie, brûlante. Par instants, de brusques et douloureux élancements la traversaient et le vieil homme serrait alors les dents pour ne point s'avouer qu'il souffrait. Le long des murs, aux boiseries brunes, les banquettes luisaient comme des stalles d'église, mais les parois placardées d'affiches de toutes sortes et de toutes couleurs, les deux hautes fenêtres, sans rideaux, munies de barreaux noirs, offraient une apparence maussade qui exerçait sur Poop une pénible impression. Le poêle répandait une chaleur épaisse, compacte, insupportable: il ronflait avec une vigueur sonore d'ivrogne qui dort, et les deux agents assis devant sa gueule n'en paraissaient en rien incommodés. Près de la porte venait de s'installer un troisième policier derrière une table couverte d'un tapis vert, éclairée par une lampe électrique à réflecteur de porcelaine. Ces trois hommes étaient jeunes, robustes. Leur discrétion, ou plutôt leur indifférence, étonnait le vieillard et l'emplissait d'une crainte superstitieuse à l'idée qu'ils abritaient peut-être sous des dehors placides une puissance souveraine qu'aucune intervention n'arriverait à fléchir. Sur la table, la lampe brûlait et répandait une lumière douce, laiteuse, comme résignée dans sa petite prison de verre. Elle avait l'air d'une chose infiniment faible et docile, entre

les doigts du policier dont elle éclairait les deux bras lourdement appuyés sur l'étoffe, les mains nues, la tunique aux boutons métalliques et le ceinturon à boucle de cuivre. Poop était fasciné par cette lumière: il la regardait presque contre son gré, et lorsqu'il détournait les yeux pour les diriger soit vers un autre point de la salle, soit vers l'une des deux fenêtres où le jour agonisait, tout ce qu'il découvrait lui paraissait hostile, bourru, décourageant.

C'était peut-être sa blessure qui influait si étrangement sur son esprit, à moins que ce ne fût l'absence du commissaire à laquelle il ne s'était pas attendu. Poop avait beau se raisonner, tout en arpentant de long en large la salle baignée d'une demi-obscurité, il éprouvait une horreur, une angoisse grandissantes. En même temps il étouffait: ses oreilles bourdonnaient. Sa main paraissait plus pesante, plus endolorie: elle lui donnait la fièvre et il allait prier l'un des trois policiers de s'informer si le commissaire était enfin arrivé quand, tout à coup, le lustre hollandais du plafond s'alluma.

— Ben! ce n'est pas de trop! constata dans un angle un grelottant individu à qui Poop n'avait pas prêté attention.

Le vieillard se tourna de son côté, mais le personnage se garda du moindre commentaire, car les trois policiers avaient également pivoté vers lui et le considéraient sans indulgence. Cet homme portait un

ancien pardessus à martingale, entièrement râpé, quoique assez propre, et un pantalon de fantaisie. On devinait que c'étaient les deux pièces essentielles de son costume et qu'il ne devait posséder en dessous ni gilet ni veston. Une cravate en lacet comprimait étroitement un faux col, jadis blanc, entre les vieux revers lustrés du pardessus. Toutefois, pour navrants que fussent de tels détails vestimentaires, l'aspect de l'homme lui-même révélait une si profonde misère physiologique qu'elle retenait l'attention. Poop se demanda quel pouvait être ce malheureux. Son visage aux yeux caves, hébétés, au nez rouge, rongé par un ulcère, aux oreilles décollées, à la barbe broussailleuse, son cou grêle, ses épaules voûtées et le tremblotement sénile qui l'agitait comme un épouvantail, suscitaient la pitié.

Un des policiers qui lisaient près du poêle se leva, s'étira, rectifia sa tenue, puis, s'approchant de l'homme au pardessus, lui fit signe.

Immédiatement, le pauvre hère sauta de la banquette et, tête basse, attendit.

— Allez, passe! ordonna l'agent en entrouvant la porte grillagée.

L'un et l'autre disparurent. Poop demanda:

— Un clochard?

— Un marchand de drogues, répondit, le nez sur son journal, le second flic.

A ce moment, une sonnerie puissante crépita au

fond du vestibule. Les policiers se mirent au garde-à-vous en claquant les talons, tandis qu'un énorme personnage, en civil, habillé d'une pelisse et coiffé d'un chapeau de velours sombre, faisait irruption. C'était M. Lazare Hertz, commissaire principal du district. Il gagna rapidement son bureau, suivi d'un officier de haute stature, vêtu d'une capote brune aux boutons de cuir tressé. En un clin d'œil, tout parut s'animer, non seulement entre les murs de la pièce où se trouvait Poop, mais dans la maison tout entière, car des commis portant des paperasses, une sténodactylo à lunettes, plusieurs agents cyclistes et un chauffeur en livrée noire débouchèrent d'un couloir et s'assemblèrent autour du poêle. Le vieillard, interloqué, cessa d'aller et de venir. Il se posta près du bureau du commissaire. La porte s'ouvrit, livrant passage à l'officier, qui, toujours aussi vite qu'il avait traversé la salle derrière son chef quelques secondes plus tôt, se dirigea vers la sortie. Le chauffeur bondit sur ses pas. Une seconde sonnerie, presque confidentielle, retentit.

Une minute après, Poop se trouvait en présence du commissaire.

— Monsieur, dit celui-ci en désignant un siège.

Il tenait à la main une fiche sur laquelle Poop avait inscrit son nom et il le scrutait des yeux.

— Vous désiriez me voir? A quel sujet?

Le requérant dut faire un effort pour dissimuler

son inquiétude. Il s'inclina. M. Hertz appuya près de lui sur le bouton de nacre d'un appareil standard et, dédaignant de répondre au salut militaire d'un lourd gaillard en uniforme qui était accouru, il ajouta:

— J'écoute.

Poop se mit à parler, mais il s'aperçut alors de l'étrangeté de sa démarche. Cette affaire de suicide n'intéressait nullement M. Hertz en personne. Elle n'offrait rien en soi qui motivât de la part du haut personnage une perte, même infime, de temps.

— Bien, bien, fit pourtant le fonctionnaire sans cesser d'examiner le déposant. Très bien, vous avez assisté à la scène? C'est parfait... Monsieur va, devant vous, noter votre déposition. Il vous en donnera lecture. Vous voudrez bien signer.

— Mais certainement, affirma Poop en rejetant le pan de sa pèlerine.

Le directeur de la police aperçut le pansement du vieillard.

— On vous aura blessé, dit-il. En ce local dont je connais le tenancier, cela ne me surprendrait guère.

— Ma foi, non, répondit Poop, qui retira vivement sa main et la cacha sous son manteau. Les choses se sont passées comme je viens d'avoir l'honneur de vous le rapporter... L'écorchure que je me suis faite...

Il se sentit troublé davantage et tenta d'exposer, avec un luxe de détails insolite, qu'en sortant de chez

Feempje il avait glissé dans la rue sur des éclats de verre et s'était entaillé deux doigts.

— Simple accident, monsieur le directeur, conclut-il en montrant cette fois sa main bandée.

Le magistrat n'insista pas. Cependant, il dardait son regard sur celui du vieil homme et, d'un long coupe-papier en ébène, il tapotait la table en souriant.

— Admettons, fit-il, que vous soyez malencontreusement tombé sur des éclats de verre. Cela n'améliore en rien le cas de Feempje.

— Pardon?

— Je veux dire, exposa le commissaire, que de toute façon votre ami Feempje...

Il eut un geste. Son sourire s'accentua.

— Feempje n'est pas mon ami! protesta Poop. Je ne fréquente chez lui que depuis peu.

— Je sais. Vous préférez la société des dames. C'est assez naturel.

Poop se demanda comment il devait interpréter cette observation et se tint coi. M. Hertz reprit après avoir soigneusement déposé devant lui son coupe-papier:

— Chacun a ses faiblesses. Je ne les juge pas. Mon rôle consiste à les cataloguer.

— Ah? fit Poop.

— Rassurez-vous, déclara le fonctionnaire. Je ne vais pas plus loin. Toutefois, lorsqu'un individu de

la catégorie de Feempje, qui ne se borne pas à aimer les femmes, franchit certaines bornes, il tombe sous le coup de la loi. Vous allez par vous-même, d'ailleurs, si vous n'y voyez nul inconvénient, vous faire une salutaire idée des moyens dont nous disposons.

S'adressant alors au gaillard qui, debout et les bras croisés, se tenait près de la porte, M. Hertz lui donna un ordre à voix basse, puis, revenant à Poop, il ajouta:

— La découverte du cadavre de Flossie Blietterdorff a eu lieu aujourd'hui à midi et il est à présent six heures. Vous avez donc eu tout le temps de peser votre décision. C'est parfait. Entre nous, si vous ne vous étiez pas présenté à mon bureau ce soir, j'aurais été dans la nécessité de vous prier de passer.

— Croyez, monsieur le commissaire, balbutia l'autre, que je n'avais pas l'intention de...

— Oui, oui... interrompit le directeur. C'est cette maudite bouteille sur laquelle vous avez glissé, cher monsieur Poop, qui est la cause de votre retard. Je le conçois fort bien. Un retard de six heures peut toujours se produire... Il en est d'autres, beaucoup plus anciens, plus discutables, qui, si j'avais alors été chargé de l'enquête à propos d'une demoiselle Mina, puis d'une certaine Rachel, auraient semblé moins normaux.

Poop poussa un gémissement, mais aussitôt, craignant d'avoir paru comprendre à quels autres suicides

le fonctionnaire se référait, il désigna sa main blessée et dit:

— Excusez-moi.

— Oh! vous me comprenez, déclara M. Hertz. Au surplus, il y a prescription.

Il avait prononcé cette phrase d'un air paisible et légèrement ironique, auquel on n'eût point attaché d'importance pour peu que l'on se fût trouvé ailleurs que dans ce sévère cabinet. Le vieillard sentit la menace, ou plutôt le rappel d'une menace qui durant des années l'avait, secrètement, poursuivi. Cependant, quelques charges que l'on eût réunies contre lui après la mort de ses maîtresses, il n'avait pas matériellement contribué aux deux drames. La lettre qu'il conservait dans son portefeuille eût suffi à le mettre hors de cause dès la première convocation. Poop ne l'ignorait pas. C'était une des raisons pour lesquelles il attachait un si grand prix à cette lettre, et, bien qu'il n'en parlât jamais et préférât passer pour inspirer des passions désastreuses, le sentiment de sa sécurité l'emportait sur toute autre considération.

— Veuillez m'accompagner, dit le commissaire.

XV

Ce qui stupéfiait Poop dans cette affaire, était le rapprochement aussitôt établi par le chef de la police entre le suicide de Flossie et celui de ses deux maîtresses. Le vieillard n'avait pas envisagé une pareille hypothèse. L'idée qu'on pût le comparer à Feempje pour des faits analogues le consternait. Heureusement, comme l'avait signifié son interlocuteur, Poop bénéficiait de la prescription, mais il avait beau faire, il éprouvait une sourde terreur en suivant M. Hertz à travers les couloirs violemment éclairés du commissariat. La façon dont le fonctionnaire venait de parler ne laissait aucun doute sur sa disposition d'esprit. S'il n'avait tenu qu'à cet homme, il se serait moqué de toute espèce de ménagements à l'égard du vieillard et l'aurait vraisemblablement inculpé de meurtre par provocation. C'est à ce titre que serait poursuivi le Hollandais. Poop en frémit d'horreur. Il était pâle. Sa main lui causait une souffrance dont il arrivait à

peine, en se mordant la langue, à réprimer la manifestation extérieure. Cette souffrance ne tarda pas à devenir intolérable. Cependant Poop luttait contre elle et s'efforçait de n'en rien laisser voir. Son attention était anxieusement concentrée sur la nuque puissante et les larges épaules de l'homme qui le précédait. M. Hertz marchait à grands pas, foulant sans bruit le revêtement de caoutchouc qui recouvrait, comme dans une clinique, le plancher des couloirs. Le vieillard n'y comprenait rien: l'impression qu'il éprouvait au contact élastique du tapis éveillait en son cerveau troublé le souvenir d'une promenade, elle aussi silencieuse, il ne savait plus où. Peut-être était-ce le long de la mer, sur le chemin de Koiswek, mais cette promenade, Poop l'avait faite ensuite si souvent au cours d'un rêve que la notion de l'irréel l'emportait. Les événements de la journée s'étaient succédé avec une intensité si bizarre que, jusqu'à une certaine minute, le vieil homme se les rappelait dans leur ordre rigoureux. Néanmoins, à partir de cette minute précise, ils avaient été si brusquement refoulés en lui qu'ils avaient perdu tout semblant d'équilibre. La réflexion du directeur de la police sur le suicide de Rachel et de Mina avait profondément modifié l'apparence des choses. Poop en était conscient. Toutefois une si morne, une si pénible confusion s'était emparée de son esprit qu'il la laissait agir selon son seul caprice, l'envahir et le déborder.

M. Hertz s'arrêta.

— Vous ne devrez, lui recommanda-t-il, prendre la parole que si je vous questionne.

Il sonna à une porte cloutée, munie de barres de fer. La porte s'ouvrit. Un policier la referma sur les deux hommes: elle était matelassée à l'intérieur, de même que les parois d'une petite pièce étroite au plafond bas. Poop entendit le directeur l'engager à se débarrasser de son chapeau et de sa pèlerine. Il obéit automatiquement, puis, toujours sur les pas de son guide, il pénétra dans une seconde pièce assez vaste où il aperçut Feempje assis contre un mur nu, pétillant de blancheur. Une ampoule électrique pendait au bout d'un fil: c'était la seule lumière. Elle éclairait d'aplomb une table de bois noir, derrière laquelle M. Hertz prit place en faisant signe au vieil homme de s'installer non loin de lui, sur un banc, vis-à-vis de Feempje, qui paraissait la proie d'un complet abrutissement.

— Eh bien! où en sommes-nous? interrogea le fonctionnaire en consultant du regard deux individus en civil debout près de la table.

Le premier déclara:

— Il prétend qu'il n'est pas coupable.

Feempje leva la tête d'un air maussade et attendit. La présence de Poop ne semblait nullement le surprendre. Il s'était contenté, en l'apercevant, de hausser les épaules.

Le second homme dit, lentement:

— D'après lui, la fille Blietterdoff était neurasthénique; il ne l'a pas poussée à se tuer. Il lui avait donné une chambre où il ne se rendait jamais.

— Non, jamais! grogna Feempje.

— Flossie Blietterdoff était pourtant votre maîtresse, riposta le directeur; elle vivait avec vous, chez vous, maritalement. Si j'en crois la cote 117 du dossier qui vous concerne, vous l'aviez engagée en qualité d'artiste le 8 décembre, voilà deux ans. C'est exact?

— Parfaitement.

— Dans ces conditions, pouvez-vous m'expliquer pourquoi la fille Blietterdoff, qui partageait tout avec vous, jusqu'à votre propre lit, s'est pendue dans une pièce où vous ne pénétriez pas? Vous vous étiez donc séparés? Depuis quand?

— J'avais cédé cette pièce à Flossie, répliqua Feempje très vite, comme si cette question n'offrait nul intérêt. Aucun rapport n'existait plus entre nous. Elle en bas, moi en haut.

— En haut, la meilleure chambre?

Le Hollandais ne cilla pas. Il conserva ses yeux fixement attachés sur ceux de M. Hertz. Celui-ci continua:

— Et dans cette chambre du bas, obscure, sans aération d'aucune sorte...

Frappé par ces paroles, Poop jeta un regard autour

de lui et s'aperçut que le local où se déroulait cette scène ne possédait pas, non plus, d'ouverture. En dépit de ses dimensions, on se fût cru dans un caveau. Cela fit impression sur Poop. Il se remit à suivre l'interrogatoire. Feempje tout à coup se récria:

— Comment! Ça... par exemple! Moi, je séquestrais Flossie? Mais c'est faux! Archi-faux! Elle était libre, Flossie. La preuve...

Il se tourna vers Poop.

— Monsieur peut la fournir, la preuve! Flossie, un soir, est sortie devant lui...

— Taisez-vous!

— Voyons, monsieur le commissaire, vous m'accusez, je me défends. Je n'ai jamais séquestré qui que ce soit. Pas plus cette femme qu'une autre! Si elle logeait sous mon toit, c'est que je ne pouvais pas, en vertu des règlements, la renvoyer. Je l'aurais mise à la rue, je n'en avais pas le droit. Alors?

Le fonctionnaire, compulsant le dossier étalé sur la table, ne parut pas le moins du monde ébranlé par cette explication.

— J'ai sous les yeux, rétorqua-t-il, une note, page 43, concernant les sévices que vous infligiez à votre malheureuse compagne: « Il la frappait à coups de pied dans le ventre. Flossie s'en est plainte souvent. Comme elle était enceinte... »

Feempje eut un ricanement.

— Hé! hé! sans vous manquer de respect, mon-

sieur le commissaire, vous ne pourriez pas m'indiquer le nom de la personne à qui s'est plainte Flossie? Ça ne tient pas debout, ces boniments... Dans le ventre! Frapper une femme au ventre!

Poop fit semblant de ne plus s'intéresser au débat de crainte que M. Hertz n'eût recours à son témoignage. Il savait que Feempje mentait. Kœtge lui avait rapporté plusieurs fois de quelle manière le Hollandais brutalisait sa maîtresse. Le vieillard se pencha vers sa main blessée, qui reposait sur ses genoux comme un paquet qu'on lui aurait donné en garde, et l'examina pensivement.

— « Comme elle était enceinte, reprit le fonctionnaire après avoir laissé Feempje l'interrompre, les coups qu'il lui donnait provoquaient des vomissements, des pertes, des hémorragies... Il n'y avait pas de feu dans la chambre... »

— Il y avait un brasero!

— Vous êtes stupide, affirma froidement M. Hertz. N'insistez pas. Si l'on avait un jour allumé l'appareil, l'oxyde de carbone qu'il dégage n'aurait pas trouvé d'issue.

Feempje comprit qu'il s'égarait.

— Ah! là, là! maugréa-t-il. Je l'ai pourtant allumé. Flossie n'en est pas morte.

— Elle serait morte, pardon, fit observer le commissaire, à condition que vous eussiez, comme vous osez...

A cet instant, Poop observa que la chaise sur laquelle s'agitait Feempje était boiteuse et qu'à chaque mouvement elle basculait. Cette oscillation énervait le gros homme, qui, tout en ripostant, pensait à garder l'équilibre et ne savait plus dès lors exactement ce qu'il avançait. Ce vieux truc de police favorisait la tâche de M. Hertz.

— Allons, proposa-t-il d'un air serein qui contrastait singulièrement avec l'exaltation de Feempje, convenez que si vous n'avez point effectivement aidé la fille Blietterdoff à se pendre, vous y avez moralement contribué.

— Non, hurla Feempje, en se dressant. Mais non... je n'ai pris aucune part à ce suicide... aucune... ce n'est...

— Assis, prononça le commissaire.

Un des deux aides qui l'assistaient s'approcha du tenancier. Aussitôt celui-ci se laissa retomber sur la chaise. Il était baigné de sueur. Une expression de terreur passa dans ses yeux.

— Ne me touchez pas! balbutia-t-il.

En même temps, il voulut empêcher son siège de remuer, mais il n'y parvint point: son visage s'altéra. Ses traits se contractèrent et, brusquement, en proie à une détresse d'enfant, il leva son moignon afin de se protéger.

— Vous pouvez le constater, dit alors, d'un air goguenard, le directeur. La manière douce suffit.

Il se leva, alluma une cigarette. Poop ne répondit pas. Ses regards allaient du fonctionnaire à Feempje qui, s'épongeant le front, soupirait d'une voix faible, entrecoupée. Il pensait qu'à la place du cabaretier, il n'aurait plus eu le courage de tenir tête à M. Hertz. L'allusion qu'avait faite ce dernier à ce qu'il appelait « la manière douce » emplissait le vieillard d'effroi. Il se dit que le commissaire allait insister sur cette manière qui paraissait terrifier le Hollandais.

Pourtant le policier se ravisa. Il fit signe au gros homme de s'approcher de la table, et lorsque Feempje eut obéi, il lui tendit plusieurs feuillets qui constituaient les charges de l'accusation et ordonna:

— Lis tranquillement ce texte. Puis tu signeras en bas sous la formule: *Je reconnais avoir eu connaissance...*

— Je ne signerai pas, répondit Feempje.

— Tu aurais tort.

Le tenancier prit un ton larmoyant.

— Enfin, balbutia-t-il (les feuilles de papier qu'il tenait à la main tremblaient), monsieur le commissaire, que me veut-on? Je n'ai rien fait de mal... Je n'ai pas obligé Flossie à se tuer... C'est horrible!...

— Lis et signe!

— On m'a battu pour que j'avoue, gémit le malheureux. Je ne peux pas avouer... je ne...

— Qui t'a battu?

Feempje aspira péniblement une bouffée d'air et

promena autour de lui des regards effarés. Les papiers qu'il lâcha tombèrent. Il fit mine de se pencher pour les saisir au vol, mais il recula tout à coup dans un angle de la pièce et répondit avec effroi:

— Non... non... Personne...

— A la bonne heure! approuva le commissaire.

Cependant, les deux aides se dirigèrent vers Feempje, le ramenèrent sans brutalité près de la table, et M. Hertz, qui avait ramassé lui-même l'acte d'accusation, le tendit une seconde fois au cabaretier. Celui-ci refusa de le prendre.

— Tant pis pour toi, dit le directeur.

Il frappa sur la table. Poop tressaillit et se leva vivement comme si son tour était venu de prendre la place de Feempje. Un policier parut. M. Hertz ordonna:

— Faites entrer le témoin.

Poop stupéfait exécuta craintivement une volte-face et reconnut Edgard qui, très digne, s'avançait.

— Ah! Fumier! Pourriture! clama Feempje. C'est donc toi?

Il voulut se précipiter sur le pianiste, mais il s'arrêta et jeta un cri de douleur.

— Reste tranquille! murmura l'aide qui lui avait tordu le bras, vigoureusement, par-derrière.

Edgard salua M. Hertz.

— Maintenez-vous votre déposition? débita d'une voix nette ce dernier. C'est-à-dire, reconnaissez-vous

en le sieur Feempje, propriétaire du Montparnasse, l'individu qui, en usant de mauvais traitements et de séquestration, a conduit la fille Blietterdoff à se donner la mort, dans la pièce occupée par elle rue des Bouchers, chez ledit Feempje, ici présent?

— Oui! répondit Edgard.

— Tu mens! Tu sais que tu mens! beugla le cabaretier.

Une seconde torsion du bras, plus sévère, lui arracha un hurlement. M. Hertz n'en parut point ému. Il abandonna son cigare, en alluma un autre, puis, aussi calme que s'il se fût adressé à un maître d'hôtel pour le prier d'enlever un cendrier, il dit aux aides:

— C'est bien. Allez!

— Mais il n'a pas signé, fit observer l'un des deux hommes.

— Oh! il signera... J'en suis certain, affirma le directeur. Il a compris... N'est-ce pas? ajouta-t-il en souriant à Feempje. Tu ne peux pas refuser?

Feempje détourna la tête: de grosses larmes roulaient sur ses joues.

XVI

Ce même soir, vers minuit, au moment que l'*India* — cargo mixte pour Rotterdam — levait l'ancre, un petit homme à barbe grise, muni d'une valise, ainsi que des divers papiers strictement exigés par la police et par la Commission d'hygiène, se présentait à la coupée. L'homme monta sur le pont et assista à la manœuvre. Une femme l'avait accompagné. C'était une créature encore jeune, grossièrement maquillée, telle qu'on en voit dans tous les ports et qui portait un manteau de drap clair, une écharpe, un chapeau de cuir. Elle avait attendu longtemps, devant la porte d'un des miteux hôtels du quai, sous la pluie, que le voyageur avec qui elle était arrivée descendît de sa chambre. Bien que celui-ci tout d'abord ne voulût point y consentir, elle lui avait arraché sa valise des doigts, car il était blessé à la main droite et paraissait exténué. Le couple s'était ensuite acheminé vers l'*India*, dont la coque piquée de feux et les ponts

éclairés rayonnaient, à travers la nuit, comme une vaste usine électrique. Le vent rabattait sur la mer la fumée du bateau: un vent froid, qui soufflait par rafales. La ville dormait. Le long des bâtiments fermés, réservés aux compagnies de navigation, le dernier tram s'était perdu dans la nuit, avec son étoile mauve grésillant en haut du trolley. La femme avait longuement regardé disparaître le véhicule tandis qu'elle stationnait à la porte de l'hôtel, sous la lueur blafarde et vacillante d'un globe de verre blanc dépoli, dont le papillon de gaz se débattait. Un moment, on aurait pu croire que cette femme allait faire signe au wattman, et elle avait déjà levé la main, quand elle la laissa retomber tout à coup en renonçant à son projet. A la vue du vieillard, elle s'était précipitée vers lui, mais, après l'avoir débarrassé de sa valise, elle n'avait plus eu l'air de savoir où aller. C'était l'homme qui avait indiqué la direction du bureau des départs. Ils avaient échangé quelques vagues paroles sans suite que le vent emportait et chassait, avec l'âcre fumée alourdie d'escarbilles qui se dégageait du navire. Puis une conversation avait eu lieu entre ces deux individus près du guichet de la douane.

— Veux-tu que je parte avec toi? s'était brusquement écriée la femme d'une voix aiguë et sarcastique.

Elle avait posé la valise par terre sur le pavé. L'homme s'était tristement contenté de sourire.

— J'ai les bijoux, avait repris la fille de la même voix perçante. Je peux te les rendre.

— Non. Garde-les.

— Dis-moi, s'était-elle alors informée, mais plus bas, où les as-tu volés? J'aimerais savoir...

— Ils appartenaient à une femme.

— Quelle femme?

— Une amie qui s'est tuée, jadis... quand j'étais jeune.

En prononçant ces mots, le vieillard avait ramassé la valise: elle n'était pas lourde. Toutefois, il poussa un gémissement.

— Tu as mal? dit alors sa compagne. C'est le seul souvenir de moi que tu emportes. Je n'aurais pas pourtant voulu qu'il fût le seul. Tu dois me pardonner.

— Geisha, murmura l'homme, mon tort est d'être retourné te voir et d'avoir essayé de te changer de toi-même. Tu n'es pas responsable!

Il ajouta sur un ton de défi:

— Je savais que Soter était là.

La fille baissa les yeux.

— Allons! Adieu! conclut Poop.

Il la quitta.

Sur l'eau sinistre tressaillaient les lumières des pylônes. Des feux rouges, des feux verts circulaient dans un halètement de moteurs, de cris, d'ordres rauques, de commandements. Poop ne les voyait point. Il regar-

dait Geisha qui attendait, en bas, le départ du bateau. Il ne semblait pas éprouver de chagrin à se séparer d'elle et cependant des liens puissants et invisibles étaient tendus entre eux, prêts à se rompre, comme les filins qu'à bâbord de l'*India*, vers la passe, des remorqueurs étiraient maintenant davantage, à chaque tour d'hélice, dans un bouillonnement confus d'écume et de reflets.

Imprimé en Suisse

Cet ouvrage a été imprimé
par Haefeli & Co SA, à La Chaux-de-Fonds,
et relié
par H. et J. Schumacher, à Berne